CHRONIQUE MAROCAINE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

parus aux Éditions Berger-Levrault.

Récits marocains de la plaine et des monts (Prix de littérature coloniale 1932). 19e édition. 1931.

La mort du Rogui (*Récit marocain*). 10e édition. 1926.

Les sentiers de la guerre et de l'amour (*Récit marocain*). 1930.

Les Pasteurs (*Ichou et Itto enfants berbères*). Album de grand luxe tiré à 500 ex. numérotés sur papier de Hollande van Gelder Zonen, illustré de 30 bois gravés par Jean HAINAUT, coloriés au pochoir. 1929.

Nouveaux récits marocains de la plaine et des monts. 1932.

MAURICE LE GLAY

CHRONIQUE MAROCAINE

ANNÉE 1911

jusqu'à l'arrivée des Français à Fez

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE
5104
20607028

PARIS
EDITIONS BERGER-LEVRAULT
5, rue Auguste-Comte (VI^e^)
1933

Il a été tiré de cet ouvrage, avant impression de l'édition ordinaire, 15 exemplaires, numérotés de 1 à 15, sur Madagascar, et 50 exemplaires, numérotés 16 à 65, sur vélin pur fil Lafuma.

En outre, il a été tiré 5 exemplaires, hors commerce, sur vélin pur fil Lafuma, marqués A à E.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Éditions Berger-Levrault, Paris, 1933

PRÉFACE

Mon œuvre marocaine comporte d'une part un certain nombre d'ouvrages parus en librairie et d'autre part ma Chronique *personnelle. De celle-ci, le présent volume est la seule tranche qui puisse, à mon sens, intéresser le public et fixer pour l'histoire quelques points d'une époque généralement assez peu connue. Certains de mes amis qui connaissent l'existence de ma* Chronique *et son étendue m'ont souvent demandé pourquoi je ne la publiais pas. La réponse est facile. Je n'ai commencé d'écrire pour le public qu'après douze ans de séjour au Maroc et c'est certainement à ce retard, à la longue expérience qui s'ensuit, qu'est dû le succès des* Récits marocains de la plaine et des monts, *édités par Berger-Levrault. Le public français et en particulier le monde colonial y a trouvé ce que j'ai voulu y mettre, une sincérité aussi nette que possible dans la peinture des milieux et des caractères, une exactitude où perce constamment — et j'ai conscience qu'on s'en est aperçu — mon souci de ne rien sacrifier à l'en-*

Il y est traité des événements qui ont marqué la fin du Maroc indépendant et qui ont nécessité l'intervention de la France en ses affaires. Ces faits ont été traités savamment par divers auteurs d'après des documents officiels. Il y manque une vue intérieure, telle que peut être celle d'un des agents français qui ont vécu non sans peines et sans risques les jours difficiles de cette aventure compliquée.

Si j'avais publié intégralement ma Chronique marocaine, *ce qui suit en serait le deuxième volume. Le premier raconte mon arrivée au Maroc, mon séjour auprès du Sultan ou à la tête des hordes dont il usait pour défendre son trône contre la marée berbère. Le présent volume traite des événements qui ont traversé le règne de Moulay Hafid ben Hassan, depuis les premiers jours de l'année* 1911 *jusqu'à l'arrivée du général Moinier à la tête des troupes envoyées par le Gouvernement français au secours de Fez, c'est-à-dire jusqu'au* 25 *mai de cette même année, période courte mais dramatique, du moins pour ceux peu nombreux qui la vécurent et dont je fus.*

Pour finir, je préviendrai le lecteur qu'il m'est arrivé souvent, en revoyant ma rédaction première, de la compléter par des incidentes ou des notes explicatives. Aussi bien dans le texte que dans les notes, ces matières sont toujours accompagnées d'une date récente qui est celle de ma revision.

CHAPITRE I

LA RÉVOLTE DES TRIBUS

---

26 février 1911. A Fez.

J'ai conduit aujourd'hui, en marche militaire, le tabor d'infanterie nº 5 qui est caserné au bastion sud. Le chef de ce tabor est le Caïd Aannou qui est du Çof (on dit au Maroc du Leff) Glaoui. Son instructeur est le sergent algérien Medjkane. Aannou est un soldat très énergique, mais une brute comme on en voit peu et qui, peu soucieux aussi d'acquérir notre sympathie, s'est vanté cyniquement d'avoir, chez les Chaouia, tué le lieutenant du Boucheron, ce qui d'ailleurs n'est pas vrai. Son tabor est un de ceux qui ont le moins bon aspect, mais je sens très nettement que les soldats qui le composent ne demandent qu'à bien faire. Ce sont tous gens du Haouz de Marrakch, guerriers de race qui me connaissent depuis longtemps et montrent une certaine confiance à en juger par les plaintes qu'ils m'adressent journellement

contre leurs chefs indigènes et d'ailleurs, contre toutes sortes de gens que nous ne connaissons pas. Ce sont là troupiers malheureux et malmenés qui ont été, dès notre premier abord, étonnamment surpris de voir des chefs, des chrétiens, s'intéresser à leur misère. Ils ont été encore plus intéressés de constater que nous étions capables de leur faire payer une solde régulière par leur propre gouvernement, ce qui ne s'était jamais vu.

Plus clairvoyants que la plupart de leurs chefs indigènes, ils ont deviné que, derrière la croulante façade makhzen, c'est nous qui menons les affaires. Il y a donc longtemps que je connais ce tabor, longtemps que j'ai signalé la nécessité de se débarrasser du Caïd Aannou. Mais le chef de Mission, qui en cela est bien de mon avis, n'a pas dû juger possible de le suivre à cause de l'amitié dont le Glaoui honore ce sacripant. Le commandant sait mieux que moi, sans doute, ce qu'il peut demander aux gens du makhzen.

J'ai donc conduit jusqu'au pont du Sebou la marche militaire du tabor nº 5. Mon âme d'artilleur est un peu serrée. Pendant que je dresse de l'infanterie, mes tabors d'artillerie se débrouillent comme ils peuvent. J'ai tracé le plan d'instruction, je vérifie le plus souvent possible la marche de celle-ci; mais nous ne sommes que trois

officiers pour les besognes les plus diverses et les plus accablantes. Rien ne doit nous être étranger et nous devons, à toute heure, nous remplacer les uns les autres. Il faut être partout à la fois, tout mener, tout voir et prévoir au sein de ce makhzen imprévoyant mais hostile, cocasse et suranné, mais admirable metteur de bâtons dans les roues.

Après avoir ramené au bordj mes fantassins, je rentre chez moi avec l'espoir de consacrer une heure à ma toilette et à mon déjeuner. Je trouve devant ma porte un planton qui me remet ce mot : « Venez me retrouver tout de suite au Méchouar ». C'est signé du chef de Mission, Mangin (1). Je les connais ces petits bouts de papier. Ils arrivent toujours à l'heure du déjeuner. Mais je suis, depuis trois ans de ce régime, « confis es mépris des choses fortuites », comme dit Rabelais. Je continue donc ma route, à la grande colère de mon cheval qui n'a pas lu Rabelais et qui a senti son orge prête dans l'écurie.

Du quartier de la ville où nous logeons, près du Consulat de France, il faut une demi-heure de cheval pour atteindre le Dar el Makhzen. En y parvenant, je trouve le méchouar, l'immense

(1) Ce Mangin n'est pas celui des troupes noires, le vainqueur de Sidi bou Othman et le grand soldat du front de France. C'est un autre.

cour qui précède le palais, en pleine agitation. Le Sultan est dans le Menzeh en conversation avec notre consul Henri Gaillard et le chef de la Mission militaire. La Makhzénia est pleine, comme disent les Marocains, c'est-à-dire que tout ce qui compose le gouvernement chérifien est assemblé. Le commandant Brémond est la première personne que j'aborde. Il se promène devant la « Béniqa » du ministre de la Guerre. Il ne fume pas et par là j'apprends que le Sultan est dans le Menzeh, c'est-à-dire le pavillon donnant sur le méchouar et où le souverain se montre au peuple et reçoit ses visiteurs. Ce que je viens de dire de Brémond n'est pas très clair, mais je m'explique. Brémond fume tout le temps. Quand il ne fume pas, c'est qu'il dort ou qu'il se passe quelque chose de solennel; d'autre part, il paraît qu'il est interdit de fumer dans le méchouar quand le Sultan est dans le pavillon, vieille prescription dirigée contre les fumeurs de Kiff que cette drogue rend parfois fous furieux. Mais empêcher de griller une cigarette dans l'immense méchouar sous prétexte que le Sultan est tapi dans un coin, c'est, toute proportion et révérence gardées, comme si on défendait de fumer dans la cour du Carrousel parce que le Louvre est dans les environs. Le Sultan d'ailleurs qui ne méprise nullement le tabac se

soucie fort peu de cette prescription et je crois bien que c'est Mangin qui l'a ressuscitée pour agacer un tantinet sont grand ami Brémond qui grogne un peu contre le chef, mais obéit toujours.

Bref, j'aborde Brémond et lui demande ce qui se passe. « Ça se déclenche, me dit-il, nous partons demain. — Où allons-nous? — Je n'en sais rien, cela n'a pas d'importance; graissez vos bottes. » Je lui rétorque que celles-ci sont souples car elles n'ont pas eu le temps de se racornir depuis qu'elles sont au service de Sa Majesté Chérifienne. J'apprends enfin que la tribu des Cherarda, dégoûtée d'être pressurée par le Glaoui, a chassé à coups de fusil les gens de celui-ci. Il va falloir marcher contre la tribu rebelle ou plutôt qui refuse de se laisser tondre. Les seules troupes dont dispose le Sultan sont les trois mille hommes que nous avons à peu près instruits depuis le mois d'octobre, date à laquelle il nous donna enfin licence de le faire. Le chef de Mission m'avait fait appeler pour l'aider à organiser la colonne qui va partir et que les instructeurs doivent accompagner.

27 février.

Voici comment se présente la situation. On ne

s'attendait pas à voir se rebeller la tribu des Cherarda qui est une tribu dite « de Guich » et qui, par conséquent, a de nombreuses attaches avec le Makhzen. Comme tribu de Guich, elle doit au Sultan des soldats et pas d'argent. On lui a demandé l'un et l'autre. Ceci aurait pu passer encore parce que, l'armée nouvelle devant être surtout composée de volontaires, le Sultan allait se trouver fondé à demander de l'argent en place des soldats qui seraient rendus à la tribu. Mais encore fallait-il qu'on l'expliquât aux gens; en un mot, il y avait la manière. Or on peut être certain que, dans ses rapports avec les tribus, la manière employée par le Makhzen est toujours mauvaise, par simple paresse de réflexion ou par besoin de domination. Les grands chefs marocains que j'ai pu voir à l'œuvre n'ont à l'égard des leurs aucun sens politique. Ils n'ont que des appétits et cherchent à les satisfaire avec une voracité dont un esprit européen ne peut se faire une idée.

Voici le résumé des procédés Makhzen qui ont provoqué la révolte des Cherarda. Le Grand Vizir, Si Madani Glaoui, appelé comme on sait à Fez par Moulay Hafid après son élévation au trône d'Abd el Aziz, se mit à tirer tout ce qu'il put des tribus sous prétexte de fournir de l'argent au Sultan, mais aussi pour satisfaire ses besoins qui ne sont

pas minces (1). Le détail des exactions souffertes par les tribus lasserait comme aussi les avatars de la politique du Grand Vizir, sa lutte ou ses alliances avec ses collègues, les variations de son influence sur le Sultan. Et de tout cela ne faut-il retenir que le parti qu'en tirait, avec une adresse et une souplesse remarquable, notre consul, M. Gaillard. Il faudrait un volume pour suivre le jeu compliqué des affaires intérieures du Makhzen, durant ces deux années, leurs soubresauts sous l'action des forces extérieures et des influences étrangères, pour dire aussi les tours d'adresse des consuls appliqués à « se faire le poil » les uns aux autres. Mais je peux garder cela dans ma mémoire sans en charger mes notes écrites qui s'allongeraient indéfiniment. Je veux cependant dire tout de suite que je conserverai des trois années passées à cette Mission militaire, l'impression forte que nos affaires françaises étaient en de bonnes mains et que, malgré des secousses dangereuses, elles n'ont jamais cessé d'avancer, lentement mais sûrement. Et il y avait forte partie à mener.

Mais revenons à nos moutons qui ne veulent pas se laisser tondre, c'est-à-dire aux Cherarda.

(1) Les Grands Caïds du Sud, comme on les nommait en France, c'est-à-dire le Glaoui, le Mtougui, Si Aissa ben Omar l'Abdi, arrivèrent à Fez en mai 1909.

Moulay Hafid, constatant qu'il entrait trop peu d'argent dans ses caisses par l'intermédiaire de son Grand Vizir, s'avisa de demander directement aux Cherarda vingt-cinq mille douros, des chameaux et des mulets de transport pour son voyage à Marrakch, déplacement qu'il jugeait possible depuis la capture du Rogui. Mais les Cherarda, préalablement mis à sec par le Glaoui, refusèrent brutalement. Le Vizir dit alors au Sultan : « Nomme-moi Caïd des Cherarda et je te donnerai ce que tu demandes. » Cela paraissait très simple; on avait déjà employé ailleurs le même procédé et le Glaoui était Caïd de pas mal de tribus qui s'étaient laissé faire. Au fond, c'était stupide, parce qu'il existe, même au Maroc, une limite d'oppression du plus faible par le plus fort. Les Cherarda reçurent à coups de fusil le représentant du Grand Vizir qui venait prendre en son nom possession du poste de Caïd. Il est bon de dire aussi que, comme don de joyeux avènement, le Glaoui avait lâché sur la tribu ses Sahabs, c'est-à-dire ses serviteurs. Et les exactions de ceux-ci dépassèrent immédiatement toute mesure. Voilà donc les causes immorales de l'expédition qui se prépare. Je ne suis pas très satisfait de partir ainsi en guerre contre des gens qui ont raison et de jouer le rôle de gendarme du Glaoui; mais Moulay Hafid est

pris dans l'engrenage et nous devons l'aider à en sortir.

Nous avons travaillé toute la journée à mettre au point la colonne que nous allons diriger nous-mêmes. Ce sera la troisième phase de l'œuvre accomplie ici par la Mission militaire. Dans la première, quelques sous-officiers sous ma direction accompagnaient des méhallas vaguement organisées. C'est ainsi qu'en mars 1909 j'ai conduit contre le Rogui, une horde misérable et à peine vêtue, 1.700 hommes dont moins de 1.000 avaient des fusils et peut-être cinq cartouches par homme ! En mai de la même année, j'ai mené, avec un officier indigène algérien et quatre sous-officiers français, le nombre impressionnant de 9.000 hommes contre les Berbères Béni Mtir. Il y avait déjà du progrès. Ces milliers d'hommes provenaient des vieux tabors (bataillons) de Moulay Hassan et d'Abd el Aziz dont les chefs venaient peu à peu offrir leurs services au nouveau Sultan (1); par ailleurs, Mangin et son ami et adjoint Brémond s'arrangeaient pour me ravitailler en argent et en munitions, ce qui ne devait pas être commode

(1) 1929. Moulay Hafid, quoi qu'en ait pu dire Jaurès, a toujours et dès le début été très impopulaire. Les Caïds qui se sont décidés à le rejoindre suivirent deux ou trois d'entre eux qui, eux-mêmes, ne firent qu'obéir aux conseils pressants de la Légation de France.

avec Moulay Hafid qui, jusqu'au dernier jour, n'a jamais pu comprendre qu'une troupe puisse avoir besoin d'être payée, qu'elle ne sache vivre sur le pays et remonter son armement avec les prises faites sur l'adversaire.

Dans la deuxième phase qui a suivi la capture du Rogui Bou Hamara, les instructeurs n'allaient plus en Méhalla et devaient se borner à instruire les soldats à Fez. Toutes formes d'intrigues, surtout allemandes, cherchaient à nous faire écarter. Et de ces intrigues, Hafid faisait un moyen de chantage auprès du Gouvernement français dont il voulait obtenir de l'argent.

Voici donc que nous entamons la troisième période. Moulay Hafid s'est rendu à nos raisons. Il faut pour cela qu'il y ait été bien forcé, car personnellement je ne l'ai jamais vu d'aussi mauvaise humeur que depuis qu'il nous a donné le droit de travailler à le sortir d'embarras.

Son armée est petite, mais nous avons mis la main sur tous les services et tout organisé aussi bien que le permettent les ressources dont on dispose et le manque d'instructeurs. Les soldats ont trois mois d'éducation militaire française. Ce n'est pas le rêve, mais on peut marcher. Si, à son départ de Rabat, Abd el Aziz en avait eu autant, il serait encore sur le trône.

Aujourd'hui, vers 5 heures du soir, j'étais au méchouar, occupé avec l'adjudant Rouchon, dans notre petit magasin d'artillerie, à vérifier les freins du 75 Schneider, quand le commandant Mangin, apparaissant à la porte, m'a appelé. Quand nous fûmes seuls dans le méchouar, le chef de Mission m'a dit : « Je pense qu'il me faudra vous donner le commandement de la colonne qui va partir pour mater les Cherarda rebelles. » Il m'a développé ses intentions sans m'en dire les raisons, ce qui était inutile car je les connais. Il m'a déjà fait le coup plusieurs fois; c'est toujours moi qui ai marché... Mais entre temps je suis passé rue Saint-Dominique où les petits camarades qui n'en ratent pas une m'ont fait entendre leurs réflexions curieuses et instructives tout à fait. « J'ai eu de la chance de réussir... ce qui n'était d'ailleurs pas indispensable... Si vous n'aviez pas réussi, la faute pouvait en être imputée à votre défaut de préparation... Évidemment, votre chef aurait préféré confier la direction de ces expéditions à quelque officier bien préparé... la faute en est ici, à Paris, qui ne donne pas à votre chef les officiers spécialisés, et patati et patata. » Les petits camarades n'ont pas inventé cela. Leurs propos reflètent ce qu'ils ont lu dans les rapports et cadrent parfaitement avec l'attitude

hautaine qui m'accueillit à mon arrivée et dont certains ici n'ont jamais pu se défaire, depuis trois ans; de quoi je suis peiné peut-être et pas tant qu'on voudrait. J'ai, je veux avoir l'âme plus haute. L'œuvre seule m'intéresse et non ceux qui s'y démènent.

Je m'attendais donc à ce qu'est venu me dire le chef de Mission. Ce qui m'a permis d'être prêt à lui répondre. J'avais toujours, lui ai-je dit, accompli avec plaisir les missions qu'il m'avait confiées, mais cette fois l'honneur était trop grand; il lui revenait, à lui seul, de mener au combat la troupe qu'il avait avec tant de soins mise sur pied et c'était, ai-je ajouté, l'opinion générale.

J'ai vu le lorgnon du commandant qui frétillait sur son nez. « Vous avez peut-être raison, m'a-t-il dit, je vais y réfléchir. »

En réalité, l'affaire est grave. Mangin ni Brémond ne veulent s'y compromettre et encore moins s'éloigner de Gaillard, le laisser manœuvrer seul. C'est le cas ou jamais, pour moi, de me rappeler que je ne suis qu'un officier d'artillerie sans ambition et de rester à ma place subalterne.

28 février.

Nous campons aujourd'hui à l'Oued el Araïch,

à trois heures au nord de Fez, au débouché du défilé dit Aqbat el Msajen, la Montée des captifs. Le démarrage de la Méhalla s'est effectué sans trop de difficultés. Les unités sont parties individuellement quand elles furent prêtes et se concentrent ici où nous avons formé un camp à la française et où s'achèvera l'organisation. Mangin, dans le choix de cette façon d'opérer, a montré beaucoup de flair. Réunir sous les murs de Fez sa colonne en formation de rassemblement eût été fort difficile. Les tabors n'ont pas encore de petites tentes. La méhalla s'alourdit d'un énorme convoi. En effet, malgré toutes les recommandations faites, on n'est pas encore assez maîtres de la situation, l'évolution de cette troupe vers une organisation rationnelle n'est pas assez avancée pour que l'on puisse décider les chefs indigènes à abandonner leurs vieilles habitudes. Ceux-ci, du plus petit au plus grand, ne partaient jadis en guerre que munis de toutes sortes de choses qui nous semblent à nous inutiles. Ils aiment leurs aises. Cette fois-ci, on les a bien décidés à se séparer de leurs femmes, de leurs esclaves et de leurs tentes somptueuses, mais c'est tout ce qu'on a pu obtenir. C'est d'ailleurs tout ce que l'on peut exiger pour le moment de gens dont beaucoup supportent déjà mal nos directives. Si l'on pense que les vieilles méhallas,

celles dont j'ai assuré la direction au cours des années précédentes, étaient très proches de ce que durent être les armées de Darius, celle-ci est vraiment en progrès. Malgré celui-ci, le rassemblement à heure fixe et en ordre de tels impedimenta eût conduit à l'inévitable « poutrouille », terme militaire dont j'ignore l'origine mais qui dit admirablement ce que je pense. Or, le commandant Mangin, notre metteur en scène, savait que le tout Fez des grandes solennités assisterait à la mise en route de sa troupe. En effet, les rares Européens d'ici, consuls en tête, vinrent tous regarder partir la nouvelle armée chérifienne. Ces braves gens virent avec curiosité défiler les tabors dans un ordre parfait pour gagner le point de rassemblement où l'on achèverait de les cuisiner. A midi, la troupe s'écoulait encore et les spectateurs lassés s'en furent déjeuner. L'après-midi, le convoi, ses mulets, ses chameaux chargés à crever des ustensiles les plus hétéroclites, s'engagea, à son tour, sur la route et personne ne vit ce grand désordre.

Nous voici donc réunis dans une petite plaine qu'arrose l'Oued el Araïch, vague affluent du Sebou encore lointain. Le camp s'organise avec ordre sous la direction de Brémond qui place les unités au fur et à mesure de leur apparition. Je

suis moi-même arrivé à 4 heures avec l'artillerie et le convoi de munitions. Notre marche a été ralentie par le convoi de bagages que je pousse devant moi et dont les bêtes ploient sous la charge. Plusieurs éléments de ce convoi ne rejoindront d'ailleurs que demain. Après avoir reconnu les positions de batterie à occuper pour la défense du camp, et régularisé le campement de ma troupe, je prends un repas sommaire mais bien mérité et je me couche.

1er mars.

Nous avons passé la journée à achever l'organisation de la colonne. Les animaux de charge attardés rejoignent un à un et nous avons un avant-goût des ennuis que nous donneront les chameaux porteurs de bagages. Le Vaisseau du désert ne devrait pas en sortir. Au Maroc, le chameau marche comme les mulets sur les pistes de montagne et c'est bien le plus lamentable spectacle que je connaisse. Dans ce pays sans routes, où les hommes n'ont jamais fait le moindre effort pour améliorer une piste, tous les transports se font à dos d'animaux. Or la cruauté des musulmans envers les bêtes est bien connue et on peut s'imaginer ce qu'elles souffrent ici. J'ai vu sous ce rapport, les choses les plus tristes et les plus écœu-

rantes. Dans cet enfer, le mulet présente pour l'âme sensible cet avantage appréciable qu'il souffre et ne dit rien. Le chameau se plaint tout le temps de son sort et ses accents exaspèrent parce que d'abord on n'y peut rien et aussi parce que l'animal qui les profère n'est pas sympathique. Cette bête de somme a, je le sais, dans le monde militaire et civil de nombreux partisans que je vais peut-être contrarier, mais mon antipathie ne se commande pas. J'en ai trop vu, probablement.

Nous partons demain pour le bled Cherarda. Je termine ces notes en donnant la composition de la colonne et quelques détails sur les Européens qu'elle comprend. Je dis Européens parce qu'il n'y a pas que des Français.

Infanterie. Tabor nº 1. Chef, lieutenant Lahlou, indigène algérien.
— nº 2. Sergent Rais, indigène algérien.
— nº 3. Sergent Roux, des tirailleurs.
— nº 4. Sergent Koahdi, indigène algérien.
— nº 5. Sergent Medjkane, indigène algérien.
— nº 6. En squelette et compagnie d'instruction, le tout sous les ordres du sergent Meyre, de la Légion.

Cavalerie. Tabor nº 1. Chef, le sujet anglais Redman.
— nº 2. Chef, le sujet anglais Bolding.
— nº 3. Chef, le maréchal des logis Cornice.

Artillerie. Section de 80mm de montagne. Chef, adjudant Pisani auquel est adjoint le maréchal des logis Allessandri.
Section de 75mm Schneider de montagne. Chef, le maréchal des logis-chef Guerraz.

L'artillerie possède 300 coups pour la section de 80 et 340 pour le 75 Schneider. L'artillerie est rassemblée sous mon commandement.

Je passe momentanément sous silence les chefs indigènes marocains de ces tabors. J'ai d'ailleurs déjà parlé de l'un d'eux, le Caïd Aannou. Je parlerai des autres plus loin s'il y a lieu. Je note pour le moment que Brahim Bou Aouda est là avec son tabor d'Infanterie qui porte aujourd'hui le nº 3. Ce sera, avec la compagnie Meyre, la pièce de résistance de la colonne tant par la solidité de sa troupe que par les sentiments de son vieux chef.

Il me reste à parler de l'état-major de notre colonne. Il est double comme d'ailleurs tout le commandement de cette troupe où l'on voit chaque Caïd (le vrai terme est Caïd Reha), dirigé par un instructeur européen. L'état-major comprend donc:

1º Personnel agissant : le commandant Mangin, son *alter ego* le commandant Brémond, qui com-

mandera l'avant-garde tant que son chef restera avec la colonne; le Dr Buffé, aide-major de Ire classe, tout frais débarqué de la garnison de Paris et qui, pour ses débuts en Afrique, a été envoyé à la Mission militaire du Maroc; l'officier interprète Reynier. Le secrétaire d'état-major est l'adjudant des remontes Oulibou. Et enfin moi-même que j'allais oublier. Je suis dans cette affaire chargé de beaucoup de choses et en particulier de l'artillerie, mon arme.

2° Personnel figurant : Sidi Mohammed el Madani, fils du Glaoui et d'une négresse, ministre de la Guerre de Sa Majesté Chérifienne et chef de la Méhalla; les gens de sa suite nombreux et encombrants. Qui nous a donné cet excédent de bagages? Le commandant Mangin s'en serait bien passé. Il est certain que le Glaoui aura demandé au Sultan. à être représenté dans la colonne chargée de la répression des Cherarda. N'est-ce pas sa guerre à lui? Et puis une expédition de ce genre est une opération commerciale et l'Allef (c'est le titre du ministre de la Guerre) sera chargé de surveiller les intérêts de son père, intérêts dont les chefs français se soucient fort peu. Moi qui ai déjà, dans d'autres colonnes, subi la présence du jeune Nègre à Papa (le mot est du Dr Buffé) et qui sais bien de quoi ses gens et lui sont capables, j'entre-

vois les ennuis qu'ils vont nous donner. Depuis ce matin, depuis que le camp ministériel est installé au beau milieu du nôtre, on a pu juger du désordre que cette présence amènera dans la troupe. Les gens des tribus traversées accourent faire hommage de Diffas et de cadeaux au fils de l'oppresseur. Les palabres se multiplient avec les offrandes des malheureux qui viennent demander qu'on épargne leurs champs, leurs douars et leurs biens. Bon nombre d'espions se mêlent à la foule des gens inquiets et les Cherarda seront vite renseignés sur la force qu'ils vont avoir à combattre. Si encore la somptueuse tente de l'Allef pouvait servir de bureau de renseignements? Mais on n'y parle que d'intérêts, de marchandages, et les avis que je parviens à récolter sur les forces de la rébellion sont si contradictoires, on sent même chez le fils du Glaoui une si évidente mauvaise volonté, que nous aurons toutes les difficultés à obtenir de cet hostile personnage la moindre aide à nos travaux. Déjà, le Dr Buffé, qui ne sait pas un mot d'arabe, mais entend nos commentaires sur la question, décrète que le campement de l'Allef sera le « Carrefour des faux tuyaux », et le mot restera juste tout au long de la campagne (1).

(1) En février 1930, au cours d'une note de politique générale

Le maréchal des logis Cornice est reparti hier dans la nuit pour Fez. Il doit hâter l'arrivée d'un convoi d'orge. Le Makhzen aurait bien pu s'en occuper et mettre en route cette réserve. Mais, à peine la colonne était-elle partie que tout le monde, à commencer par le Sultan, a dû retourner

---

adressée à une haute personnalité et où je traitais de la bourgeoisie marocaine, j'écrivis ce qui suit.

« Je ne sais pas pourquoi je censure aujourd'hui avec tant de rigueur les moyens dont vivait autrefois la bourgeoisie marocaine. C'est à elle, en effet, à ses excès que nous devons d'avoir pu, un beau jour, nous introduire dans les affaires de ce pays et y rester. Toute la science politique de M. Gaillard, l'activité de la mission politique et militaire qu'il dirigeait et dont j'étais n'auraient pu seules préparer nos voies.

« Et quant au soulèvement des tribus, il y fallut la venue à Fez, auprès de Moulay Hafid, de ces grands bourgeois du Sud qu'il fut bien obligé de prendre pour ministres mais aux exigences desquels il fallut aussi abandonner le Nord marocain. Car Hafid avait besoin d'argent. Alors que nous l'obligions à payer sa petite armée, on lui refusait des emprunts et non sans raison sans doute car on savait que, prévoyant la fin, il cherchait surtout à thésauriser. La venue à Fez de ces grands chefs berbères, avec leurs hordes insolentes de serviteurs, de sbires et de clients devait aussi exaspérer la bourgeoisie religieuse et commerçante de cette ville jusque-là étroitement mêlée au Gouvernement et qui se voyait dépossédée de la conduite des affaires de ses profits, par ce qu'elle appelait « un makhzen de bédouins ».

« Les tribus mises en coupe réglée, il ne restait plus que les tribus dites de Guich auxquelles Hafid n'osait toucher. Il comptait y trouver ses derniers fidèles et en particulier l'escorte bien Makhzen qu'il lui faudrait pour aller à Marrakch, voyage toujours annoncé et qui n'eut jamais lieu. Ces tribus Makhzen par excellence et même par destination étaient les Cherarda, les Cheraga, les Oudaïa. Il ne pouvait être question de toucher aux deux der-

à ses petites affaires ou ses plaisirs. D'ailleurs, pourquoi un convoi d'orge? Quelle bonne plaisanterie! C'est bien là une idée de roumi. Est-ce qu'une Méhalla a besoin que le Sultan lui envoie de quoi nourrir ses bêtes? Et les silos des indigènes? Voilà l'état d'esprit des gens pour lesquels nous nous donnons tant de mal.

---

nières trop proches de Fez et dont bien des membres importants tenaient au gouvernement d'assez près. Restaient les Cherarda, une des plus riches tribus comme l'on sait. Quelqu'un, après tout c'est peut-être bien Gaillard, souffla au Sultan que les tribus de Guich n'avaient plus de raison d'être, qu'elles ne pouvaient plus être dispensées de l'impôt en raison de leur disponibilité permanente pour le service militaire, puisque le Sultan possédait désormais une armée payée par ses soins et commandée par les Français. Hafid sauta sur ce prétexte pour convoquer les têtes de Cherarda et leur demander l'impôt. Les notables refusèrent et rien ne put les faire céder. Ils savaient avoir derrière eux leur tribu et la tradition. Alors intervint celui dont, plus tard, la grandeur d'âme devait inspirer de fort belles pages aux frères Tharaud. Il s'engagea envers Hafid à lui fournir les milliers de douros demandés si la tribu lui était donnée. Elle le fut. Mais pour comprendre pourquoi Bou Ibril, l'envoyé du Glaoui, et ses sbires furent chassés à coups de fusil, il faut avoir vu la façon dont ils se comportèrent, les violences, les rapts... Je suis probablement le seul à pouvoir en parler et la révolte des Cherarda marqua le début de l'insurrection qui provoqua l'intervention française de 1911.

« Certes, depuis lors, les Glaoua nous ont donné des preuves de haute intelligence et de loyalisme, loyalisme étudié, intéressé, loyalisme tout de même. Ce que je viens de dire n'est plus une critique, encore moins une diatribe. C'est une constatation réclamée par la vérité historique et qui seulement prouve que les actes d'un homme, d'une famille, sont en fonction des mœurs et du temps qui les virent. Ce qu'il faut, évidemment, c'est ne plus laisser revivre et ces temps et ces mœurs. »

Cornice est revenu cette nuit avec le convoi demandé. Dieu sait ce que M. Gaillard a dû se démener pour l'obtenir.

2 mars.

Le commandant Mangin a donné cette nuit l'ordre de marche et nous décampons à 6 heures du matin. L'étape ne sera pas longue. Il s'agit de savoir comment les troupes marocaines, comment ces bataillons commandés par des sous-officiers vont se plier à cette manœuvre que notre chef a pourtant réduite à sa forme la plus simple.

Mangin est évidemment gêné par le formidable convoi qui nous empêtre. On n'apprend sans doute pas, à l'École de Guerre, le maniement de troupes aussi bigarrées et encombrées. Mais il s'en tire avec élégance. Ses ordres sont clairs et simples. Je donne cette formation de marche parce que ce sera, à quelques modifications près, celle de tous les jours.

La colonne marche en carré. Les convois sont au centre sous les ordres de l'officier interprète Reynier. La cavalerie, heureusement suffisante, éclaire en battant l'estrade sur tous les fronts.

Le commandant Brémond commande l'avant-garde formée du tabor d'infanterie nº 1. La face gauche du carré, celle qui est, pense-t-on, la plus

menacée, est constituée par le tabor d'infanterie nº 3, l'ancien et vigoureux tabor de Bou Aouda. La face droite est tenue par le tabor nº 2. Le tabor nº 4 ferme le carré par derrière. Une section d'artillerie marche à hauteur et en dedans de chaque face latérale. Le petit tabor d'infanterie nº 6 fournit les soutiens d'artillerie. La réserve enfin est constituée par le tabor nº 5 et la compagnie d'instruction du sergent Meyre.

Le décollage est lent mais, une fois tout en marche, cette colonne qui comporte au plus 2.800 hommes tient de la place et fait bon effet. Nous nous dirigeons au nord—nord-ouest, vers le défilé de Jouaber, entre les territoires des Oulad Djama et celui des Oudaia. On a annoncé que l'ennemi tiendrait ce passage mais il n'en est rien.

Nous arrivons à Jouaber et nous campons au débouché de l'étranglement qui sert à la fois de piste pour les caravanes et de lit à un torrent parfois tumultueux mais qui, aujourd'hui, n'est qu'un mince filet d'eau. Il y a un an, environ, surpris par les pluies dans ce défilé glaiseux tandis que je revenais de Tanger vers Fez, j'y ai passé des heures bien pénibles, à tirer mon cheval par la figure, avançant d'un pas, glissant de deux. Je me demande encore comment j'en suis sorti et je recommande cette gymnastique aux amateurs

de camping, sport qui revient à la mode, semble-t-il.

Nous nous installons par un vent d'une extrême violence. Les tentes claquent avec furie et beaucoup s'envoleront dans la nuit. Les chameaux dont la tempête rebrousse le poil font un vacarme exagéré. L'emplacement du camp est très en pente et ces animaux ont du mal à se « baraquer » sur ce terrain. On garnit les crêtes en prévision d'une attaque de nuit et je trouve la bonne position à occuper le lendemain pour couvrir la sortie du défilé. La journée a été intéressante car elle a fait voir que la troupe se ployait bien à la manœuvre. L'Allef et ses gens ont docilement gardé la place qui leur avait été assignée en tête du convoi. J'ai, le soir venu et ne pouvant dormir à cause du vent et des lamentation des chameaux, parcouru les tentes indigènes. Tous donnent l'impression d'être très étonnés de l'ordre dans lequel ils ont marché, ce dont ils se croyaient incapables. J'ai rapporté cette impression au commandant Mangin qui en a été satisfait.

J'ai terminé ma tournée par une visite à Bou Aouda. Le vieux Caïd est assis sur une natte dans sa tente qui est certes la moins lourde et encombrante de celles qu'ont emportées les chefs indigènes. Ce faisant, il s'est conformé, lui au moins,

UU

à nos recommandations. Bou Aouda pense que nous rencontrerons l'adversaire demain au sortir du défilé. Il est optimiste avec quelques réserves : « Nous n'avons rien à craindre, dit-il, des Cherarda s'ils sont seuls. »

3 mars.

Nous avons décampé à 6 heures. J'ai occupé, avec la section de 75 du chef Guerraz, la position de batterie reconnue hier. Le vent s'est calmé. Lentement le convoi sort du défilé admirablement couvert par les faces du grand carré qui, peu à peu, avance en se réglant sur la marche des animaux de bât. Des groupes ennemis ont apparu vers 8 heures. Ces gens-là se sont levés trop tard, ils ne nous crocheront pas au défilé. Mangin, sa colonne reconstituée, s'attarde. La position est bonne et il voudrait probablement s'y faire attaquer. Mais les Cherarda qui apparaissent de plus en plus nombreux semblent hésitants. Il est certain que l'ordonnance de notre troupe les étonne et les gêne. Vers 10 heures, un homme est amené par des vedettes. Il se dit courrier de la poste allemande, mais les mensonges qu'il débite sans qu'on les lui demande sur les positions de l'ennemi prouvent qu'il est un espion. On l'arrête. Vers 10 heures, toutes dispositions prises, le comman-

dant porte la colonne en avant. « Il faut en finir, me dit-il, l'Allef et ses gens sont pressés de prendre le thé. »

Le choc se produit vers midi sur notre flanc gauche. De ce côté, comme partout ailleurs, il y avait à craindre que notre cavalerie ne s'accrochât à fond, suivant la vieille habitude marocaine et gênât le tir. Il n'en fut rien et je vis nos tabors de cavaliers démasquer très rapidement les objectifs. Arrêtés net par les feux du tabor d'infanterie nº 3 et par l'artillerie de 80mm de Pisani, les Cherarda se rejettent sur notre face avant. Accueillis de la même façon, ils sont obligés de continuer vers notre droite leur course tourbillonnante où les accompagnent les obus de la section de 75.

A ce moment se place un incident comique. Le ministre de la Guerre et ses gens qui suivaient avec inquiétude les déplacements de l'ennemi, aperçoivent tout à coup, au moins à 3.000 mètres, un groupe compact de cavaliers. Or l'Allef par sa position ne se rendait pas compte qu'entre ces cavaliers et lui se trouvait un bataillon d'infanterie bien déployé et masqué, fermant complètement la ligne de ce côté. Le jeune seigneur nègre se crut perdu. Courant avec sa suite affolée vers le commandant, il lui manifesta bruyamment ses

craintes auxquelles il eut la malchance d'ajouter des conseils de prudence. Or, à ce moment, le combat reprenait sur la gauche et le chef de la colonne avait mieux à faire que d'écouter des bavardages inutiles. L'Allef se fit répondre que s'il tenait à diriger l'affaire, le commandant se retirerait; que dans le cas contraire il devait observer le silence comme les autres. Remis d'aplomb par cette algarade et rassuré aussi en voyant l'ennemi lâcher pied de toutes parts, l'Allef se retira et ordonna qu'on préparât son thé. Mais à ce moment la colonne poussait de l'avant derrière l'ennemi en recul. Il fallut remballer rapidement les appareils. La poursuite commençait.

Et ceci marque une époque remarquable dans l'histoire du Makhzen. C'est bien la première fois qu'on aura vu une méhalla chérifienne poursuivre un succès. La Qaida, ce mot fatidique qui, bien interprété, expliquerait mieux qu'une longue dissertation le lamentable état de la civilisation mograbine, la Qaida, la chose établie, inviolable, voulait que, le combat terminé, chacun s'en fut coucher. On plantait de part et d'autre les tentes et l'on prenait le thé, heure douce prédisposant aux palabres et aux compromissions des chefs avec les rebelles qu'ils étaient chargés de soumettre. Le geste de l'Allef voyant l'ennemi

reculer et ordonnant de dresser sa tente et d'allumer le « Babour » était donc très naturel. Le clairon sonnant « en avant » fit l'effet d'une mauvaise plaisanterie dont tous y compris l'ennemi, se seraient fort bien passés. Par bonds successifs, de crêtes en crêtes d'où les sections d'artillerie ouvraient le feu, le chef de colonne mena celle-ci jusqu'au col d'où l'on voit le Sebou et le bled Cherarda. Fermant le tableau, à l'horizon, le Djebel Tselfat dressait ses escarpements rocheux. Là, il y eut une pose assez longue. Notre cavalerie emballée s'était accrochée aux adversaires en retraite qui par un retour offensif tentaient de couvrir le village dit Souq es Sebt, le marché du samedi, dont les habitants pliaient bagages et fuyaient.

Je profitai de ce temps d'arrêt pour faire un retour vers l'arrière-garde. Une des pièces de 75 avait une avarie de culasse et je trouvai son brave chef Guerraz, marteau et lime en mains qui s'évertuait à réparer son canon. Nous étions au fond d'un couloir assez large. Notre infanterie tenait les crêtes où des nouallas, habitations en chaume, flambaient. En revenant vers la tête de colonne, je doublai le convoi qui était en bon ordre. Je vis là, l'officier interprète Reynier chargé du rôle pénible de chef de convoi et qui, dans

son arabe très pur, donnait des ordres à tout ce monde. Il tenait en mains une superbe trompette dont je l'entendis se servir avec force et brio musical pour sonner « En avant ». Comme je le félicitais de ce talent : « Cela m'a déjà servi ailleurs, me dit-il; l'homme qu'on m'a donné porteur de cette trompette est peu intelligent, il sonne parfois le contraire de ce que je lui ordonne et cela provoque dans le convoi des à-coups, des mouvements d'accordéon inattendus. » Reynier ne peut s'empêcher de rire et moi aussi et je me suis éloigné pensant à cette trompette qui faisait des effets d'accordéon.

En tête du convoi, j'ai joint le Dr Buffé qui, sagement, accompagnait ses quelques litières et ses cantines. Il avait peu de blessés et me manifesta son étonnement de la tranquillité générale qui présidait à cette bataille. Il avait entendu beaucoup de bruit mais pas siffler une balle. « Cela viendra, lui dis-je, on ne peut pas tout vous faire voir en une seule fois. »

Une heure plus tard, la méhalla campait à Souq es Sebt et, quand tout fut installé et organisé pour la nuit, nous nous retrouvâmes à la popote sous la tente du docteur. Il n'y avait d'ailleurs là que Reynier, le docteur et moi. Mangin et Brémond mangent à part avec l'adju-

dant Oulibou, secrétaire et popotier de ces messieurs. Le dîner fut maussade; la journée avait été fatigante et, malgré le zèle de Kaddour, le cuisinier, la soupe se ressentait de ce défaut d'entraînement propre à toute troupe au début d'une colonne. L'interprète dérangé à tout instant pour aller à la tente de l'état-major dîna d'ailleurs virtuellement; le toubib était songeur et pressé de rejoindre ses blessés.

La nuit vint sans lune. Pourtant la pâle clarté qui tombe du ciel très pur fait apparaître le grand coude du Sebou dans sa large vallée. Derrière nous, jalonnant le trajet parcouru, des restes d'incendie marquent les collines sombres de points tour à tour clairs ou roussâtres. Une odeur de paille brûlée arrive par bouffées. Le camp fatigué s'endort très vite. En passant devant leur tente, j'ai aperçu Mangin et Brémond qui discutaient et le brave Oulibou qui, somnolent sur sa plume, attendait la dictée d'un ordre ou d'un rapport. Là-bas, sous la grande tente de l'Allef ce doit être la bombance. On entend le grincement des violons indigènes ponctué par les coups à contre-temps des « Gouals », le tout accompagnant les voix aiguës et aigres des petits éphèbes chleuhs qui chantent en berbère les mélopées lascives du pays de leur maître.

4 mars.

Départ à 8 heures. Mêmes dispositions que la veille; les conditions tactiques n'ont pas changé. Nous suivons vers l'ouest la rive gauche du Sebou. Notre grand carré se déplace lentement sur la plaine alluvionnaire où l'orge et le blé pointent déjà, promettant une belle récolte. Le pays est vide. Nous dépassons Sidi Abd el Malek bel Khedda, un Séyid juché sur un promontoire que les collines poussent au cœur de la vallée. Je signale en passant que ce terme de Séyid est l'équivalent du terme marabout employé en Algérie mais inconnu au Maroc.

Mes zigzags de surveillance me conduisent près de Brémond qui dirige l'avant-garde. Il est juché sur un gros cheval bai et sa tête coiffée d'une effarante chéchia rouge et pointue, la chéchia makhzen, dodeline au-dessus de son grand corps. Je lui dis ma satisfaction de voir nos hommes marcher si allègrement et il me fait cette réponse que ces soldats sont des vainqueurs et qu'ils le montrent. Nous nous trouvons d'accord pour souhaiter que la troupe conserve toujours cet état moral.

Nous avons franchi sans difficulté les Oued

Meqques et Zegotta qui sont presque à sec. Pendant ce passage, je suis allé reconnaître et jalonner le campement près du marabout de Sidi Yago. Mangin survenant critique à fond ce que j'ai fait, mais la colonne arrive et s'installe. Je ne pense pas qu'il ait jamais existé, dans les armées anciennes ou modernes, un officier de campement qui ne se soit pas fait attraper.

Nous voilà donc campés à 500 mètres environ du Sebou devant un gué qui conduit de l'autre côté chez les Hadjaoua et fait partie d'une des pistes d'été qui mènent d'El Qçar à Fez. Cette piste passe, un peu plus au nord, près d'un énorme rocher qui se dresse sur la rive droite du Sebou et que l'on nomme Hajer el Ouaquef, la pierre debout. En ce point, le sentier quitte le fleuve qui, lui, incline de plus en plus vers l'ouest. En face de notre camp, sur la rive droite à flanc de coteau, se trouve le gros village de Mazéria qui est un apanage des Chorfas d'Ouezzan. A l'opposé, vers l'ouest, la vallée est limitée par les collines des Cherarda, peu élevées mais assez mouvementées à l'endroit où nous les voyons et qui insensiblement, s'abaissent en suivant la rive gauche du Sebou. Celui-ci finira par couler tout à fait en plaine jusqu'à la mer. A peu près à hauteur de notre camp, ces collines des Cherarda s'appuient

à un formidable pointement jurassique, le Djebel Tselfat, qui prolonge vers le nord le seuil de Zegotta. Au sud enfin, notre horizon est fermé par les collines des Oudaias au-dessus desquelles, par endroits, apparaissent les hauteurs plus sérieuses du Djebel Zerhoun.

La plaine où nous sommes me paraît d'une grande fertilité. Partout où se montrent des cultures, elles sont superbes. Que va-t-il en rester après la guerre? En mettant au propre ces notes écrites sur l'heure, j'ai jugé nécessaire de m'étendre sur la description qu'on vient de lire. Comme on va le voir, nous passerons ici de longues semaines et notre « Méhalla heureuse », pour employer l'expression rituelle chère au « Makhzen victorieux », va y être retenue prisonnière dans son camp, s'y noiera dans les boues, y souffrira de toutes les privations.

A peine étions-nous installés tantôt, que commença le pillage des Cherarda vaincus. Ceux-ci, en effet, ont beaucoup souffert au combat du 3 et leurs superbes troupeaux n'ont pu fuir à temps. Le Sebou n'est pas guéable aux moutons et les Béni Hassen, en bons musulmans, profitent de la déconfiture de leurs frères pour rançonner sérieusement ceux qui leur demandent asile.

Les gens du Glaoui et les M'tougga du Caïd Brek

ont donné une chasse éperdue à tout ce qui porte laine ou poil roux. Le cavalerie régulière — je veux dire nos escadrons organisés — sont rentrés à la nuit ramenant leurs prises qui ont été parqués entre le camp et l'Oued Sebou. Il y a dans ce parc une quantité assez grande de moutons et de chèvres, des chevaux, des juments, des chameaux, des bœufs et plusieurs petits ânes. Ce grouillement en tas fait un vacarme épouvantable. Ces bêtes se plaignent des lois de la guerre qui les ont ainsi dérangées pour les pousser à grande allure dans ce parc où elles s'empilent et où beaucoup mourront de faim et de soif durant la nuit. Seuls les petits ânes ne paraissent pas souffrir. Ils batifolent sans vergogne avec leurs ânesses et se soucient vraisemblablement aussi peu de leurs anciens maîtres que des nouveaux. Et je pense, à les voir faire, que le bon M. de La Fontaine choisit avec à-propos le baudet philosophe et roublard pour lancer aux Sultans, aux Glaoua de son temps son apostrophe : Notre ennemi, c'est notre maître, je vous le dis en bon français !

Nous avons fait aux hommes une première distribution de viande. On a donné d'abord tous les agneaux et chevreaux de l'année qui auraient difficilement vécu dans la bousculade du parc de prise. Les brebis, les chèvres ne reconnaissaient

plus leurs petits et pourtant, quand on eut enlevé ces derniers, j'ai constaté que les mères accrurent encore leurs bêlements et ces lamentations collectives ont duré, duré. Nous en avons discouru hier soir à table et quelqu'un a fait cette réflexion qu'on devait entendre aussi des plaintes furieuses dans les douars du pays dont les gens du Glaoui avaient enlevé les fillettes, ce qui est un des grands reproches qu'on leur fait et qu'on nous a rapportés.

Cette remarque, ai-je dit, part d'un bon naturel mais elle est inopportune parce qu'elle pourrait nous conduire à des pensées amollissantes. Il nous faut conserver intact le triple airain qui nous permet d'assister impavides aux horreurs les plus éloignées de nos conceptions. Et voyant que ma phrase n'avait pas le moindre succès, j'insistai encore.

« Tout ce mal que nous voyons et auquel, le plus souvent nous ne pouvons rien, fait partie du drame, ou si vous voulez, de la tragi-comédie dont le dénouement seul nous doit intéresser car seul il est fixé. A nous incombe de bâtir le scénario y conduisant et de diriger les acteurs. C'est ce que nous faisons depuis des mois. Contentez-vous de la gloire qui s'attache à ce rôle, de ses dangers aussi. Car en ce théâtre délabré de l'État marocain, un décor mal assujetti peut nous tomber sur la tête et les acteurs, nos soldats, peuvent

se tromper ou se fâcher et s'en prendre aux metteurs en scène. Vous tomberez alors d'une mort assez malpropre mais vous aurez bien mérité de la République. »

A ce discours où se reflétait trop ma mauvaise humeur, je l'avoue, l'un des assistants resté très Parisien me répondit : La Barbe ! L'autre qui cultivait les lettres orientales, me jeta en arabe le mot épopéen qu'entendit Wellington. J'ai cru inutile d'insister et suis allé faire l'inspection des postes. J'ai constaté immédiatement que, malgré l'excitation du combat, de la victoire et du pillage, nos tabors sont en excellent ordre. L'aubaine des moutons dont les soldats se bourrent, ne dérange pas le service de garde qui est formidable. Nous avons une compagnie aux tranchées sur chaque face et personne ne manque à l'appel. Les hommes veillent consciencieusement, le fusil au bras, pour permettre à leur grand chef indigène ses habituelles bamboches nocturnes. Ce soir, le camp des Glaoua est en liesse. Des milliers de moutons partiront demain. Belle affaire pour le Maître et par suite pour tous ses clients. J'ai tenté de m'approcher de la grande Koubba de l'Allef; le sol est jonché de dépouilles; l'air est empesté par l'odeur de ces choses et de la graisse qui coule brûlante des broches improvisées; les esclaves courent

affairés portant des plats et des jarres. On entend de la musique berbère, des chants.

Je vais souvent chez l'Allef pour le service ou simplement pour causer avec ses gens, avec lui-même, car il faut voir, écouter, discerner ce qu'ils ont, comme on dit, dans le ventre. Ce soir je le sais et m'écarte pour aller veiller à la sécurité du camp, parcourir les tranchées, parler aux hommes, leur donner par le spectacle de notre activité cette confiance en eux-mêmes et en leur chefs roumis si nécessaire à cette heure de l'histoire marocaine que je sens bien critique. Malgré le succès que nous venons de remporter, il me semble que le trône d'Hafid est fort branlant et avons-nous intérêt à ce qu'il croule, celui-là aussi? En tout cas, ce qu'il faut est faire durer la pièce aussi longtemps qu'on nous le demandera. Il faut que notre Gouvernement soit libre d'agir ou non, à sa guise, qu'il soit maître de son heure. Il faut enfin que les événements ne nous gagnent pas à la main, comme disent les cavaliers. Or, pour les diriger, nous n'avons que ces 2.400 hommes qui, en ordre de marche, ne présentent guère que 1.800 fusils en ligne.

5 mars.

Ce matin, les Glaoua et leur chef ont eu un réveil

désagréable. Mangin a fait demander les chiffres de la « Saya », c'est-à-dire des animaux de prise. Il a fallu expliquer longuement à l'Allef qui semblait convaincu de la nécessité de ne pas comprendre, que les troupes étant payées par le Sultan, les prises faites par elles sur l'adversaire appartenaient à Sa Majesté Chérifienne. La mauvaise volonté de Si Mohammed à entrer dans ces vues se manifesta tout de suite. Après avoir fait semblant d'asquiescer, il a donné immédiatement à son personnel des ordres en sens contraire ou tels, comme on va le voir, que son père en ait autant sinon plus que le Sultan. Les Glaoua se sont répandus au loin dans le pays, affolant les populations et leur intimant l'ordre de conduire leurs troupeaux à l'Azib (sorte de ferme marocaine) de Mazéria où ils s'entassèrent en effet sous la protection traditionnelle des Chorfa d'Ouezzan maîtres de ce lieu. (Chorfa est le pluriel de Chérif.) Puis après avoir payé la complaisance du Moqaddem (chef, préposé, gardien) de l'Azib, ils firent filer le lendemain sur Fez les troupeaux ainsi récupérés, par un excès de pouvoir d'autant plus révoltant qu'ils usèrent de la crainte causée par notre victoire de la veille à laquelle ils n'étaient pour rien.

6 et 7 mars.

La Méhalla de Ben Djilali qui opérait chez les Djebala (tribus échelonnées entre le Riff et l'Oued Innaouen, au nord de Fez) est arrivée hier soir. Son chef et de nombreux cavaliers sont venus se présenter au fils du Glaoui et au chef des instructeurs français. C'est un nouveau vol de sauterelles qui s'abat sur le pays, mais il n'aura pas le temps d'y faire grand ravage.

Nous avons levé le camp, marchant vers le Nord-Ouest pour gagner le cœur du pays des Cherarda et marquer la victoire du Makhzen. La Méhalla de ben Djilali suit notre carré à courte distance dans un désordre qui tranche avec la régularité de nos formations.

A peine avons nous fait 3 kilomètres que notre face de tête engage le combat contre les Cherarda. Ceux-ci ne tiennent pas, se dispersent. On les voit franchir les collines qui nous séparent de la plaine et refluer chez eux, chez les Béni Hassen leurs voisins. Le commandant Mangin décide de camper, mais, au moment même, le feu reprend sur notre flanc gauche.

Cette fin de journée a été dure. Nous avons été attaqués par d'autres gens, par mes vieux amis

les Béni Mtir, berbères que j'ai combattus pour Moulay Hafid tout au long de l'année 1909. Ainsi, ces berbères sont sortis de leur pays, à l'appel de Sidi Raho leur chef religieux sans doute, pour se jeter sur notre gauche. Ils sont venus presque au corps-à-corps. La section de 80 a dû tirer à mitraille. Mais c'est surtout le tabor du sergent Meyre et celui de Bou Aouda qui par leur feu ont tenu le coup. Par une autre chance, la Méhalla de Ben Djilali a pris la fuite et a entraîné pas mal de berbères à sa suite.

Rien à craindre des Cherarda s'ils sont seuls, m'avait dit Bou Aouda. Et ce qu'il y a de grave dans la situation générale est que nous ayons été suivis, jusqu'au Sebou et attaqués par les hordes berbères qui sont ainsi sorties de leur pays. Si la montagne suit cet exemple et se jette sur la plaine, le Maroc sera perdu pour le Makhzen et pour la dynastie chérifienne. Ce ne sont pas nos 1.800 fusils qui pourront la sauver (1).

---

(1) 1932. Ayant, dès 1909, guerroyé pour le compte de Moulay Hafid contre le monde berbère du Maroc central, j'ai pressenti combien cette force pèserait sur nos destinées en ce pays et je n'ai cessé, depuis que nous y sommes, et dans les diverses situations que j'ai occupées, de communiquer à nos dirigeants une impression si forte basée sur une si longue expérience. Il y a vingt ans aujourd'hui que Lyautey subit à Fez le premier choc des Berbères. Au cours de ces vingt années, le Maroc s'est merveilleu-

Je note que la section de 75 du chef Guerraz a tiré aujourd'hui 102 coups. Un certain nombre de percutants n'ont pas explosé.

Campé face au Djebel Tselfat au beau milieu de moissons superbes. L'endroit s'appelle, paraît-il, Dar Caïd Hafodh. On voit d'ailleurs cette maison dans un large ravin qui nous sépare des collines. Service de sécurité comme jamais Marocains ne pourraient le concevoir et l'organiser.

Il paraît que nous sommes en pleine insurrection. Je m'en doutais un peu, mais par qui est-elle organisée et contre qui? J'ai constaté que Mangin et Brémond, qui plastronnent devant les hommes, prennent dès qu'ils me voient des figures lamentables. On dirait qu'ils veulent m'affoler. C'est plutôt calé.

8 mars.

Au même point. On me fait reconnaître une position défensive. On apprend que les Béni Mtir sont insurgés définitivement. Quelle blague!

---

sement développé et a vu dans ses plaines épanouir de brillantes cités. Mais il n'a jamais fallu cesser de les couvrir contre la menace berbère et au moment que j'écris, notre troisième résident général, M. Lucien Saint, presque parvenu aux limites théoriques de l'Empire, doit encore, par de laborieuses opérations de guerre, imposer chaque fois à de nouvelles populations berbères l'autorité du Sultan et par suite celle du Gouvernement protecteur.

Il n'y avait qu'à les voir hier au feu pour s'en douter. Mais cette nouvelle, si l'on peut dire, appuie cette réflexion de Brémond que je ferais bien d'écrire à ma famille, à mes amis de France, pour raconter ce que j'ai vu. Comprends pas ou comprends trop. On veut me faire écrire mais dans quel but? Dieu que ces gens sont donc compliqués et mystérieux! Depuis des mois ils n'ont cessé de me tenir à l'écart de leurs hautes conceptions politiques et même affecté de me croire incapable de les comprendre. Aujourd'hui qu'elles craquent, peut-être, ils semblent désirer que je m'en mêle. Je crois surtout, et ce n'est pas flatteur, qu'ils me tiennent pour un sot.

On apprend que deux nouveaux instructeurs arrivés jusqu'à Djerifi ont dû faire demi-tour sur Larache.

Écrit à la maison mais nullement pour l'affoler.

Arrivée du Cherqaoui.

Jeudi, 9 mars.

Fête de ma mère. Au même point. Vagues pourparlers avec de vagues Cherarda.

Apparition du Caïd Cherqaoui, du Gharb (arrivé hier soir) et ami de Boisset notre agent consulaire d'El Ksar. Brémond me dit d'un ton

grave que ce chef indigène prétend avoir reçu de notre agent consulaire l'instruction de se tenir sur la réserve et d'attendre les événements. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ou plutôt qu'est-ce que Brémond a voulu me mettre en l'esprit?

A l'égard de qui le Caïd doit-il rester sur la réserve? Le Sultan? et en quoi peut-elle consister cette réserve? A ne pas s'insurger, lui aussi? Et cela, d'après les instructions d'un agent consulaire qui n'a pas qualité pour en donner! Mes chefs, avec leurs allures mystérieuses, sont bien agaçants. Quant à l'opinion du Cherqaoui sur les événements, mais je n'ai qu'à la lui demander! J'ai fait mieux. J'ai assisté à la visite qu'il a faite au fils du Glaoui. Et de ce que j'ai vu et entendu, j'ai conçu une haute estime pour l'homme du Gharb. Il a enguirlandé de première le jeune nègre. Grand, mince, bel homme et m'a-t-il semblé furieux, il passait devant toute la clique assise en rond et à chacun tapait sur la tête avec un pan de son burnous, appuyant par ce geste répété ses paroles où, sans ambages, il leur a dit leur fait. Tout ce qui arrive est de leur faute. Qu'ils s'en retournent dans leur pays et tout s'arrangera.

J'ai lieu de croire que le Cherqaoui fera bien de ne pas s'attarder par ici s'il ne veut pas se faire assassiner.

Écrit à mon frère Julien pour le rassurer sur mon sort et lui faire entendre que ce que je fais est très intéressant.

Le Caïd Cherqaoui est reparti dans la nuit. Il a emporté notre courrier et sans doute des lettres officielles du chef de Mission.

Il pleut.

CHAPITRE II

LE CAMP DE LA BOUE

10 mars 1911.

Au même point. Alerte mais pas d'attaque. Nous recommençons à manger du pain. Reçu une lettre de M. Elmaleh, directeur de l'École de l'Alliance israélite. Elle semble indiquer qu'à Fez on a peur. Je comprends cette inquiétude.

11 mars.

Toujours au même point. J'écris à notre Consul, M. Gaillard, pour le féliciter de sa promotion à la première classe. Je commence à m'ennuyer ferme sans autre distraction que de rôder dans le camp où tout d'ailleurs est en ordre parfait.

12 mars.

Fausse attaque des Cherarda et des Béni Hassen. Nous attendions les Béni Mtir mais ils ne sont

pas venus. Lettre à ma femme. Ordre à la Compagnie algérienne de vendre mes phosphates s'ils dépassent 440.

La Méhalla en fuite, rassurée, est revenue se placer dans notre voisinage. Son voisinage à elle m'inquiète un peu. Je remarque qu'il n'y a aucun contact entre elle et nos troupiers.

Je note que notre petite troupe dont la capacité et la valeur d'offensive est évidente se transforme en méhalla makhzen comme les autres. Elle pratique, en effet, ce « stationnement makhzen » dont j'ai noté le caractère au cours des années précédentes. C'est une méthode, évidemment. On se transporte plus ou moins facilement au cœur du pays à soumettre et l'on s'y installe. La méhalla mange le pays tandis que l'on discute. Cela dure aussi longtemps qu'il est nécessaire et jusqu'au jour où la tribu consent à se soumettre et même à payer pour que la troupe du Sultan s'en aille. Et ceci se répète indéfiniment, la Méhalla passant d'une tribu à une autre. Car il y a toujours une tribu sinon plusieurs en démêlés avec le pouvoir central.

13 mars.

Fête du Mouloud. On a entendu chez nos hommes quelques chants mais pas vu de contorsions.

Bou Aouda qui est très bon musulman et qui aussi a de la poigne les a interdites dans son tabor et les autres ont fait de même.

14 mars.

Il pleut.

15 mars.

Il pleut.

16 mars.

Il pleut.

17 mars.

Toujours au même point. Mangin et Brémond sont invisibles en conférences mystérieuses. Comme je demande si l'on va rester là, Brémond du haut de sa barbe, m'expose que le commandant attend, pour bouger, que la question des Béni Mtir soit réglée. Je remarque que pour la régler le mieux serait de foncer dessus, au lieu de rester ici à s'enliser peu à peu dans la boue.

Ma réflexion n'a pas l'air de plaire. Brémond me demande quelles sont les nouvelles que j'ai reçues de France, car nous avons eu, enfin, un courrier. Je lui dis que ma famille va bien et que la Bourse est très ferme. Quant aux nouvelles apportées par les journaux il les a lues comme moi. Personne ne semble connaître l'existence de notre colonne ni ce qu'elle fait. On raconte que le commandant

Mangin a été assassiné par le fils du Glaoui et quelques autres bobards du même genre nés dans le cerveau des deux ou trois affolés du Mellah auprès desquels la presse française puise ses informations. Brémond ne cache pas son étonnement que je puisse, dans la situation où nous sommes, m'intéresser encore à ce qui se fait en Bourse. Je sens fort bien qu'ils veulent m'inquiéter pour que ma correspondance le reflète auprès de M. Regnault et de M. Étienne. Mais il est peu probable que je m'affole et surtout que je le laisse voir.

Ce qui est curieux est la distance qui existe entre mes idées et celles de ces braves garçons, mes chefs, et qu'ils ne s'en rendent pas compte. Durant des mois et des mois, tandis qu'ils restaient à Fez à faire de la politique de grand style auprès de Gaillard, ils m'ont envoyé diriger les méhallas dont usait Hafid pour se défendre contre la marée berbère. Tous les soldats qui sont là autour de nous me connaissent depuis longtemps. Ils m'ont suivi partout, les pauvres, alors qu'ils étaient pieds nus, vêtus de loques et crevaient de faim. Aujourd'hui qu'ils sont chaussés, vêtus, vaccinés et payés que n'obtiendrai-je pas de ces rudes hommes qui sont de la plus belle race de soldats qui se puisse voir? Ils sont généralement très affectueux pour moi, me racontent à perte

de vue leurs petites histoires et n'oublient pas combien de fois j'ai tiré certains d'entre eux des mains terribles de Bou Aouda. Je pense que notre petite méhalla équipée, encadrée, armée comme elle est, devrait pouvoir foncer sur n'importe qui et n'importe quoi, tandis que j'entrevois qu'elle va perdre toute sa valeur combattive à recommencer le truc du « Stationnement Makhzen ».

Par ailleurs, les sombres pensées qui constamment embrument les visages de Brémond et de Mangin n'ont point de prise sur moi, du moins pour le moment.

Je suis aujourd'hui comme depuis des mois parmi ces soldats et je n'y risque que ma peau, sort commun de tous ceux qui font la guerre. Je n'ai d'autre ambition que de faire mon métier en sauvant ma peau le plus longtemps possible. Je ne sors pas de l'École de Guerre, je n'ai aucun avenir à préparer, à ménager; au fond j'ai un très mauvais esprit, surtout sans doute quand il pleut; or cela tombe à flots ce qui me laisse tout le loisir de noircir mon carnet de notes.

Écrit à Armand-Mesplé, à Alger, et au tailleur pour vêtement kaki.

18 mars.

Alerte stupide pendant la nuit. Des rôdeurs ont

tenté un coup de main sur le Dar Caïd Hafodh. Voici un notable marocain qui n'a pas de chance. La « Méhalla heureuse » s'occupe de manger sa récolte et d'autres bandits en veulent à ses meubles.

19 mars.

Quelques distractions. Arrivée des instructeurs Maréchal, Justinard et des sous-officiers Manent, Wuillaume, Jourlain, Rollet, Perthus et Versini. Peu après, paraissent trois civils et une vieille dame terrorisée. Ces gens sont des employés de la Régie des Tabacs. Ils vont à Fez.

20 mars.

Il pleut. Aujourd'hui le commandant Mangin est parti pour Fez, sous la conduite des gens du Caïd Baghdadi. Il a emmené avec lui, l'adjudant Pisani et Oulibou le secrétaire.

22 mars.

Il pleut.

23 mars.

Il pleut. Il paraît que c'est aujourd'hui la mi-carême. On apprend par les marchands du souq que les Béni Mtir ont razzié les environs de Fez.

24 mars.

Enfin beau temps. Ennui profond qu'aggrave l'impuissance où je suis de comprendre ce qui se passe. Brémond qui, privé de son chef, ami et tuteur, pourrait changer d'attitude se renfrogne de plus en plus. Il tient absolument à l'écart tous les officiers et ne parle de temps à autre qu'à Reynier, l'interprète qui fait le secrétaire. Ma seule distraction est de passer chaque jour quelques instants chez les chefs de Tabor, du moins chez ceux qui sont intéressants.

Il y a là le Caïd Ben Said qui, sous Moulay Hassan, a reçu l'instruction militaire au 6e génie et qui, de ce fait, parle le français couramment. J'ai facilement constaté que ce gaillard-là est, sinon hostile, en tout cas plein d'amères critiques contre l'action que nous menons ici, contre ce qu'il appelle notre ingérence dans les affaires de son pays. Il est avec cela très pessimiste et je ne sors pas souvent de chez lui rasséréné.

J'aime mieux m'attarder chez Bou Aouda. Il y a bientôt trois ans que nous vivons côte à côte. C'est un fameux soldat et certainement un chef. Je reparlerai de lui sans doute quelque jour. Mais je note tout de suite la différence profonde entre cet homme et son collègue Ben Said. Celui-ci,

élevé en France, est certainement mal disposé pour nous. Bou Aouda qui, sous le règne de Moulay Hassan, a reçu une éducation militaire anglaise à Gibraltar nous est absolument dévoué. C'est l'homme de Gaillard ou plutôt de la Légation de France.

24 mars.

Enfin beau temps. Si cela pouvait durer! En attendant agitation générale. Le camp, la troupe recroquevillés depuis des jours sous les averses continuelles, se secouent, s'étirent et se sèchent.

Je suis allé partout; j'ai visité gens et matériel. Les hommes m'ont paru gais et fort calmes d'esprit. Nos sous-officiers qui sont heureusement tous en bonne santé ont bien fait leur métier et tout a été remis en état. Nous avons cette chance que ces sous-officiers ont été par le hasard bien choisis. Ils sont d'origines diverses mais depuis longtemps en Afrique.

Ils ont l'habitude de leurs hommes et vivent très près d'eux. Ils savent leurs manies et comprennent généralement bien leur langue. Ainsi pouvons-nous espérer que nous serons prévenus par nos sous-officiers des changements qui pourraient se produire dans l'attitude et les sentiments de nos soldats. Pouvons-nous espérer, ai-je dit...

ne demandons pas davantage. Ce serait attribuer à nos sous-officiers un sens psychologique que nous n'avons pas nous-mêmes, auquel nous atteignons rarement, bien qu'en sachant l'utilité nous nous y exercions sans cesse. D'ailleurs chez les Marocains, très nerveux et impulsifs, une secousse imvue peut tout d'un coup retourner les esprits.

Mais je m'aperçois que ce soir j'ai tendance au pessimisme. Est-ce la tête lugubre de Brémond qui m'y incline? Comme toujours, il m'a demandé ce matin : « Que disent les hommes? ».

Je lui ai donné la note suivante à laquelle il s'est volontiers rallié. Nos troupiers sont pour le plus grand nombre des soldats de métier. Beaucoup sont avec moi depuis mars 1909. Vous-même, pour constituer notre troupe actuelle avez fait un tri sérieux. Auprès de leur misère de jadis, celles qu'ils endurent aujourd'hui sont faibles et au moins sont-elles payées. Ils n'ont pour leur souverain, pour leur gouvernement aucun attachement sérieux. Ce sont des mercenaires dans leur propre pays. Ils ne se battent pas pour une idée, mais derrière des chefs. Cette remarque, ai-je ajouté, n'est d'ailleurs pas de mon cru. Je crois bien qu'elle est de Bugeaud lui-même qui l'applique à tous les nord-africains.

Un coup de vent...

25 mars, matin.

Je reprends ces notes. J'ai été interrompu hier soir par un coup de vent qui est passé sur le camp et qui a éteint ma camoufle. Je disais donc que, répondant à Brémond, je lui ai exposé ce que je pense de nos soldats. Je lui ai cité une phrase de Bugeaud sur l'état d'âme du mercenaire nord-africain. Nul doute qu'elle ne s'applique aux marocains. Les nôtres suivent leurs chefs indigènes et nous suivent parce qu'il leur faut suivre quelqu'un. Ils se savent aussi quelque peu aventurés et comptent sur nous pour les tirer d'affaire.

J'ai ainsi parlé, mais au fond je ne suis pas très persuadé de ce que j'avance. Et en moi-même, je crois que la force de notre position vient surtout de la présence de Bou Aouda.

26 mars, dimanche.

Le caporal algérien Bou Khoubza, tambour-major et instructeur de la clique, est arrivé de Fez hier soir. Il a dû faire route avec les souquiers. Il vient, me dit-on, pour reprendre l'instruction des tambours et clairons. C'est bien possible, mais il a dû surtout apporter à Brémond des instructions de son chef et peut-être de Gaillard et très certai-

nement aussi des renseignements précieux sur la situation générale et sur ce qui se passe à Fez. De tout quoi Brémond ne m'a rien dit, sauf ceci : il paraît que l'on forme dans le sud une méhalla destinée à venir au secours de Fez et du Sultan. Ceci laisse entendre que le Gouvernement n'a pas l'intention d'intervenir directement dans les affaires de Moulay Hafid ou, peut-être bien aussi, veut gagner du temps et rester maître de son heure. Écrit à ma femme, à la Compagnie algérienne de Tanger, au bottier, au tailleur. Écrit à M. Étienne auquel je devais une lettre depuis plusieurs semaines. Cette lettre à écrire m'a donné quelque tintouin. Je me représente mal ce que peut être l'état d'esprit d'un de nos hommes d'État de France à l'égard de ce qui se passe au Maroc et surtout ce qu'il faut lui dire pour le renseigner utilement. Je me doute bien que mes chefs ont dû dépeindre déjà la situation sous de sombres couleurs. C'est leur méthode et elle est bonne de leur point de vue, puisqu'ils se croient les grands arbitres de cette situation et prédestinés à la résoudre, c'est-à-dire à y entraîner le gouvernement. Mon opinion personnelle, je crois l'avoir dit, est autre. J'estime que nous sommes ici des militaires chargés d'une corvée à la faveur de laquelle nous pouvons évidemment servir l'influence de notre pays, installer

même cette influence sérieusement dans les esprits et dans les actes du gouvernement local, mais je tiens aussi que nous ne sommes que des ficelles, de grosses ficelles aux mains de ceux qui sont réellement chargés de mener nos affaires et dont Gaillard, notre consul à Fez, en pleine bagarre, est certainement l'agent le plus qualifié. Il n'y a que lui, en somme, qui reçoive de la Légation de Tanger les instructions du Gouvernement. Et il doit étroitement les garder pour lui. Que dans cette bagarre, la France abandonne ou laisse casser les ficelles que nous sommes, et elle a bien l'air d'en prendre le chemin, elle est seule juge et nous n'avons rien à dire. Chacun de nous en venant ici savait fort bien qu'on nous y envoyait en enfants perdus.

J'ai finalement écrit à M. Étienne, ministre de la Guerre, en lui faisant un tableau exact de la situation, une sorte d'étude très objective et sans teintes trop vives, sombres ou claires. J'ai évité, de contrecarrer les idées de mes chefs qui sont, après tout, de braves types dont le seul défaut est de se croire indispensables, et d'être pressés d'atteindre un résultat sans doute très important pour la suite de leur carrière. Moi, je ne suis pas pressé du tout. Si je n'étais pas ici, le chef de Mission m'aurait envoyé diriger quelque horde

chérifienne contre de quelconques Berbères bien plus dangereux que ces braves Cherarda qui ne veulent pas du Glaoui. J'aime autant être ici d'autant plus que j'ai des camarades, Reynier, l'arabisant distingué, le toubib Buffé et mes sous-officiers que j'aime bien parce que toujours, comme moi et avec moi, ils ont marché depuis trois ans dans toutes les bagarres où l'on a eu besoin de nous fourrer (1).

Immobilité. Redoutable immobilité. Nous nous enlisons matériellement et moralement dans cette plaine, collés à cette montagne, dans un pays de plus en plus vide. On voudrait anéantir la seule force dont dispose le Makhzen qu'on n'agirait pas autrement.

J'ai écrit hier que notre force vient surtout de Bou Aouda. Il faut que je m'explique. J'ai le temps, car que faire en mon gîte à moins que je n'écrive? Je viens de passer un long moment chez Bou Aouda. Il est dans sa tente toujours seul, accroupi sur un tapis plié en quatre. Sa tente

---

(1) A cette lettre, M. Étienne devait répondre, le 23 avril, par celle que je transcrirai plus loin. On verra de quelle façon étrange elle m'est parvenue le matin même du jour où le général Moinier devait entrer à Fez. On verra aussi par cette lettre l'extrême sensibilité de ce bon M. Étienne et, qu'en fin avril 1911, il n'était encore question à Paris que de contenir les tribus de l'est et de l'ouest et de nous laisser nous débrouiller avec les autres.

est d'ailleurs d'une grande simplicité. Des nattes, un tapis de prière, un autre, comme je l'ai dit, pour s'asseoir dessus. Au fond, quelque chose qui doit être un matelas et des couvertures, le tout couvert d'un épais burnous qui les protège contre l'humidité. Le revolver est pendu dans son étui au montant de la tente. Au pied de ce montant, il y a une lanterne de fer blanc et un chandelier de cuivre. C'est la grande simplicité que je lui ai toujours connue. Il est servi par un gamin de quatorze à quinze ans, quelque fils de soldat. Homme étrange au parler rude, aux traits plus rudes encore et dont le cœur fort dur s'attendrit parfois tout d'un coup, de la plus surprenante façon. Mais ce qu'il faut ici retenir des remarques que j'ai eu le temps de faire est que Bou Aouda fréquente fort peu les autres Caïds militaires. Ceux-ci, quand une question les embarrasse disent volontiers : « Vois donc Bou Aouda »; mais eux non plus ne vont pas chez lui. On dirait qu'il les gêne et j'ai fini par entrevoir qu'il les domine. Cet homme doit être pour les autres chefs le représentant d'une force, d'une idée qui a dû être très puissante dans un passé récent, celui probablement du règne de Moulay Hassan, la force morale du prétorien au service d'un grand souverain. Au fond, je discerne mal tout ceci au travers de ce

que depuis des mois j'ai pu observer. Par exemple, il est certain que Bou Aouda qui est parfois avec ses hommes d'une violence inouïe a sur eux une influence énorme. Est-ce la crainte qu'il inspire? Y a-t-il à cette influence quelque cause mystique? Je n'ai jamais vu un de ses soldats appelé devant lui ou y venant de son chef, l'aborder autrement qu'en se jetant à ses pieds et en lui baisant les genoux. Puis, l'homme s'accroupit et raconte son affaire ou répond aux questions et en général sans témoin. Les Khalifats, les gradés se tiennent toujours à l'écart. Quand Bou Aouda veut leur parler, il sort devant sa tente, s'assied sur un tabouret et les gradés forment le cercle.

Bou Aouda mange seul et d'ailleurs comme un goinfre et très vite. Puis il se lave les mains, éructe deux ou trois fois, prononce El Hamdou Lillah puis fait appeler l'un ou l'autre. Il parle à ses hommes du matin au soir, sur les sujets les plus divers, et les plus éloignés des choses militaires. Au fond il doit y avoir entre ce chef et ses hommes une communion de pensées qui doit atteindre aux limites de l'intimité dans les détails les plus ordinaires de leur vie de soldat, de fellah. Il doit être pour eux un confident, un conseiller, un père, un tuteur, un juge.

En fait, sa force morale est immense et l'intérêt

en est qu'elle soit à notre service. Quant aux raisons qui détermine l'attitude de ce Marocain à notre égard, c'est un mystère que j'éclaircirai peut-être un jour. Pour le moment, je ne veux de cette attitude que montrer les effets.

D'abord c'est à Bou Aouda que la Mission militaire a dû de pouvoir constituer l'embryon de troupes régulières que nous commandons ici. Lorsque les Méhallas envoyées chez les Djebala par Moulay Hafid sont revenues à Fez, après la capture du Rogui, et les événements compliqués de l'an dernier, lorsque cédant aux instances françaises, le Sultan a consenti que la Mission lui constituât une véritable armée, nous nous sommes trouvés en présence des bandes indisciplinées qui rassemblées sur le front nord de Fez, inquiétaient tout le monde mais surtout Moulay Hafid et les gens de Fez.

Le Sultan crut être très malin en nous disant : « Prenez ces méhallas et faites-en ce que vous voudrez. » Or, la première chose à faire était de désarmer ces hordes affamées, prêtes au pillage et à tout ce qui s'en suit. C'est Bou Aouda qui nous a tirés d'affaire.

Il a, d'autorité, entraîné ses collègues et leurs soldats dans la cour du grand Méchouar et, tandis que les autres y entassaient leurs hommes en dé-

sordre, il a, lui, disposé son tabor le long du mur ouest, en ordre et l'arme au pied. Par petits paquets, nous avons fait entrer les autres dans la cour intérieure, celle que nous appelons la cour Rouchon, du nom de l'adjudant d'artillerie qui, dans cette cour, avait organisé les magasins. Là, on leur fit déposer les armes le long du mur, sous prétexte de les vérifier. Les bandes grégaires firent machinalement ce qu'on leur ordonnait. Après quoi, intimidées par Bou Aouda qui se tenait devant les rangs de son tabor, ces gens s'empressèrent de quitter le grand Méchouar et se répandirent en ville, mais désarmés. Quand ce fut fini, Bou Aouda fit remettre les armes de ses soldats mais n'en renvoya qu'une partie. Il en avait choisi 200 ou 300 qui, immédiatement réarmés de fusils neufs, formèrent le noyau autour duquel devait se créer la troupe dont nous disposons aujourd'hui. Grâce à Bou Aouda, Hafid, qui avait cru nous mettre en présence d'une impossibilité, se trouva refait. Quelque temps après, le même Hafid était enchanté de voir défiler devant lui la nouvelle troupe, enrôlée régulièrement, habillée, armée et même vaccinée, encadrée enfin autant que nous le permettaient nos peu nombreux collaborateurs. Le nouvel encadrement, comme on l'a vu, ne devait nous re-

joindre qu'ici même, il y a quelques jours et difficilement.

Voici encore un autre trait qui montre à quel point Bou Aouda était utile et fidèle. En avril 1909, alors que nous étions, mes sous-officiers et moi, devant El Hajeb avec les méhallas dont le makhzen usait pour se protéger contre les Berbères, une grande querelle s'éleva entre les hommes de divers tabors pour une question de gitons. Ce furent d'abord des volées de pierres puis l'on en vint aux coups de fusils. Mes sous-officiers coururent là un terrible danger. A 8 heures du soir, comme la bagarre se prolongeait, Bou Aouda me dit; et je le revois encore, ce farouche vieillard, tel que je le revis en d'autres sales moments. Pour maintenir ses propres hommes, il venait d'abattre froidement deux d'entre eux trop excités. « Cela va finir, me dit-il. Je vais entrer dedans. Toi, réunis tes gens et leurs chevaux. Des cavaliers conduits par mon Khalifat le Barbouchi (cet homme est aujourd'hui, 1932, pacha de Tiznit) ont ordre de vous conduire à Meknès d'où vous reviendrez, dès que je vous ferai signe. »

Mais il est curieux aussi de savoir comment cela finit. Sur le pas de sa tente, en me raccompagnant, Bou Aouda tendant la main vers la montagne, enveloppée d'ombre, me dit : « Voilà

qui va les calmer, écoute ! » J'entendis au loin comme un sourd roulement. C'était le « bendir » berbère. Les montagnards battaient le rappel. Leurs guetteurs avaient discerné la scène de désordre chez les Chérifiens. Ne fallait-il pas en profiter pour les bousculer? Devant moi, le vieux soldat lança des gens de tous côtés chargés de crier : « Écoutez ! écoutez ! voici les ennemis ! Chacun à son poste ! »

Et comme la crainte du Berbère fut toujours pour le Makhzen le commencement de la sagesse (1) la surrexcitation des soldats tomba tout d'un coup. Les avant-postes se garnirent de leurs défenseurs et la nuit s'écoula dans le calme. Mais Bou Aouda avait tout de même pensé à sauver la Mission.

Tout ceci fera comprendre à ceux qui plus tard pourront lire ce journal l'importance que je donne à mes relations avec Bou Aouda. Tantôt, je n'ai pas manqué de lui demander, bien que d'une façon incidente et sans paraître y attacher grande importance, ce qu'il pensait des hommes, des gradés indigènes, de leur esprit. Il ne m'a pas répondu directement. J'étais assis à côté de lui sur le

---

(1) Nos dirigeants d'aujourd'hui (1932) se rendent-ils compte que cette hostilité qu'ils rencontrent dans la bourgeoisie marocaine se manifeste depuis que cette bourgeoisie n'a plus la crainte des Berbères? Elle sait que nous les avons matés.

tapis replié; de notre place, par l'entrée de la tente grande ouverte, nous voyions tout le camp. Et j'ai remarqué que, contrairement à la règle scrupuleusement suivie par les chefs marocains, Bou Aouda n'a pas orienté sa tente vers l'Est, vers la Mecque. Elle est placée de façon à enfiler du regard la plus grande partie de notre camp.

Seul, accroupi sur son tapis, Bou Aouda, comme un vieux tigre prêt à fondre, passe la plus grande partie de son temps, tout en égrenant son chapelet, à regarder ce qui se passe dans le camp par l'ouverture de sa tente dont l'auvent est toujours relevé. Il est évident que nos hommes sentent peser sur eux le regard du vieil homme, du terrible homme. Et voilà un mot dont je me suis souvent servi pour qualifier Bou Aouda. Je ne l'expliquerai pas ce mot, j'éviterai d'en user. Il me faut penser que ceux qui pourraient plus tard lire ces pages seront infiniment loin du milieu farouche où elles furent écrites, incapables de se représenter ce qu'est ce milieu qui ne connaît pas les sentiments moyens, où tout est excessif et surtout dans la violence. Insister serait faire prendre Bou Aouda pour un monstre, alors qu'il était, dans la violence universelle, la violence réfléchie, dictée trop souvent, le disait-il lui-même, par des nécessités qui n'admettaient pas de fai-

blesse, au sein d'un monde étrange étonnamment loin de ce qu'on peut en France s'imaginer. En tout cas, je n'ai jamais trouvé chez Bou Aouda de cruauté voulue, comme celle d'Hafid, comme celle de ce nègre qui est ici tout près et que j'ai vu, certain jour aux Béni Mtir, faire casser la jambe d'un de ses esclaves qui n'était pas venu assez vite à son appel.

J'ai dit plus haut l'influence extraordinaire que Bou Aouda avait sur ses hommes par sa façon de vivre en contact permanent avec eux, avec leurs pauvres petites histoires, avec leurs peines. Mais je ne sais plus si j'ai dit son étonnante sensibilité dont j'ai vu bien des exemples quand je vivais auprès de lui dans la montagne. Il était incapable de résister à un pleur ou à une caresse d'enfant. Les troupiers avaient toujours en réserve deux ou trois de leurs fils qu'on lançait à la rescousse dans les jambes du vieux quand il s'agissait de sauver un coupable. Et cela réussissait le plus souvent.

Après quelque temps, Bou Aouda répondant indirectement à ma question, m'a dit ceci : « Certes on s'ennuie ici et je ne sais pas ce que nous y faisons. Mais vous autres, vous devez le savoir. » Et ceci, c'est tout Bou Aouda. Il a son opinion, mais il est toujours prêt à se ployer aux circons-

tances créées par notre action, nos idées. Puis il continua : « Tu sais, personne ne peut dire ou faire trop de bêtises sans que je le sache. Alors quel qu'il soit, je l'envoie chercher, et il vient et tu sais... mais de quoi les hommes se plaindraient-ils? Ils n'étaient jadis jamais payés. Ils vivaient de vols; maintenant ils sont payés. Vous avez sans doute toujours de l'argent pour les payer? »

Bou Aouda m'a lâché son inquiétude qui est aussi la mienne.

27 mars.

Il pleut.

28 mars.

Il pleut. On apprend par les gens du souq quelques détails sur le voyage vers Fez des agents des Tabacs. Ils y sont arrivés sans trop de mal mais la vieille dame paraissait bien malade. Pauvres gens !

29 mars.

Quelques éclaircies. Je suis émerveillé de voir le calme et la bonne humeur de nos sous-officiers. Le docteur commence à faire du cafard. Il lui faudrait des médicaments et des instruments. Il m'a dit qu'il avait dû désarticuler un bras avec un couteau de cuisine.

30 mars.

Mais bon Dieu! que faisons-nous ici. Nouvelles de Fez. Une méhalla menée par l'adjudant Pisani et Ben Sedira a fait une sortie malheureuse, dimanche dernier. Après avoir atteint le campement des Béni Mtir, vers Bas el Ma, les troupes ont été ramenées par un parti de cavaliers Béni Mtir. Mangin signale des manœuvres du Glaoui contre notre influence. C'est du moins ce que veut bien me dire Brémond. Or, l'on ne me dit jamais que chose inutile ou tendancieuse. Si Mangin déblatère contre le Glaoui, c'est qu'il a dû gaffer de quelque manière dans ses rapports avec le Grand Vizir et qu'il doit avoir besoin de se couvrir, ce qui au surplus est absolument sans intérêt, Mangin n'est pas chargé de la politique; c'est Gaillard qui y est autrement gaillard et expert et qui seul a la responsabilité.

Et, une fois de plus, puisqu'on aiguille de ce côté mes réflexions, je veux les dire. Tout ce que je puis désirer, moi simple roue de notre charrette française en terre marocaine est que les autres roues tournent dans le même sens et en accord parfait. Or je ne pense pas que cet accord soit parfait. Il l'est si on veut admettre que des composantes diverses finissent par propulser l'engin

dans la bonne direction. Il ne l'est pas si, laissant la résultante, nous examinons les forces en présence.

Gaillard a un gros défaut. Il déteste les militaires. Mangin en a un autre qui est de s'estimer fin diplomate. Or, il est certain que travaillant l'un et l'autre vers un but commun, ils n'opèrent pas de concert et que Gaillard emploie une grande partie de son activité à défendre sa politique contre les ingérences du militaire et que les manœuvres de l'un et de l'autre sont discordantes. Persuadés qu'il n'y a rien à attendre de précis et même de réfléchi dans l'attitude d'Hafid et de son entourage, convaincus qu'ils assistent à une fin de règne, à une fin d'époque, vivant au contact d'un gouvernement en pleine déliquescence que seuls animent encore les appétits féroces de quelques forbans, ils diffèrent sur la façon d'utiliser les circonstances. Le problème consistant à déterminer l'opinion, le parlement aux gestes définitifs, le militaire veut y parvenir en provoquant la catastrophe brutale, en mettant le Gouvernement en présence de faits tels qu'il soit contraint d'intervenir; le consul qui est en réalité plus que cela, car seul depuis des années il représente la France auprès des Sultans puisque les légations sont là-bas à Tanger où la jalousie

internationale les confine pour qu'elles puissent mieux entre elles se surveiller le consul, donc qui assiste à l'effondrement du gouvernement marocain, qui en suit et dirige les phases, s'efforce dans la phase actuelle, qu'il estime certainement la dernière, de conduire le jeu de telle sorte que le Gouvernement français reste maître de son heure. D'accord sur le but à atteindre, le diplomate et le militaire diffèrent sur les moyens. Je reconnais volontiers que le commandant Mangin n'hésite pas tout en sachant fort bien qu'à ce jeu il risque sa vie... et la nôtre d'ailleurs. Mais j'admire davantage Gaillard qui, à risque égal, sait en plus, ménager l'intérêt supérieur de la France.

31 mars.

Beau temps. Immobilité. J'aurais encore bien des choses à noter sur les caractères de mes chefs, le civil et le militaire. Mais je me sens d'une humeur massacrante. Mieux vaut si possible penser à autre chose. J'ai fait un tour à cheval aux environs immédiats du camp. Rien à signaler. Pays absolument vide. Mais le terrain fort lourd est profondément détrempé. Quand il faudra démarrer de là-dedans, ce sera du propre.

Voilà un mois qui s'achève; le plus stupide de

ceux que j'ai vécus. Mais nous devons bien savoir ce que nous voulons, comme dit Bou Aouda dans son inébranlable confiance en notre politique.

1er avril.

Il pleut. Brémond, après le rapport, m'a laissé entendre qu'il va manquer d'argent. Je lui ai répondu que c'était bien à prévoir sinon prévu. Il n'a pas insisté.

Vénus est apparue hier soit, juste au-dessus de la lune et à la toucher. Ce phénomène intéresse les hommes qui en discutent. Je le dis à Brémond. L'après-midi, il réunit les chefs indigènes et leur explique la conjonction. Si singulier que ce phénomène apparaisse aux soldats, ils ne doivent pas y voir une menace céleste ou l'annonce d'événements graves. Il est prévu, ce phénomène par le calendrier. Ici, Brémond jugea utile d'ajouter que ce sont les savants arabes qui, les premiers, ont calculé les conjonctions d'astres et les éclipses. Mais les Arabes ont oublié toutes ces sciences que seuls, aujourd'hui, pratiquent les Européens. Cette leçon de chose n'a pas plu à tout le monde. Tantôt le Caïd Ben Said m'a dit : « Qu'il explique la chose aux soldats, c'était utile; mais pourquoi profiter du cas pour nous humilier en nous

disant que nous ne sommes plus capables de calculer les éclipses? »

2 avril. Dimanche de la Passion.

Soleil. Rien voulu faire. Suis resté abruti sur mon lit toute la journée. Brémond s'est ouvert de ses inquiétudes à Reynier qui m'en a parlé. Il a écrit plusieurs lettres en France dans lesquelles il dit ses craintes et fait ses adieux à ses amis. Tout cela c'est de la politique de militaire pressé. La situation qu'ils redoutent, jusqu'à en écrire leur testament, ce sont eux qui l'ont créée en bloquant ici, dans ce qu'on appellera plus tard le camp de la Boue, la seule troupe dont on disposait pour couvrir Fez et laisser au Gouvernement français le choix de son heure, cette heure qui sonnera fatalement. Car laisser une autre puissance occuper le Maroc serait vouloir la fin de notre domination en Afrique du Nord. Et je me plais à constater que, tendu vers le but, Gaillard, et depuis fort longtemps, a fait mijoter le ragoût, mais lentement, à l'étouffée si j'ose dire. Il a su préparer les voies sans perdre de vue que la France n'est pas libre diplomatiquement et ne saurait s'engager tout de go dans les ornières marocaines. Et c'est peut-être le moment de dire l'un au moins

des moyens dont cet homme usa pour placer la question devant l'opinion française.

Nous avons vu, un beau jour, arriver à Fez, un Alsacien qui, fuyant la domination allemande, avait voyagé un peu partout et particulièrement au Maroc. Le Dr Weisgerber avait fait de la médecine à travers le monde. Il avait à son actif, sur les choses d'ici, un livre, *Les Blancs d'Afrique*. Très Alsacien, il manifestait, au point d'en être agaçant, la plus grande admiration pour l'Allemagne et la détestait férocement. Il avait dû connaître Gaillard au temps d'Abd el Aziz .Très honnête, il vivait sans doute assez mal de son métier de publiciste; mais à la faveur de ses voyages au Maroc, il avait fait des observations, des cartes, écrit des notes qui durent intéresser. Et c'est ainsi que Weisgerber vint à Fez comme correspondant du *Temps*. Gaillard l'installa chez lui et le garda.

Sous le contrôle de son hôte, Weisgerber écrit de nombreuses chroniques pour ce grand journal. Ainsi Gaillard qui, par son état, ne peut se servir de la presse, prépare lentement l'opinion française si ignorante et travaille le Parlement.

Les articles du *Temps*, inspirés par Gaillard, écrits par Weisgerber sont sur l'époque où nous sommes ce qu'il y a de plus intéressant; je ne dis

pas ce qu'il y a de plus exact, je dis de la plus haute utilité politique. Travail indispensable. Il fait avoir été, comme je le suis, mêlé à ce genre d'affaire, il faut avoir, comme je l'ai fait bien souvent pour y chercher un point d'appui, sondé la pensée de mes compatriotes ou l'âme inquiète de nos dirigeants, pour se rendre compte du fossé profond qui sépare la masse française du groupe de ses enfants coloniaux. Et ceci depuis des temps auxquels le temps n'a rien fait. Depuis nos premières colonies des Antilles et de l'Océan Indien, depuis l'Inde de Dupleix qui devrait être à nous, depuis le Canada de Montcalm dont se moquait ce crétin de Voltaire, l'Empire colonial de la France tant de fois défait par la France même, a toujours été refait par une poignée d'acharnés, toujours les mêmes ou plutôt qui semblent se passer éternellement entre eux la consigne. Après les lamentables erreurs de Louis XV et de Louis XVI, nous avons eu des rois ou des chefs de Gouvernement qui entreprirent l'expansion française; ce fut l'opinion du vulgaire, la plus vulgaire, qui contre elle se dressa. Nous avons été à deux doigts d'abandonner l'Algérie et j'ai vu le peuple de Paris attendre Jules Ferry devant le palais Bourbon et menacer de le jeter à la Seine. Quant à nous, coloniaux d'origine ou de profes-

sion, nous avons certainement en France des personnalités qui nous encouragent et nous écoutent, mais sans jamais se départir de la plus grande prudence et, si nous rencontrons parfois des gens plus ardents et mieux disposés, c'est dans le monde des gros actionnaires d'entreprises compliquées.

Mais ce qu'il y a de plus curieux est que nous autres gens de la France coloniale nous nous complaisions dans notre rôle de poires. Car il faut appeler les gens par leur nom et que fais-je ici dans cette situation épouvantable et dans laquelle, ce qu'il y a de plus drôle, je me complais? Que font Mangin et Brémond qui, malgré quelques travers sont de braves types étonnamment désintéressés, courageux, qui risquent leur vie et me font risquer la mienne? Quand nous aurons réussi à amener les Français à Fez, nous disparaîtrons submergés sous la masse énorme de l'armée française qui ne nous connaîtra même plus ou nous enverra ailleurs exercer nos talents.

On voit qu'il fait beau, que le soleil brille et que je n'ai rien à faire. Alors j'écris, par une habitude contractée depuis longtemps. *Nulla dies, sine linea*, me disait mon père et je l'applique la formule, malgré l'incommodité de l'heure. Par l'auvent de ma tente, j'aperçois Brémond assis devant la sienne, son éternelle cigarette au bec.

Je remarque qu'il a ce que les troupiers appellent « la gueule inverse ». Il a, cet homme, de rudes soucis qu'il a assez bien cherchés d'ailleurs dans l'exercice de son rôle de poire. Ma supériorité sur lui est que des soucis, je n'en ai guère, non plus que des inquiétudes pour ma sécurité personnelle. Quand j'ai conduit contre les Berbères du Moyen Atlas les hordes indisciplinées et pouilleuses de Moulay Hafid, j'ai couru avec mes quatre sous-officiers de bien plus grands dangers qu'aujourd'hui et dont personne ne s'inquiéta que je sache, sauf pourtant, il faut être juste, le bon M. Regnault, notre ministre à Tanger.

Et il y a, au surplus, dans mon cas, ce détail curieux que j'étais prédestiné à quelque aventure coloniale de ce genre ou de tout autre. Car j'appartiens par mon ascendance au monde colonial français le plus ancien. Je suis l'arrière-neveu du poète Parny, né en 1753 à l'Ile Bourbon, et suis fils de Marie-Françoise-Geneviève de La Tour Saint-Ygest, une de nos plus vieilles familles créoles. Je suis donc en règle avec ma tradition familiale; tout va bien.

3 avril.

Violente tornade de vent et de grêle énorme. On apprend, comment l'apprend-on? que Ben Ghabrit

en route pour Fez serait sur l'Ouergha avec Boisset, notre agent consulaire d'El Ksar.

4 avril.

Ce matin comme toujours, le camp s'est réveillé sous la pluie. Notre situation critique et que moi je trouve militairement ridicule ne manque pourtant pas d'originalité. Le camp descend sous terre. A force de gratter le sol pour faire des rigoles, assécher l'emplacement des tentes, tirer la boue dans laquelle pataugent chevaux et mulets, le niveau de chaque élément s'abaisse. De ma tente, je n'aperçois plus de mon cheval et des animaux de batterie que le corps, l'encolure et la tête. Aujourd'hui, pas plus qu'hier, je n'ai pu mettre mes bottes. Elles ont rétréci tandis que mes jambes enflaient et cette contradiction me force d'aller au rapport pieds nus. Ce n'est pas désagréable.

Grave conciliabule. Il n'y a plus d'argent. Or, l'attrait de la paie régulière est ce qui maintient nos soldats à leur poste. Ceux-ci achètent tout ce dont ils ont besoin aux marchands du Souq, notre seule intendance. Ces marchands groupés en une corporation, vigoureuse, débrouillarde et tenace sont ceux que j'avais en 1909 lors de l'expédition que j'ai menée pour Hafid contre les berbères Béni Mtir. Le commerce jouit au Maroc de privi-

lèges surprenants. Les souquiers passent et repassent ou d'autres ne passeraient pas; ils ont des amis, des appuis, des clients, des commanditaires partout; ils sont tabous, heureusement. Nos appels de fonds à Fez, à Tanger sont restés sans réponse.

Écrit à ma femme, à M. Regnault. Cette question d'argent me tracasse.

Tout à l'heure, Brémond avait une tête de croque-mort.

5 avril.

Cette journée a été moins pénible que celle d'hier. D'abord moins de pluie.

Nos sondeurs ont découvert deux silos pleins d'orge et de maïs. Ce sera pour moi un éternel sujet d'étonnement que cette chance qui nous a fait installer le camp sur un terrain où les gens de tribus ont depuis longtemps établi leurs silos. Voici bientôt un mois que notre troupe et ses nombreux animaux vivent sur cette merveilleuse ressource locale. Mais pourquoi, diable, les Marocains enfouissent-ils ainsi leurs récoltes? Est-ce dans la crainte d'être volés par leur inénarrable Gouvernement? En tout cas, le propriétaire de ce canton est servi à souhait, et avec notre aide encore... Mais que vais-je chercher? Il faut vivre, puis philosopher si l'on a le temps.

Un gros souci de moins. La question d'argent est, pour quelques jours, résolue par ces braves marchands du souq. Habilement pressentis et travaillés par Reynier, ils ont convenu de l'opération suivante qui ne manque pas d'élégance. Ceux d'entre eux qui, selon l'habitude de leur corporation, partent pour Fez afin de ravitailler leurs confrères et eux-mêmes, nous verseront leur argent, les recettes qui viennent de nos troupiers. En échange, le chef de colonne leur délivrera des bons tirés sur le consul de France. Il n'est pas douteux que celui-ci, à défaut du Sultan, trouvera chez les notables de Fez l'argent pour faire honneur à notre signature. A leur défaut encore, il y a les représentants de grosses maisons françaises, Braunschvig entre autres et la Marocaine. D'ailleurs les souquiers montrent une confiance absolue. Ils sont même satisfaits de ne pas courir les chemins avec des sacs de douros dans les charges de leurs mulets. Tout le monde trouve donc son compte dans cette combinaison qui assure au moins le prochain prêt. Voilà cinq jours de gagnés. Mais cette situation ne peut se prolonger. Que Tanger qui n'ignore certainement pas notre situation nous y laisse est pour moi un étonnant mystère. Il est vrai que, dans le domaine associé de la politique et de la finance, on peut s'attendre à tout.

6 avril.

Quelques averses. Immobilité. Mes jambes vont mieux. Inspecté mes gens. Tout va bien. Les troupiers n'ont pas mauvaise attitude. Au fond, ce stationnement makhzen qui tant m'agace correspond tout à fait à l'idée qu'ils ont de leur métier, de la guerre en tribu, de leur rôle social, si l'on peut dire. Recevoir la pluie sur le dos durant des semaines, coucher dans les tranchées inondées est pénible certes, mais compensé pour ces gens par la satisfaction de « manger » leurs compatriotes. Il n'est rien de plus dur au musulman que le musulman. Étrange sentiment que je retrouve partout! La moitié de ce peuple est occupée à opprimer l'autre. Quand la fortune se retourne et que le faible devient le fort, il n'est pas de violence dont il ne soit capable à son tour.

Comprendrai-je jamais pourquoi notre colonne demeure accroupie dans la boue de ce canton? Que veulent, qu'attendent ceux qui mènent la pièce? Car c'est bien une pièce que nous jouons ici, un drame même quand on pense qu'il s'agit de l'avenir d'un immense pays, drame dont le scénario doit être extensible ou contractile à la demande, comme un accordéon, car on ne sait pas à quel moment on pourra jouer le dernier

acte. Or, il n'est pas douteux que, le problème posé, Paris, en ce qui concerne le scénario, fait confiance à son ministre de Tanger et celui-ci à son agent de Fez. Or, j'ai constaté que celui-ci, quand les oueds grossis s'opposent au passage des rekkas, reste parfois plusieurs semaines sans recevoir de courrier ou sans en expédier. Cela ne semble pas le gêner beaucoup. Il jouit même par cela d'une certaine liberté de manœuvre qui doit avoir des avantages; avantages aux deux bouts, chacun ayant cette excuse utilisable de n'avoir pu donner à temps des ordres ou les recevoir. J'ai souvent pensé à ces choses et en ai pesé les conséquences. Il en est une que d'ores et déjà je tiens à noter : quoi qu'il arrive de bon ou de mauvais pour nous, dans le développement de l'affaire marocaine, la responsabilité ou le mérite en appartiendront à ce gros homme retors qui, sous un aspect vacillant, hésitant, bafouilleur, si je puis dire, cache certainement une volonté tenace mais surtout une aptitude vraiment machiavélique à chambarder la maison du prochain. Je l'ai jugé très supérieur à ses collègues des autres puissances. L'Anglais et l'Espagnol ne comptent pas, mais il y a l'Allemand. Ah ! quel beau Français il ferait, celui-là ! J'aurai probablement l'occasion d'en reparler.

Il pleut, il pleut. Au fond, n'était l'humidité

du sol dont il est difficile de se protéger, on n'est pas trop mal ici. Et l'inactivité absolue à laquelle je suis condamné va me permettre aujourd'hui d'écrire bien des choses que je serai satisfait de relire plus tard, si tant est qu'il y ait pour moi un plus tard, car nul ne peut dire de quoi demain sera fait... Je reviens à ma question de tout à l'heure sur les intentions et les moyens de ceux qui nous commandent. Elle m'a conduit à noter ce que je pense de notre consul Gaillard. Il y a maintenant les comparses, le commandant Mangin, chef de la mission, le capitaine Brémond son second, son ami, et moi. Il est certain que ce mot de comparses ferait sauter en l'air mes deux chefs. Je reconnais qu'il n'est peut-être pas à ma plume dicté par une bienveillance définitive. Ce ne sont pourtant pas des premiers rôles; mettons qu'ils sont des utilités, de hautes utilités. C'est là un terme de théâtre qui répond tout à fait à mes pensées actuelles. Avec les grades divers qu'on peut avoir sur les planches, nous sommes tous des acteurs se démenant. Et nous en sommes à ce point du spectacle que les portants et les décors vont très probablement nous tomber sur la tête.

A la réflexion, je ne crois pas que je sois aujourd'hui en état de juger mes chefs. Brémond qui, hors de la présence de l'autre consent quelques

fois à plaisanter, dit que je suis féroce quand j'ai mal déjeuné. Or, je viens de dévorer mon N plus unième poulet, payé, qui plus est fort, cher, car tout augmente, 1 fr. 60 environ. Je veux lui donner tort et faire preuve de bienveillance. Disons donc tout simplement que Mangin et son camarade Brémond sont deux officiers d'état-major tout à fait remarquables. Ils possèdent de réelles facultés d'organisateurs. Ils ont un certain sens des possibilités en matière d'éducation de l'indigène. Ils savent utiliser leurs collaborateurs. Des deux c'est certainement Brémond que je préfère. Malgré qu'il détienne la somme d'égoïsme nécessaire à ceux qui veulent devenir généraux, il a, lui au moins, très bon cœur et je lui en tiens compte. Comme militaire, Mangin a très bien mené l'affaire du 3 mars et reçu sans trop sourciller l'attaque berbère du 7. Puis il est reparti pour Fez, avant que la route ne soit coupée, a-t-il dit, mais aussi parce qu'en cette heure décisive, il ne veut pas laisser Gaillard manœuvrer seul.

Au fond, c'est crâne, car, si les choses se gâtent définitivement, il y laissera sa peau, lui aussi bien que le consul et même plus sûrement. Si la pièce réussit, il veut sa part du succès.

J'ai dû interrompre ma petite causerie avec mon agenda pour répondre à une sonnerie. Le

poste rappelait aux officiers. Brémond, d'un ton solennel nous a dit qu'il venait de recevoir par un rekkas la nouvelle que le commandant Mangin était promu lieutenant-colonel. Félicitations circulaires. Avant de rompre, mais quand j'ai été seul avec Brémond, j'ai demandé si, pour fêter cette bonne nouvelle il ne faudrait pas donner aux hommes une ration supplémentaire. Brémond m'a regardé de travers. Il est certain que j'ai très mauvais esprit, mon esprit d'artilleur qui inquiète mes chefs, lesquels sont, selon le dicton bombardier, méfiants comme des fantassins. Et puis, ces malheureux sont toujours graves et tristes et n'aiment pas la plaisanterie. Et au fond, j'ai tort, car c'est déjà bien d'être récompensé dans la personne de ses chefs.

L'intérêt d'ailleurs n'est pas là, mais dans le fait que Brémond a reçu un courrier. Je croyais que nous étions coupés. Nous le sommes pourtant officiellement puisque Tanger a cessé de nous envoyer la solde de notre troupe, ce qui nous met dans une situation épouvantable, quand on y pense. Et tout ceci me plonge dans un abîme de réflexions où finalement je ne pêche aucune déduction logique. Certes, la révolte des Cherarda devait couper Fez de Tanger. Notre méhalla devait écraser la révolte, ce qu'elle a fait, et rouvrir

acte. Or, il n'est pas douteux que, le problème posé, Paris, en ce qui concerne le scénario, fait confiance à son ministre de Tanger et celui-ci à son agent de Fez. Or, j'ai constaté que celui-ci, quand les oueds grossis s'opposent au passage des rekkas, reste parfois plusieurs semaines sans recevoir de courrier ou sans en expédier. Cela ne semble pas le gêner beaucoup. Il jouit même par cela d'une certaine liberté de manœuvre qui doit avoir des avantages; avantages aux deux bouts, chacun ayant cette excuse utilisable de n'avoir pu donner à temps des ordres ou les recevoir. J'ai souvent pensé à ces choses et en ai pesé les conséquences. Il en est une que d'ores et déjà je tiens à noter : quoi qu'il arrive de bon ou de mauvais pour nous, dans le développement de l'affaire marocaine, la responsabilité ou le mérite en appartiendront à ce gros homme retors qui, sous un aspect vacillant, hésitant, bafouilleur, si je puis dire, cache certainement une volonté tenace mais surtout une aptitude vraiment machiavélique à chambarder la maison du prochain. Je l'ai jugé très supérieur à ses collègues des autres puissances. L'Anglais et l'Espagnol ne comptent pas, mais il y a l'Allemand. Ah! quel beau Français il ferait, celui-là! J'aurai probablement l'occasion d'en reparler.

Il pleut, il pleut. Au fond, n'était l'humidité

du sol dont il est difficile de se protéger, on n'est pas trop mal ici. Et l'inactivité absolue à laquelle je suis condamné va me permettre aujourd'hui d'écrire bien des choses que je serai satisfait de relire plus tard, si tant est qu'il y ait pour moi un plus tard, car nul ne peut dire de quoi demain sera fait... Je reviens à ma question de tout à l'heure sur les intentions et les moyens de ceux qui nous commandent. Elle m'a conduit à noter ce que je pense de notre consul Gaillard. Il y a maintenant les comparses, le commandant Mangin, chef de la mission, le capitaine Brémond son second, son ami, et moi. Il est certain que ce mot de comparses ferait sauter en l'air mes deux chefs. Je reconnais qu'il n'est peut-être pas à ma plume dicté par une bienveillance définitive. Ce ne sont pourtant pas des premiers rôles; mettons qu'ils sont des utilités, de hautes utilités. C'est là un terme de théâtre qui répond tout à fait à mes pensées actuelles. Avec les grades divers qu'on peut avoir sur les planches, nous sommes tous des acteurs se démenant. Et nous en sommes à ce point du spectacle que les portants et les décors vont très probablement nous tomber sur la tête.

A la réflexion, je ne crois pas que je sois aujourd'hui en état de juger mes chefs. Brémond qui, hors de la présence de l'autre consent quelques

mystère dont il s'entoure est inutile, ne me donne pas le change et que je connais la situation aussi bien que lui. J'ai ajouté qu'attelé à cette charrette depuis trois ans et tirant à plein collier, je ne consentais à tous les risques et aux écarts d'humeur de mes chefs que par attachement pour un idéal, le même que le sien. Il ne m'a pas répondu, il m'a tendu la main puis m'a tourné le dos, pas assez vite pour que je ne puisse voir ses yeux humides.

Il est au fond ce brave garçon, plus malheureux que moi. Je ne joue que ma peau; lui, c'est toute sa carrière, son avenir, ses ambitions.

J'ai tout de même tantôt écrit à mon frère Julien une lettre qui partira quand elle pourra. Je lui dis les dispositions à prendre en ce qui concerne ma femme et ma fille dans le cas où je serais tué.

Mon esprit ainsi allégé, j'ai employé deux heures à l'inspection de mes gens, des animaux, du matériel. Il nous reste 200 coups de 80 et 210 de 75. Quant aux cartouches, question qui est du ressort de Brémond, il paraît qu'il y en a assez.

Mon travail terminé, j'ai employé la fin de la journée à revoir mes notes, revision utile car, suivant les jours, et l'état peut-être de mon estomac, je m'écarte parfois de ma naturelle sérénité et pour rien au monde je ne voudrais laisser croire

aux miens, quand ils liront mes notes que j'ai pu me laisser aller au sombre désespoir auquel certains voudraient me pousser pour que ma correspondance le reflète. En feuilletant mon agenda, j'ai constaté que la dernière lettre de ma femme datée d'Alger le 5 mars m'était parvenue le 17 et j'ai noté : Elle ne sait rien. Or, avant que les événements ne prissent l'allure actuelle, j'avais donné des instructions pour que ma famille vint au Maroc par Tanger. De ce fait, je ne sais actuellement où sont ma femme et ma fille. J'ai demandé à la Légation qu'on les stoppe là où elles seraient et qu'on m'en avise. J'ai écrit la même chose à M. Étienne et à mon frère à Paris (1). Mes lettres sont probablement passées, mais point les réponses. Je ne demande qu'une chose, c'est que les journaux de Paris ne me fassent pas mourir une fois par semaine. Il y a deux ans, le *Matin* m'a ainsi fait disparaître dans la région de Sefrou.

Je relève encore à la date du 19 mars la mention suivante : arrivée pathétique d'un agent des tabacs et d'une vieille dame affolée. Je complète; cela vaut le coup. D'autant qu'il n'est pas mauvais

(1) 1930. Je tiens à dire qu'en cette affaire, tout le monde a été charmant pour moi : M. Étienne, M. Regnault et le Quai d'Orsay qui a pris contact avec mon frère et l'a renseigné chaque fois qu'il l'a pu sur mon sort.

de mettre un peu de gaieté dans cette sombre histoire dont s'emplit mon agenda.

Donc à reporter au 19 mars *in fine*. Un incident héroï-comique et tout à fait dans le ton de ce sacré pays où le burlesque jaillit au beau milieu des situations les plus dramatiques. Aujourd'hui, vers 11 heures, branle-bas de combat. Une note signée Brémond : la section de 80 prête à marcher, la section de surveillance sur le front est, face à Hadjer el Ouakef. Je rejoins l'État-major. Jumelles. En effet, dans le col qui mène vers l'Ouergha, juste à l'aplomb de la pierre debout qui est au bord du Sebou, on distingue des gens qui stationnent ou cheminent lentement. On est tellement habitué à vivre dans ce pays vidé de ses habitants que ce grouillement imprévu paraît une menace. Et celle-ci serait d'autant plus inquiétante qu'elle se manifeste sur la piste de Tanger. Conciliabule. J'aperçois des animaux, mulets, chevaux, un, deux chameaux. Je le dis. Jumelles. L'avant-garde passe allant prendre sa place au point initial, sergent Meyre de la Légion. Et tout à coup une chose énorme se profile sur un pan de ciel entre deux mouvements de terrain. Nous regardons à pleines jumelles. On dirait des chameaux surmontés de larges et hauts fardeaux. Quelles peuvent être ces machines de guerre? Pas-

sage de la section de 80 qui va prendre position, maréchal des logis Versini. Puis tout à coup une lueur. Ils ouvrent le feu. Ils ont donc des canons? Tout le monde est très intrigué. Puis la lueur reparaît, devient fixe et tape dans nos jumelles au point de nous les faire baisser. Alors je pars d'un éclat de rire, car subitement, j'ai pensé aux miroirs d'Archimède et à la flotte de Syracuse. L'État-major me foudroie du regard. Le troisième tabor de cavalerie passe et va prendre le contact, maréchal des logis Cornice. Un quart d'heure après, ce sous-officier envoie par un cavalier le renseignement suivant. Il s'agit d'une caravane composée de trois ou quatre Européens et de quelques muletiers conduisant à Fez des bagages. Dislocation du système défensif.

J'ai ri tout seul jusqu'à minuit. Il ne peut arriver de pareilles cocasseries qu'en ce pays charmant qui eut inventé le vaudeville si nous ne l'avions fait. Et voici ce dont il s'agit, bien que ce soit à n'y pas croire. Le Maroc est en révolte ouverte. Le Sultan dans ses petits souliers et nous ses défenseurs dans une situation qui touche au tragique. Pendant ce temps, l'organisation, avec un grand O, se prépare et prend forme. Une des premières mesures a été de créer une Régie des Tabacs au Maroc, administration qui, sans se préoccuper

des événements, se met à fonctionner et lance ses agents sur le territoire. Ses dirigeants n'ont sans doute demandé l'avis de personne. Personne n'a songé à les prier d'attendre des jours plus sereins. Ils ont nommé un régisseur à Fez et celui-ci s'y rend tout simplement. Par les pistes où personne n'ose s'aventurer, par lesquelles Tanger ne croit pas devoir se risquer à nous envoyer la solde, il s'est mis en marche avec tout son mobilier monté sur onze chameaux dont un porte l'armoire à glace qui tantôt nous renvoyait aux yeux le beau soleil du printemps mograbin. Bien mieux, cet homme qui est veuf emmène avec lui sa belle-mère, une vieille dame respectable que la mule fatigue et qui a peur. Et tout ce monde chemine depuis des jours au travers de populations qui sont en principe hostiles mais sans doute frappées de stupeur. Il faut dire aussi que ces voyageurs inconscients sont sous la sauvegarde des muletiers de Tanger, qui ont accepté de les conduire à Fez et les conduiront, corporation qui comme celle des souquiers est en quelque sorte tabou.

Ces braves gens vont passer la nuit au camp. Ils sont effarés de tout cet appareil militaire. La vieille dame commence à s'affoler. Elle a entendu des coups de feu. Nos petits postes sont très sur l'œil et cherchent à éventer les gens de

tribu qui, la nuit, s'approchent et tirent dans le tas. Je suis resté jusqu'à 10 heures à raconter des histoires à la vieille dame. Je l'ai convaincue que les coups de feu ont pour but de tenir les gardes éveillés. Et voilà des gens qui, demain, vont continuer sur Fez leur marche ahurissante. Ils vont bien embarrasser M. Gaillard (1). En tout cas, après celle-là, je serai incapable de prendre au sérieux les mines inquiètes de ce brave Brémond. La rencontre de ces bourgeois de France traversant le Maroc avec sur des chameaux, armoires, buffet, crédence et petit salon Dufayel éclaire d'heureuse façon l'atmosphère de catastrophe qu'est la nôtre, d'autant plus qu'elle est notre œuvre. Elle nous démontre aussi que nos aventures n'ont en France et même à Tanger aucun écho. Je n'ai pas dit un mot à Brémond de mes pensées, mais il les a certainement devinées.

Dimanche 9 avril.

Les *Rameaux*, affirme le calendrier. J'ai refermé les yeux un instant. C'est ainsi qu'il faut faire quand on veut voir au loin sans être gêné par ce

(1) Ces braves gens sont bien arrivés à Fez mais y sont tombés malades d'inquiétude. L'erreur qui les fit mettre en route fut regrettable. Ils en ont souffert et nous ont fort gênés.

qui est autour de soi et qu'on voudrait oublier. Et j'ai revu en effet là-bas, en Alger, une chambre de demi-pauvre dans un modeste logement d'officier. C'est une chambre d'enfant. Il y a un lit en fer récemment ripoliné de blanc au-dessus duquel une tige s'élève et se contourne en crosse d'évêque pour soutenir une moustiquaire. Sur le tout, au mur, un petit crucifix pendu à un ruban violet dont les brins déteints retiennent une branche de buis. Elle est bien sèche. Mais on la changera sans doute aujourd'hui, 9 avril, dimanche des Rameaux, affirme le calendrier.

Le réveil. Un peu de toilette; c'est dimanche...

Et cette journée a été pleine de distractions et d'intérêt.

D'abord, il a cessé de pleuvoir et cela seul suffirait. Le ciel est toujours parcouru par des nuages mais ceux-ci sont plus hauts sans doute pour donner raison à mon baromètre qui, honnêtement tapoté, a bien voulu lancer vers la droite son aiguille. Je constate aussi que les grosses boules blanches ne s'accrochent plus au piton du Djebel Tselfat qui nous domine et ceci me donne l'occasion d'étudier un peu cette demi-montagne qui fut, depuis que nous sommes là, constamment masquée par les nuées ou estompée par la brume.

Il me faudra d'ailleurs trouver une occasion pour insérer dans ces notes une description du pays où nous sommes. Ce ne sera pas aujourd'hui, car un planton m'apporte l'ordre de me rendre auprès de Brémond.

10 heures du soir. M. Boisset, colon dans le Gharb et agent consulaire de France à El Qçar est arrivé apportant des fonds et des médicaments. J'ai long à noter; il est tard et la bougie trop mince ne me donne qu'une lumière tremblotante. A demain.

Lundi 10 avril.

Je note ce qui s'est passé hier et qui fut d'importance. Tout d'abord, un incident militaire instructif. Nos vedettes du nord-ouest avaient pris l'habitude de se réunir et de se mettre à l'abri de la pluie dans une petite maison abandonnée. Le matin du 9, ces gens au nombre de 8 ont été attaqués par 150 Cherarda ou autres. L'arrivée d'une compagnie d'infanterie les a dégagés. Ils n'ont perdu ni un homme, ni un cheval, ni un fusil. Ils ont très habilement organisé leur défensive et ont causé beaucoup de mal aux agresseurs. Leur esprit est donc bon. Ce sont des hommes du tabor de Cornice. C'est tout à son éloge, on les a donc félicités, mais il n'en faut pas moins tirer

la leçon, vieille leçon des guerres d'Afrique. En se réunissant dans cette maison, ces troupiers avaient d'abord commis une faute mais aussi l'erreur de créer un petit poste. L'adversaire africain ne résiste jamais au désir d'attaquer un petit poste (1). Mais le grand événement de la journée est l'arrivée, à la nuit, de M. Boisset, agent consulaire de France à El Qçar, escorté par le Caïd Cherqaoui et ses cavaliers. Notre compatriote nous apporte de l'argent pour payer nos hommes et des médicaments pour nos blessés. Il a fait là un joli geste, vigoureux, bien français. Il nous a raconté ses inquiétudes, ses difficultés. Averti par une lettre de Brémond de l'extrémité où nous sommes, il a pris l'argent du bureau des postes françaises dont il est comptable. Puis il a tiré sur la Banque d'État de Tanger des chèques qu'il a escomptés chez les juifs d'El Qçar. Puis il a écrit à la Légation en disant ce qu'il faisait et en priant qu'on voulut bien faire honneur à sa signature car ses chèques n'ont pas de provision.

---

(1) 1932. Vingt ans de guerre au Maroc, cent ans d'expérience nord africaine, des centaines de « pépins » douloureux. Rien n'y a fait. Aucun chef grand ou petit n'a jamais pu se défaire de la manie des petits postes, des petites parties détachées de l'ensemble, invariablement attaquées et souvent détruites. Je n'ai connu qu'Henrys qui, jadis, sut imposer à ses officiers la vieille leçon de Bugeaud et de Youssouf.

Voilà ce qui s'appelle de l'initiative. Il est parti d'El Qçar, bien entendu, sans attendre la réponse de la Légation. Il a eu quelque appréhension à franchir l'Ouergha, parce qu'on disait par là que la méhalla avait été détruite. Malgré tout, il a foncé, aidé par le Cherqaoui, et il n'a su la vérité qu'en débouchant sur le Sebou et en apercevant notre camp (1).

---

(1) Voici le propre récit de M. Boisset, établi à ma demande quelques années plus tard et, en tête, la lettre de Brémond, telle qu'elle m'a été communiquée par le destinataire.

Le Commandant Brémond de la Mission militaire
à M. Boisset, Agent consulaire de France à El Qçar.

Je viens de recevoir vos lettres des 2 et 3 avril. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis touché de tout ce que vous faites pour nous. (Il s'agit évidemment de lettres que Boisset, inquiété par des bruits d'origine indigène a dû écrire à Brémond pour avoir des nouvelles mais que celui-ci ne m'a pas communiquées, plus qu'aucune autre d'ailleurs). La dernière lettre que j'ai reçue de Fez est du 29 mars, 5 heures du soir. Depuis je n'ai plus que des renseignements oraux. Et pourtant j'envoie un rekkas tous les jours. Où passent-ils?

Je n'ai plus d'argent pour payer la solde de la méhalla.

J'ai envoyé ce matin un tabor de cavalerie par la rive droite du Sebou à la recherche du convoi d'argent qui serait parti de Fez dans la nuit du 30 au 31 mars. Il n'a pu me rapporter aucune nouvelle. Aujourd'hui, je n'ai pu payer que quatre jours de solde, en ramassant l'argent des gens allant à Fez et en leur remettant des bons payables chez le chef de la Mission. Cela me mènera au 7 avril. En renouvelant ce procédé, j'arriverai peut-être à payer encore un jour ou deux. Après, la caisse sera vide et alors... tout est à craindre. Si donc le convoi n'arrive pas, il n'y a plus d'espoir

Boisset est reparti ce matin 10 avril. Il doit tenter de nous ravitailler plus complètement en argent et en munitions d'artillerie, si Tanger veut bien lui confier un convoi.

---

qu'en vous. Je transmet les nouvelles que vous me donnez au commandant Mangin et je vous prie de faire passer à la Légation la lettre ci-jointe.

Amitiés de tous ici. Au revoir, peut-être Adieu.

BRÉMOND.

Récit de M. Boisset.

Au début d'avril 1911, je me trouvais chez Taieb Cherqaoui à Souq el Arba et commençais à m'inquiéter des mauvais bruits qui circulaient dans les milieux indigènes concernant votre méhalla que l'on disait cernée au Djebel Tselfat. J'écrivis à Brémond pour lui demander ce qu'il y avait de vrai dans ces rumeurs et me mis à sa disposition le cas échéant. Taieb Cherqaoui s'arrangea pour faire passer la lettre et rapporter la réponse dont copie est ci-dessus. Nous apprenions en même temps que le convoi d'argent qui vous avait été envoyé de Fez avait dû rebrousser chemin. J'avisai alors Taieb Cherqaoui de mon intention de faire passer un convoi important et lui demandai son concours pour me procurer l'escorte nécessaire.

Rentré à marche forcée à El Qçar, je pris l'argent de la poste française dont j'étais receveur. J'émis quelques chèques sur la Banque d'État à Tanger où je n'avais d'ailleurs pas de provision et je les escomptai rapidement chez les commerçants juifs.

J'ai réuni ainsi 12.000 douros. J'envoyai la lettre de Brémond à notre ministre à Tanger, l'informant de la façon dont je m'étais procuré les fonds afin qu'il voulût bien prendre toutes mesures utiles pour faire honneur à ma signature. Et sans attendre aucune réponse, comme bien vous pensez, je me suis mis en route pour Souq el Arba. Je venais de me rendre coupable de détournement des deniers de l'État et d'émission de chèques sans provision. C'était assez bien comme début dans l'administration.

A El Qçar, j'avais trouvé un ami d'enfance, Christian Houel

Voilà donc l'incident heureux, le beau fait de la journée d'hier. Mais il y fallait en réplique un incident comique; on l'a eu. Comme on le verra par les notes, Boisset avait un compagnon de

---

envoyé par le *Journal* pour suivre les événements marocains. Il me demanda de faire partie de l'expédition et je ne fus pas fâché d'avoir avec moi un compagnon de ma race. En arrivant à Souq el Arba, je demandai à Taieb Cherqaoui s'il m'avait procuré une bonne escorte. Il me répondit que l'affaire était trop sérieuse et qu'il m'accompagnerait lui-même avec son fils et leurs meilleurs cavaliers. Taieb a fait preuve d'un véritable dévouement. Je me rends compte que sans lui je n'aurais jamais pu passer et il a agi, en la circonstance, avec un désintéressement auquel on ne rendra jamais assez hommage.

Nous nous sommes mis en route sans tarder? Le Cherqaoui avait combiné son itinéraire de façon à être la plupart du temps sur des territoires dépendant de notables avec lesquels il était plus ou moins en relation. Nous n'avions ainsi à faire que la deuxième étape en zone dissidente. Nous sommes partis par Had Kourt, le Tenine de Djorf et Mellah. Nous avons coupé l'Ouergha à Mechra el Bacha et de là vers l'azib des Chorfa d'Ouazzan à Mazeria, afin de couper le Sebou en vue de votre camp.

Au moment de franchir le gué de Mechra el Bacha le 9 avril au matin, nous nous sommes heurtés à une foule de gens passant l'oued en sens inverse et fuyant avec femmes enfants et troupeaux. Ces gens nous criaient que la Méhalla allait être cassée et que tout le pays serait mangé. On entendait, en effet, par moment, une fusillade assourdie et quelques coups de canon.

Cherqaoui me fait ressortir les dangers de la situation où nous serions, après avoir traversé l'Ouergha, si le combat que soutenait la méhalla était favorable aux dissidents comme le laissait craindre la hâte que les habitants de cette zone mettaient à fuir.

(Boisset et le Cherqaoui étaient ici dans l'erreur. La bousculade de fuyards qu'ils observaient était le résultat de quelque bataille entre tribus, comme il s'en produisait continuellement à cette époque et n'avait rien à voir avec la situation de notre troupe que

route qu'il avait amené avec lui sans penser à mal. C'était un journaliste, nommé Christian Houel, originaire comme Boisset d'Algérie et qui faisait du reportage pour un journal de Paris, le *Journal* ou le *Matin*, peut-être les deux. (Plus tard, Ch. H. devait faire à Casablanca du journalisme d'opposition criarde, se faire expulser, revenir. Il y est encore au moment où je revois ces notes (1929) et il est malchanceux comme il a toujours été.) Que faisait exactement ce correspondant de journaux dans le nord du Maroc? Je n'ai jamais eu le temps d'éclaircir ce point. Il était vêtu en indigène et paraissait assez minable et peu gai. Or,

---

personne, hélas, n'attaquait et qui gisait peinarde dans la boue de son camp.)

Je lui répondit qu'avant d'organiser cette expédition j'avais pesé mes risques et que j'irais jusqu'au bout de l'aventure même si mes amis y renonçaient. Cherqaoui laissa alors sa mule pour son cheval de guerre et donna l'ordre de passer l'oued et quand le convoi fut de l'autre côté nous nous mîmes en marche très rapidement. Il fallait à tout prix parvenir à Mazéria sans être éventés et passer le Sebou pour nous mettre à l'abri sous votre camp? Vers midi, le Cherqaoui le visage tout rasséréné, me proposa de faire une courte halte pour laisser reposer les bêtes. Et comme je m'étonnais de cette confiance subite : « N'as-tu pas remarqué, me dit-il, que la fusillade a cessé, le combat est terminé etl es assaillants ont été battus. Car s'ils avaient été vainqueurs, ils auraient pillé et incendié le camp. On verrait d'ici les fumées. » Convaincu, j'ai permis de faire une halte, mais je l'ai écourtée et nous arrivâmes enfin sur le Sebou vers 3 heures. Nous traversâmes tout de suite et vous savez notre joie de me trouver le soir à dîner avec vous.

j'ignorais qu'il eût été antérieurement à Casablanca et qu'il y eût eu divers démêlés avec certains chefs militaires et spécialement avec Mangin et Brémond. Celui-ci devait m'en dire pis que pendre. En tous cas son arrivée au camp, le soir du 9 avril, déclancha une scène de bouffonnerie sans nom. Après la grande effusion envers Boisset, Brémond aperçut, reconnut Christian Houel et son sang d'officier d'État-major ne fit qu'un tour. Sans tenir compte des circonstances et de ce fait qu'il arrivait avec Boisset dont il était l'hôte en somme, il l'accueillit comme suit : « Vous ! Il y a longtemps que vous m'ennuyez ! Que faites-vous ici? Vous venez de chez l'ennemi. Je vous arrête ! »

Je dois dire que Ch. H., soit par fatigue ou tout autre cause ne sut trop que répondre et Boisset non plus d'ailleurs.

La nervosité de Brémond, sa colère subite, ses menaces à l'adresse du journaliste qu'il disait vouloir fusiller, m'ont paru enfantines et franchement inopportunes. Le secours inespéré de Boisset et du Cherqaoui, l'argent, les médicaments apportés, l'initiative tant louable de l'agent consulaire, tout disparut, céda devant cet autre fait : la capture d'un ennemi personnel. Car il y avait au fond de tout cela une vieille inimitié remontant à l'époque où Brémond avait été chargé de quel-

que chose à Casablanca. J'ai toujours ignoré ce qui avait pu se passer entre les deux hommes et je n'ai jamais fait le moindre effort pour le savoir. L'attitude de Brémond qui était celle de son ami Mangin à l'égard de tous les Français qui approchaient de leur affaire m'a toujours choqué. L'incident de Christian Houel ne fut qu'un éclat plus violent de sentiments étranges dont j'avais déjà vu d'étranges manifestations. A Fez, dans cette atmosphère empoisonnée où nous nous débattions, tous ceux qui, plus ou moins, par leurs fonctions, leur état, pouvaient échapper à leur puissance, à leurs directives, à leurs conseils étaient des ennemis. Le plus remarquable exemple de cet extraordinaire état d'esprit est le cas du Dr Murat. C'était un médecin, agent relevant des Affaires étrangères et qui avait eu pour mission de s'imposer par sa valeur technique auprès de Moulay Hafid et de créer à Fez un dispensaire et si possible un hôpital indigène. Il devait en somme faire à Fez ce que Mauchamps avait tenté à Marrakch. On sait que la pénétration des populations indigènes par notre science médicale a, de tout temps, été un des grands moyens, j'allais dire la grande marotte de notre diplomatie. Dans les cas analogues, chaque pays a ses méthodes. Les Anglais dépêchent des commerçants et des pasteurs méthodistes; les Alle-

mands envoient des militaires casqués qui parlent haut et tapent sur la table. Nous avons toujours préféré les médecins. L'usage du toubib, *in partibus barbarorum*, est la seule ingérence que l'on puisse, au Parlement, justifier dans de beaux discours sur le rôle pacifique et bienfaisant de la France hors de chez elle. Lorsque le médecin est assassiné, l'opinion parlementaire frémit d'horreur et de colère en constatant comment est récompensé notre zèle à soigner les indigènes et ce frémissement, tout passager d'ailleurs et dont il faut se hâter de profiter, permettra quelque geste de vigueur qui avancera nos affaires..

Le mort de Mauchamps nous a installés à Oudjda.

Murat était sans doute, autant que tout autre médecin du Département, apte au métier de martyre. Mais les circonstances n'étaient pas les mêmes. Hafid ne tenait pas à perdre une nouvelle province. Ce même Hafid aussi ne manquait pas d'intelligence qui devenait facilement de la rouerie et même de la rosserie. Par exemple, alors qu'il tenait tête aux diverses réclamations de notre Gouvernement, il se montrait aimable pour Murat qu'il recevait volontiers au palais, qu'il écoutait et auquel, morceau par morceau, il donna son dispensaire et son hôpital. Ce faisant, il montrait

à la France qu'il n'était pas définitivement hostile ou intransigeant puisqu'il aidait à la fondation d'un établissement médical français aux heures mêmes qu'il résistait pour d'autres motifs à Gaillard et à la Mission militaire. Ces succès de Murat exaspérèrent Mangin et Brémond son double. Il n'est pas de méchancetés qu'ils n'aient accumulées contre ce compatriote dont le seul tort était d'avoir une femme entreprenante mais dont les intrigues ont largement servi l'œuvre de son mari. Murat fut traité en ennemi et qui plus est en ennemi de la France. Les efforts pour me démontrer l'indignité de Murat furent immenses. Moi je n'ai jamais eu l'âme si compliquée et je restais pantois de voir, devant moi, Murat pleurer des avanies et difficultés à lui faites par la Mission militaire. L'état d'esprit de ces deux hommes, leur haine contre tous ceux qui de près ou de loin, approchaient de leur œuvre, est ce qui m'a le plus troublé durant les longs mois que j'ai passés sous leurs ordres. En tout ceci, d'ailleurs, Brémond ne fut jamais qu'un toton manœuvré par Mangin.

Boisset a eu la sagesse de ne pas se révolter de l'attitude de celui qu'il venait de secourir. Il est reparti le lendemain en emmenant Christian Houel devant la tente duquel, toute la nuit, un factionnaire avait monté la garde. Après de redoutables

menaces, Brémond s'est calmé dans la nuit, mais j'ai été fort choqué de le voir en cet état.

11 avril.

Boisset est reparti ce matin. Je n'ai pas eu l'impression que Brémond l'ait, au départ, remercié comme il le méritait. L'incident créé par la présence de Christian Houel a troublé l'atmosphère de grande cordialité et de reconnaissance dans laquelle aurait dû s'écouler le court séjour, auprès de nous, de notre agent consulaire. Boisset nous a puissamment aidés et peut-être sauvés, mais tout de suite a réagi le fâcheux esprit dont ces gens ne peuvent se départir. Boisset, encore un qui s'est approché trop près de l'affaire, de leur affaire.

Mais laissons cela. Nous retrouverons d'ailleurs Boisset un peu plus loin. J'ai à noter ce soir une journée fertile en événements intéressants. Boisset était à peine sorti de notre horizon qu'un courrier est arrivé de Fez, ce dont mes sous-officiers m'ont prévenu immédiatement. Je l'ai su aussi parce que Brémond s'est enfermé dans sa tente et en a défendu l'approche. C'est l'attitude qu'il prend dès qu'il reçoit quelque papier de son chef, attitude désobligeante dont il ne se rend peut-être

pas compte mais que je ne puis m'empêcher de relever. Il est inadmissible que moi qui suis son adjoint, qui peut demain être amené à le remplacer, je sois sur le pas de sa tente, arrêté par un factionnaire. Mais passons encore.

A 10 heures, il m'envoie chercher. Il m'accueille de cet air solennel et, veut-il, imposant dont il use quand il va avoir besoin de moi. Les nouvelles, dit-il, ne sont pas bonnes. Les Oulad Djama ont fait défection, ce qui nous coupe complètement de Fez. Je remarque *in petto* que cela n'a pas empêché le courrier de passer. La situation à Fez s'aggrave et le lieutenant-colonel, chef de Mission, nous donne l'ordre de le rejoindre au plus tôt.

Je lui réponds que ceci ne me paraît pas simple. On a trop tardé. Brémond me dit qu'il donnera ses ordres dans l'après-midi. Je trouve, répandu dans le camp, le bruit que l'on doit partir le lendemain, bruit imprudent. Et j'ai lieu de croire que c'est le rekkas lui-même qui l'a répandu. Il a dû connaître cette décision à Fez et il a pu tout aussi bien annoncer le mouvement aux gens rencontrés en route.

A peine étais-je revenu à ma tente que Bou Aouda m'a fait dire qu'il voulait me parler. Je l'ai rejoint sans tarder.

J'ai employé plus d'une heure à développer,

devant Brémond les raisons pour lesquelles Bou Aouda juge impossible une marche vers Fez dans les circonstances actuelles. Ces raisons, le vieux chef les puisait dans sa connaissance parfaite du terrain et des possibilités pour nos hommes de combattre dans certaines conditions. Le terrain, m'avait-il dit, tu l'as vu en venant. Ce n'est que terre lourde ou glaise traîtresse. Plus d'un mois de pluies continues ont rendu ce parcours redoutable pour le fantassin léger mais infranchissable pour les animaux chargés du convoi. Or, nous avons plus de quarante blessés à transporter, deux sections de montagne, des munitions. En admettant que nous puissions franchir l'oued Zegotta en pleine crue, ce qui paraît difficile, nous ne sortirons pas de la plaine du Sebou qui n'est plus, en ce moment qu'un immense lac de boue. Notre retour sur Fez pour réussir, doit être rapide. (Et j'ai retenu son expression qui exprime bien, en effet, ce que fut notre retraite vers la capitale.) Il faut que notre marche soit une « Souga ». (Ce mot qui remplace le mot razzia inconnu au Maroc s'applique à une marche rapide et violente destinée à frapper de terreur le pays traversé.) Or, quelles que soient les qualités montrées par nos soldats grâce à vos méthodes et à votre enseignement, je ne les crois pas encore en état de lutter

dans certaines conditions. Je connais les hommes. Pris dans la glaise collante, privés de l'appui de l'artillerie enlisée, n'ayant plus pour s'éclairer et se couvrir le secours de la cavalerie, ils perdront toute valeur combattive. Chacun ne pensera plus qu'à se sauver en pillant si possible un peu du convoi. Croyez-moi. Attendez un peu de soleil.

J'ai eu l'impression que mon chef était mal disposé à me croire sans doute parce que l'ordre venu de Fez était particulièrement pressant. Il a dû convoquer Bou Aouda et prendre de lui conseil car, avant la fin du jour et comme je vais l'écrire, il devait renoncer à partir immédiatement et adopter en attendant un autre projet.

12 avril, Combat du Djebel Tselfat.

Le 11 au soir, Brémond m'a fait appeler de nouveau. Il était triste et solennel. Il m'a demandé des nouvelles de ma santé. Puis il m'a dit qu'il ne pouvait répondre immédiatement à l'appel de Fez en raison de l'état du terrain, mais, qu'en prévision d'un départ possible, il fallait nous donner de l'air. Là, j'ai bien été de son avis. Il est certain que notre immobilité prolongée intrigue et même amuse les gens de tribus. Du balcon de collines qui nous domine, on regarde avec

intérêt l'armée chérifienne qui s'enfonce dans la boue. Cet intérêt croît de jour en jour et le manque de réaction de notre part encourage l'encerclement. Au fond, je crois bien que Brémond désire surtout répondre à Fez, qu'avant de rejoindre il lui faut d'abord combattre pour se dégager. Et voilà les raisons du combat que je vais livrer. Le combat lui-même démontrera qu'il était bien nécessaire.

Il me faut ici décrire sommairement les lieux. Nous sommes campés sur un vaste glacis qui descend en pente très douce vers le Sebou. Celui-ci, à moins de 1 kilomètre dans l'est, coule sud-nord. Ce glacis forme le revers d'une ligne de collines accentuées qui se détachent du Zerhoun au col de Zegotta et courent sud-nord aussi jusqu'à joindre le Sebou lorsqu'il tourne à l'ouest après la Pierre Debout. Partant du col de Zegotta et longeant ces collines, coule l'oued Zegotta qui rejoint le Sebou en amont par rapport à notre position. C'est cet oued actuellement à pleins bords, qu'il nous faudra le premier franchir pour rejoindre Fez. Sa vallée est un couloir spacieux et, par temps sec, très aisé. C'est par là que les Béni Mtir qu'on n'attendait guère nous ont attaqués le 7 mars.

Au-dessus de notre camp, les collines deviennent rocheuses et prononcent un pointement puissant visible de toute la région. C'est le Djebel

Tselfat dont la masse imposante domine de fort près notre installation. Pour nous séparer de sa base il n'y a qu'un ravin en grande partie marécageux dont les eaux sont drainées soit au nord, vers le Sebou, soit au sud vers l'oued Zegotta. Il y a donc un seuil séparant en deux versants ce fond de fange. Je le note en prévision de ce qui va suivre.

Brémond m'a laissé le choix de la manœuvre. Il m'a dit verbalement : « Nettoyez ces collines et foutez en l'air ceux que vous y trouverez. » C'était assez vague, mais l'heure n'était pas de chercher des noises à mon chef très ennuyé et, au surplus, j'aimais mieux avoir les mains libres. J'avais d'ailleurs une idée que j'avais eu le temps de creuser durant ces semaines d'inaction. Je voulais marcher au nord par le ravin; le quitter pour aborder les collines au moment ou elles s'abaissent en approchant du Sebou, apparaître sur la ligne de crêtes. Revenir au sud en suivant celles-ci jusqu'au Tselfat, clef de la position. Là, je serais en vue du camp qui sera évidemment très en contre-bas et je le couvrirai efficacement par mon occupation de la position dominante. Là aussi se produiraient les réactions et ma façon de les accueillir prouverait aux tribus que nous avons toujours notre liberté de manœuvre et d'offensive.

Si nous avions fait cela plus tôt ce n'eût été qu'un jeu, et nous pouvions casser sérieusement les deux tribus qui, dans l'ouest, nous menaçaient : les Béni Hassen et les Zemmour, ceux-ci beaucoup plus durs que les premiers. Je note en passant que les Béni Hassen, belle tribu maghzen n'aurait jamais dû être contre le Sultan. Mais on l'avait, elle aussi, confiée pour de l'argent aux aimables procédés des grands chefs du Sud.

Au moment que j'entreprenais l'affaire, les conditions satisfaisantes du début étaient changées. Notre immobilité prolongée avait encouragé la révolte. Ce n'était pas sans appréhensions que j'allais laisser Brémond au camp avec une force réduite. Je ne croyais pas que les Béni Mtirs dussent nous refaire le coup du 7 mars; ils étaient trop loin et suffisamment occupés à inquiéter Hafid devant Fez. Mais le couloir de l'oued Zegotta était bien commode pour les Iguerrouan et les Zemmour, berbères riches et, les seconds tout au moins, franchement hostiles au Sultan quel qu'il fût. Tel était donc mon état d'âme au moment de prendre le commandement de la petite colonne que me confiait Brémond.

Et ici dois-je placer une explication qui me paraît utile. On peut se demander ce que venaient faire en tout ceci les tribus essentiellement ber-

bères telles que le Béni Mtir, les Zemmour. Elles n'avaient pas à se plaindre des procédés du Glaoui à qui on ne les avait pas livrées et qui se serait bien gardé d'ailleurs d'y toucher. Bien mieux, au moment que les choses commençaient à se gâter, j'avais eu connaissance de démarches secrètes faites par Si Madani auprès de ces gens-là, les assurant de ses sentiments berbères, faisant appel aux leurs, à peu près en ces termes : « Souvenez-vous que nous sommes du même sang vous et moi. » Ce faisant, le Glaoui qui se savait à Fez, coupé de son domaine par d'épaisses masses berbères, prenait ses précautions, sans grande confiance d'ailleurs car les Berbères auxquels il s'adressait n'avaient rien de commun avec ses Berbères à lui et tenaient ceux-ci pour ennemis précisément parce qu'ils avaient reconnu le Sultan et travaillaient avec lui. La farouche hostilité des tribus du Maroc central contre le Sultan et le Makhzen a été suffisamment mise en évidence dans les pages qui précèdent, mais il était important de montrer que la présence auprès du Sultan de grands chefs du Sud notoirement berbères, n'a jamais fait fléchir cette hostilité. Il faut avoir vu les gens du Sud, Glaoua, M'tougga et autres fuir comme des lapins devant les Béni Mtir pour se rendre compte du peu d'estime que ceux-ci

pouvaient leur réserver. Je n'ai jamais fait la guerre contre les Glaoua, mais au cours de mes luttes contre les montagnards du groupe Cenhadja, j'ai bien souvent perçu les échos de leur mépris pour les gens de Marrakch. Cette apostrophe : « Nous ne sommes pas des Glaoua, sais-tu ! » je j'ai entendu, entre autres gentillesses, plusieurs fois.

Mais revenons au Camp de la Boue et à la colonne de sortie qui se forme. Elle comprendra :

Trois tabors de cavalerie sous le commandement du maréchal des logis Cornice qui a pour adjoint les deux instructeurs anglais Bolding et Redman.

Deux compagnies du Tabor Bou Aouda avec le sergent Roux.

Une compagnie du 1er tabor avec le lieutenant Justinard.

Une compagnie du 2e tabor, sergent Jourlain.

Une compagnie du 5e tabor, sergent Medjkane.

La compagnie d'instruction, sergent Meyre.

Une section de 80 de montagne, lieutenant Maréchal et maréchal des logis Alessandri.

Ambulance, Dr Buffé.

Je démarre au petit jour. A Cornice qui doit m'éclairer, je dis mes intentions, mon itinéraire probable; les cavaliers s'envolent. Route au nord par le ravin que j'ai dit. Pays vide. D'ailleurs, s'il

y a quelque part des habitants, ils dorment encore. Le Marocain du bled makhzen, même en guerre, a des habitudes qui en font un être peu matineux. Ceux-ci pourtant ont dû être alertés par le passage de mes cavaliers. Moi je chemine et mâchonne mon inquiétude. Je suis inquiet de ce que je laisse derrière moi. Je sais bien que Bou Aouda est au camp avec Brémond ce qui peut me rassurer, mais il y a aussi l'équipe des Glaoua qui ne m'inspirent aucune confiance. En fait, les possibilités inquiétantes sont les suivantes : Brémond peut être attaqué pendant que je suis dehors avec une partie, la meilleure, de ses troupes. Si moi-même je rencontre une forte résistance, quelle peut être sur l'esprit des troupes restées au camp l'effet du combat proche et dont le bruit ne peut manquer d'agir sur leur nervosité? Car notre vie est telle que nous sommes constamment et complètement à la merci d'un sursaut, d'un revirement dans la fidélité de ces hommes. Nous ne pouvons vraiment être sûrs d'eux que lorsque, en action, ils se battent et se défendent. Je les connais bien et depuis si longtemps! L'inaction, et Dieu sait si elle dure depuis des semaines, l'inaction est pour ce genre de troupiers la plus fâcheuse conseillère qui soit, l'inaction propice aux palabres, aux regrets, aux éclats de cette xénophobie qui dort

au fond de tous les cœurs musulmans si bien intentionnés qu'ils puissent paraître en surface. Or nos gens, je l'ai dit, viennent de subir sous la pluie, dans la boue, les plus déprimantes privations et la plus déprimante de toutes, la privation de femmes....

C'est à tout cela que je pense, tandis que j'approche vers 8 heures du seuil qui doit me permettre d'aborder les collines. A ce moment, je perçois les premiers coups de feu dont le nombre s'accroît très vite et devient fusillade. Ma cavalerie est accrochée. Je m'arrête. Je remarque que mes fantassins, qui d'habitude nous poussent, ne poussent pas. C'est un signe de leur manque d'entrain. Mais ne serait-ce pas que je raisonne trop? ne serais-je pas moi-même déprimé par ces effroyables semaines que je viens de subir? Et, en ce point de mes pensées, je m'aperçois que le jeune lieutenant Justinard qui est auprès de moi, qui arrive de France et dont ça va être le premier combat, fixe avec insistance mon visage. Y aurait-il lu mon inquiétude? Voilà qui serait mauvais encore qu'il ne puisse savoir que cette inquiétude est pour Brémond que j'ai laissé là-bas. Tout ce petit monde des nouveaux instructeurs récemment arrivés est innocent comme l'enfant qui vient de naître et ne sait rien des complications qui nous

bourrèlent l'âme, non plus que des dangers qu'il court avec nous, les vieux.

Alors j'ai interpellé l'enfant qui vient de naître : « Vous me regardez, lieutenant, regardez bien. Vous avez devant vous un homme qui doit prendre une sacrée décision, et qui va la prendre. » J'ai, en effet, ordonné l'à-gauche prévu. Ma cavalerie accrochée, me sembla-t-il, durement m'appelait. Malgré un choix minutieux du terrain, l'artillerie eut du mal à franchir le ravin; puis l'on commença l'escalade des collines.

A la crête, le terrain me parut propice à un déploiement progressif. Notre apparition décrocha tout de suite les cavaliers qui, menés par Cornice, disparurent dans l'ouest tandis qu'un des tabors restait, comme je l'avais dit, derrière moi pour me couvrir. Nous progressons de bosse en bosse sur un terrain peu mouvementé et qui va s'élargissant à mesure que l'on se rapproche de la base épaisse du Tselfat. Les creux successifs entre les bosses me permettent de masquer mon infanterie que je ne mets en ligne qu'au fur et à mesure des besoins. L'adversaire n'a cru avoir à faire qu'à une reconnaissance de cavalerie. Il a démordu dès que la colonne est apparue. Il va revenir, et bientôt en effet des gens essaient de nous arrêter mais ils ne tiennent pas. Je suis fixé. Il n'y a pas là de Berbères,

ou du moins pas encore. L'artillerie que guide et soutient la compagnie d'instruction doit pourtant entrer en action; le rameutage se fait très vite, il faut maintenant prendre les bosses et non plus tranquillement monter dessus.

A 10 heures, un incident étrange se produit. Je venais, après l'aspersion d'artillerie voulue, d'occuper une crête, la première qui eût été défendue sérieusement, je venais d'ordonner le déploiement d'une quatrième compagnie en potence sur ma droite, lorsque l'on me signala des gens dans le vallonnement entre nous et la crête suivante. Il y avait là, en effet, une vingtaine de cavaliers qui, formés en cercle et très calmes en apparence, semblaient se concerter. Je remarque qu'ils sont dans l'angle mort de l'artilleur qui ne peut les voir. Mais je constate aussi que ma compagnie de gauche qui les a sous son feu, ne tire pas. On les a reconnus; ce sont des Glaoua.

Que font ces gens-là en ce point, sur ma ligne de marche où ils ne s'attendaient peut-être pas à me voir si tôt. Je n'ai pas besoin de le leur demander pour le savoir. Voilà des gaillards qui, ayant connu les ordres donnés à la troupe dans la nuit, ont quitté le camp bien avant nous, puisqu'ils ont échappé à la cavalerie. Ils sont venus dans l'intention de prendre contact avec l'ennemi,

en vue de quelque tractation bien marocaine : nous vous prévenons pour vous éviter d'être surpris; en échange, si vous êtes vainqueurs de ce maudit chrétien, vous nous laisserez nous dégager et même nous pourrons vous aider au pillage du camp. Leur trahison est flagrante; ils n'avaient pas à bouger du camp sans l'ordre de Brémond qui ne sait certainement pas à l'heure actuelle qu'ils l'ont quitté. Et ceci fait comprendre comment ma cavalerie a été accrochée beaucoup plus tôt que je ne le prévoyais. Il ne nous manquait plus, pour compliquer notre situation, que cette trahison de ceux pour le compte de qui, après tout, nous sommes là.

La politique des gens du nègre à papa est évidente. Les choses tournent mal pour leur chef qui, à Fez, tout en paraissant défendre Hafid, fait surtout ses propres affaires, c'est-à-dire, pressure les tribus tant que cela peut durer. Il faut prendre avec l'avenir incertain quelques précautions; alors on donne des gages de solidarité marocaine aux tribus.

Comme bien l'on peut penser, j'ai eu fort envie, pendant que je les tenais, d'anéantir ces salopards. Je n'avais qu'un geste à faire et j'étais dans mon droit le plus absolu. Pour un chef militaire, la sécurité de la troupe qu'on lui a confiée

est le premier des devoirs. Ma droite s'accrochait de plus en plus, je ne pouvais pas ne pas progresser. Les gens du Glaoui me gênaient; ils étaient du côté de l'ennemi. Et pourtant je n'ai pas tapé dedans! Le sens politique a dominé chez moi le militaire. Je n'ai pas cru pouvoir créer un incident capable de gêner à Fez notre politique. Quand, après le combat, j'ai rendu compte à Brémond de l'incident en lui disant que, seul, ce motif m'avait empêché de châtier ces traîtres, il ne m'a pas répondu et a même changé de conversation. C'était dans l'ordre. Il n'y a qu'eux qui puissent connaître de la raison politique et qui ont le droit d'en parler.

J'ai continué ma route sans m'occuper des Glaoua qui d'ailleurs se sentant pris ont démasqué le front sans tarder.

Vers midi, nous avons aperçu le Djebel Tselfat et sa masse énorme nous a fait l'accueil que nous pouvions attendre. C'est sous un feu serré que mon infanterie s'est déployée tandis que j'installais l'artilleur en position de repli avec deux compagnies. Les cavaliers de Bolding devaient couvrir l'arrière, mais je n'ai jamais exactement su ce qu'ils ont fait. Cornice, par contre, a parfaitement compris son rôle. Il a fait en plaine un long parcours sur un vaste cercle de telle sorte

que l'adversaire a tout de suite été menacé sur sa ligne de retraite. Cela donna à réfléchir aux Béni Hassen dont beaucoup ont lâché prise assez vite; mais ils n'étaient plus seuls. Les Cherarda qui auraient peut-être voulu en faire autant, se cramponnèrent d'abord parce qu'ils étaient sur leur propre territoire et surtout parce que les Zemmour rameutant au canon, combattaient maintenant chez eux, pour eux, devant eux... et qu'ils ne savaient pas quelles exigences, pour finir, ces Berbères mettraient à leur intervention.

1930. Je m'excuse des développements que je donne parfois à ces questions de politique intérieure des tribus. Je sens bien que j'alourdis mon récit de détails qui n'intéressent pas la généralité de mes éventuels lecteurs. Mais j'ai passé une grande partie de ma vie à rechercher, à discuter les possibilités d'intervention de tels ou tels groupes sur nos champs de bataille marocains. J'ai souvent tiré de mes études en cette matière des avis utiles dont j'ai fait profiter nos affaires. L'utilisation de la connaissance qu'on pouvait avoir de la politique des tribus entre elles est à l'origine de nos succès. C'est une des branches les plus curieuses et fécondes du travail qui s'offre au Service des Renseignements.

Je me suis rendu compte tout de suite que je ne pourrais, sans grosse casse, m'emparer de vive force de cette citadelle naturelle qu'était le Tselfat et ses énormes éboulis. Mais ce que je voulais était moins m'emparer de ce repaire qu'infliger une sérieuse leçon à ceux qui l'occupaient et qui, très nombreux d'après leur feu, ne paraissaient pas décidés à en sortir pour venir à l'attaque. Ici j'ai jugé que les Zemmour, Berbères arrivés, Berbères enrichis, avaient perdu le sens de la guerre. Jamais les gens du Moyen Atlas n'auraient commis cette faute de s'embusquer définitivement dans ces rochers. Jamais, plus tard, l'armée française qui toujours chercha des objectifs n'en eut un comme celui-là.

J'ai marqué un temps d'arrêt, l'infanterie déployée en grand cercle bien défilé, et j'ai donné pour cible à l'artillerie la citadelle de rochers. Celle-ci est bientôt intenable et ses occupants se défilent que saluent au passage les salves des fantassins. La journée est à nous! Non, pas encore car apparaît la guigne, la guigne au cul verdâtre a dit, je crois, un poète malheureux.

Depuis midi, un fort vent d'ouest s'était levé. C'est le même vent qui, durant des semaines, apporta les nuées qui nous ont inondés. Un nuage léger passe, puis un autre, puis tout à coup un

grand sous lequel tout disparaît, le Tselfat, mes fantassins, l'artillerie. Moment critique dont je connais le danger. J'allais lancer l'infanterie à l'encerclement du repaire évacué par l'ennemi; j'envoie des coureurs porter l'ordre de recul vers le repli. A la faveur en effet du brouillard, l'adversaire, qui connaît parfaitement son terrain, l'adversaire en fuite peut se ressaisir, contre-attaquer, venir au couteau. C'est du moins ce qu'auraient fait les gens du Moyen Atlas en se voyant débarrassés du canon par le brouillard. Ici les gens moins audacieux (car les Zemmour n'étaient pas chez eux) se sont contentés de réoccuper leur citadelle de rochers et, quand le nuage disparut aussi vite qu'il était venu, un feu violent se déclancha qu'il fallut éteindre à son tour. Mais fort étrillés la première fois, ces gens jugèrent sans doute que l'endroit était trop malsain. Les Zemmour estimant suffisant leur geste de solidarité envers les tribus makhzen pour lesquelles, en temps normal, ils ne professent aucune tendresse, se défilèrent en tiraillant. A 3 heures, le combat cessa faute de combattants et je les ai même laissés emporter leurs morts.

A 5 heures, je rentrais au camp où Brémond m'a serré dans ses bras en me disant : « Vous m'avez fait rudement peur! » Exclamation que

je n'ai pu interpréter, compliment, reproche, mystère! Mais je crois qu'il était très content de me voir revenir.

La journée nous avait coûté cinq tués et une dizaine de blessés. Voilà ce que fut cette affaire du Djebel Tselfat. Elle eut au moins ce résultat de calmer les tribus voisines qui auraient pu nous inquiéter sérieusement quelques jours plus tard, quand il fallut lever le camp, ce maudit camp de la Boue. J'estime que l'honneur de la journée fut pour le maréchal des logis Cornice et pour le sergent Meyre. Le premier, par un audacieux mouvement tournant qui le porta jusqu'au cœur de la tribu, couvrit admirablement ma droite, côté critique, et gêna considérablement l'adversaire. Le second, par la discipline de sa troupe et la précision de sa manœuvre, entraîna tout le reste de mes fantassins. Chacun d'ailleurs de mes officiers et gradés fit ce jour-là parfaitement son devoir. Je suppose que les instructeurs anglais l'ont fait aussi, bien que je ne les ai pas vus.

CHAPITRE II

LA RETRAITE SUR FEZ

Après cette heureuse affaire du Tselfat, la seule diversion que nous ayons eue à la lamentable monotonie d'un odieux séjour, il a plu à torrents du 13 au 19 avril.

Ce qui est intéressant dans le rôle subalterne que je remplis en cette mission est que, lorsque se présente quelque chose à faire, c'est toujours moi qui la fait et qui par conséquent dirige et commande. Je ne veux pas dire par là que mes deux chefs sont incapables d'agir ou se préservent des risques de l'action; ma pensée est loin de là. Je les tiens pour des officiers de grande valeur et pleins de courage. Mais leur grandeur les attache au rivage et comme ce qu'il y a à faire est généralement d'un succès très douteux, ils ne tiennent pas à compromettre sur un coup de dé hasardeux leur réputation déjà très distinguée. Et puis, leur réserve a une autre cause, une raison abconse, dirait Montaigne. Nos opérations ne doivent réussir que dans la mesure stricte qui nous permette de

tenir. Le grand succès militaire qui rétablirait définitivement la situation est contre-indiqué, pour parler comme le toubib.

Dès lors, on comprend que des opérations nécessairement incertaines peuvent facilement tourner à l'échec. Si le fait fâcheux se produit, il faut avoir prête cette excuse qu'on a été obligé de confier l'opération à un officier certainement plein de bonne volonté, mais... Un bon officier, mais... Je suis fixé là-dessus depuis mon départ en 1909 contre les Béni Mtir; et je ne fais qu'en rire. Je ne suis pas ici pour servir ma carrière dont je n'ai guère souci. Je sers mon pays de mon mieux et je garde vis-à-vis des hommes une indépendance de caractère voulue, raisonnée comme l'est aussi mon sentiment de la discipline.

J'ai passé ces jours-ci à chercher le moyen de nous sortir de cette stupide situation. L'oued Zegotta, le premier à traverser, est infranchissable. Ce n'est que le 20 que je puis m'y aventurer avec mon cheval et en ressortir. Je l'annonce à Brémond qui, depuis des jours, tapote son baromètre. La pluie a cessé. Nous partirons demain, In cha'llah.

21 avril.

Nous décampons en effet, nous nous arrachons

de la boue. Il ne s'agit pas d'aller loin, mais de nous rapprocher du Sebou dans une direction où j'ai repéré de grands espaces secs. Cette opération qui, au lendemain du Tselfat, se serait effectuée sans le moindre accroc, a exigé tout un effort militaire. A peine le camp était-il évacué que des ennemis divers le remplirent et, usant de nos tranchées, nous harcelèrent à qui mieux mieux.

Dans le bouquin bleu de chez Lavauzelle sur la conduite des petits détachements en Afrique que mes chefs m'avaient donné comme guide-âne, lors de mon départ chez les Berbères en 1909, il est écrit qu'on ne doit jamais abandonner un emplacement sans niveler les tranchées qu'on a pu y faire. Brémond a oublié cette vieille et sage prescription de l'armée d'Afrique, mais je n'ai rien à dire car je l'ai oubliée aussi. D'ailleurs, il eût fallu une journée de fort travail pour combler les trous et nous étions si pressés de quitter ces lieux maudits ! Nous avons eu là quelques tués et plusieurs blessés. Ceux-ci viendront encombrer encore notre convoi déjà bien lourd. Brémond s'est fort dépensé et Bou Aouda ne m'a pas caché son admiration pour son courage. Mais c'est encore le vieux chef qui a réglé l'affaire de la seule façon qui fût possible. Il a lancé son tabor à l'attaque et devant cette

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE
DU PROTECTORAT

offensive, l'adversaire a lâché pied, disparu et le campement s'est installé sans plus d'histoire.

J'ai su par Reynier que Brémond a reçu une lettre furieuse de Mangin. Il y est dit que si nous tardons davantage à rejoindre Fez, nous n'y trouverons plus ni Makhzen ni Européens. Le pauvre Brémond doit être affolé des reproches de son chef. Je pense aussi que la perte des Européens serait évidemment fâcheuse. Je regretterais beaucoup M. Gaillard, notre consul que je tiens pour le maître des choses; je ne veux aucun mál à son collègue anglais, le père Mac Leod, excellent pasteur méthodiste et cette bonne M^me^ Mac Leod qui chante des hymnes à l'harmonium le dimanche. Ce sont de braves gens qui ont évidemment le tort d'être Anglais, Anglais d'un puritanisme enfantin, énorme et réjouissant. Je revois ce jour que Mac Leod nous convoqua officiellement au service solennel pour la mort du roi Édouard. Nous y allâmes tous en grand uniforme, conduits par Gaillard. Le service eut lieu dans la salle à manger. Mac Leod officiait devant le buffet orné d'un dessus de table. A l'autre bout, M^me^ Mac Leod maniait l'harmonium. Il y avait des prie-dieu dont le premier rang était occupé par les consuls, Gaillard doyen, l'Allemand Vassel et Cortes l'Espagnol, marchand de charbon. Derrière se tenaient les officiers de la

Mission avec leurs sabres, puis le public composé de Verdon, le médecin australien, sa femme, ses filles et le jeune Selou, leur flirt, élève consul, charmant enfant qui devait plus tard devenir le plus arrogant consul britannique que j'aie connu.

On nous distribua des feuilles sur lesquelles la main pieuse de M^me^ Mac Leod avait copié les hymnes à chanter. En tête de chaque feuille, il y avait un gros numéro. De temps à autre, l'officiant se tournait vers le public, indiquait par les doigts de sa main levée un numéro et prévenait : « Number tow » et l'orgue préludait. Qui n'a pas vu Gaillard, chanter à pleine voix un hymne méthodiste ne peut s'imaginer ce qu'il peut y avoir d'humour rosse chez un diplomate de carrière.

A la sortie, comme je le complimentais de son talent musical, il eut cette réponse : « Heu, heu, ces gens-là n'ont pas le sens du ridicule; ils sont très forts. »

J'ai fait ainsi le tour de cette colonie européenne menacée de disparaître et lui ai consacré quelques regrets. Quant au Makhzen, si j'avais été aussi sûr de sa disparition, j'aurais tout fait pour retarder notre retour et provoquer la catastrophe.

23 avril (1).

Aujourd'hui dimanche, nous avons décampé et franchi très péniblement les deux oued Zegotta et Meqquès. On s'est un peu battu parce que les gens rameutent pour voir ce qui va se passer et on ne vient pas sans fusil dont fatalement on éprouve le besoin de se servir, mais ce n'est pas encore la ruée que redoute Bou Aouda. Un tué, deux blessés. Nous avons eu aussi des morts parmi nos blessés transportés. Nous les avons enterrés près du marabout de Sidi Abd el malek ben Khedda, joli endroit où nous campons dans les fleurs. Quelle lamentable chose de ne pouvoir, comme on le voudrait, jouir tranquillement de la belle nature! La route que nous allons suivre

(1) Ici se place, dans mes notes, la deuxième intervention de M. Boisset. Je ne devais la connaître que plus tard. Je la résume. Boisset donc, après son premier raid à notre secours, obtint de la Légation qu'on lui confiât un convoi plus important d'argent, de munitions, de médicaments. Or la situation générale s'était aggravée. Malgré l'aide du Cherqaoui, il eut beaucoup de mal à passer d'Ouergha et, quand il apparut sur le Sebou, notre Méhalla avait décampé, en route sur Fez. Boisset et le Cherqaoui avec leur convoi se sont ainsi trouvés « en l'air », au sein de tribus hostiles que le consul allemand avait d'ailleurs alertées par ces mots : Il n'y a pas à ménager l'agent consulaire de France qui est nettement sorti de ses attributions. Dans sa retraite précipitée vers El Qçar, Boisset n'a échappé à la chasse des tribus que par une ruse d'un nommé ould Hammou Tahara, son associé agricole, qui dépista les poursuivants.

d'ici à Fez ne sera qu'un immense tapis de fleurs. Notre troupe ramassée sous la forme classique de la tête de cochon à la Bugeaud, notre troupe furieuse va foncer dans les fleurs saccageant tout, laissant sur le radieux tapis son horrible traînée de sang et mêlant au parfum des fleurs la puanteur des cadavres.

Nous ne sortirons d'affaire, en effet, que par la rapidité, la violence de notre ruée. Bou Aouda a lâché sa mule et a pris son cheval. Il a retroussé ses manches et, chose que je ne lui ai jamais vu faire, ce taciturne parcourt les rangs de ses soldats, les interpelle, les harangue. Les hommes des autres tabors viennent écouter...

24 avril (1).

De Sidi Abd el malek à la cote 240, entre le Souq es Sebt et Mechra Chorfa sur le Sebou. La plus terrible journée de ma vie marocaine. Nous avons été attaqués dès le départ. Brémond qui est, je crois, très fatigué marche derrière l'avant-garde et en tête du convoi. Il y restera

---

(1) Du 24 au 27 avril, mon agenda ne comporte que des notes succinctes. J'étais chaque soir trop fatigué. C'est à Fez, mieux installé et plus reposé que j'ai pu, le 28 et 29 avril, rédiger ce qu'on va lire alors que tous les détails étaient encore frais en ma mémoire.

jusqu'à Fez et n'aura d'autre volonté que de foncer et d'entraîner son monde. Il me laisse le soin de surveiller toute la colonne et de mener le combat. Durant toute cette journée et la suivante, je vais voltiger sur tous les fronts, essayer de tout voir, de parer à tout. Et tout de suite, très nettement, notre marche prend le caractère qu'elle doit avoir et qu'avait prédit Bou Aouda, la « Souga », la ruée violente qui doit faire sa trouée par la terreur. Il semble que tous, indigènes et Français de la petite colonne, aient conscience qu'on ne se tirera de là qu'en allant vite et fort. Bou Aouda vient de galoper jusqu'aux tabors de cavalerie. Que leur a-t-il dit, je l'ignore, mais nous avions à peine démarré que la plaine flambait derrière nous, villages et récoltes et... les fleurs. Cornice, qui couvre l'arrière-garde, a fort à faire pour rassembler ses hommes, les empêcher de s'attarder. Je dois courir à la pointe d'avant-garde pour empêcher que le pays ne flambe devant nous, car la fumée nous gênerait; il faut passer. Et dans ma course je rencontre un cavalier qui, au petit trot, traverse la ligne en direction du convoi. L'homme emporte une femme devant lui sur sa selle. Je dégaine et lui coupe la route le sabre haut. « Lâche cette femme! » La gosse glisse en bas du pommeau et s'agrippe à la queue du cheval et

de là m'insulte copieusement. « Mais elle est consentante », me dit l'homme, un de nos meilleurs cavaliers. Défenseur de la veuve et de l'orphelin, de quoi me suis-je mêlé? Je rengaine mon sabre tandis que la gamine s'accroche à l'étrier et regrimpe en selle... Je la donne au cousin Ahmed l'infirmier, me dit le troupier, et je rejoins. Dieu! qu'il est difficile de discerner son devoir *in partibus infidelium!*

Vers midi, les choses se gâtent. Nous sommes assaillis et suivis sur notre droite par une nuée de gens que pourtant nous parvenons à tenir à distance. Qu'y a-t-il là dedans? De tout, me dit Bou Aouda, qui ne décolère pas. Dans cette journée, mes sections d'artillerie mettront vingt fois en batterie et par conséquent rechargeront vingt fois leurs mulets. Mais je n'ai pas qu'elles à surveiller. Il me faudrait être partout et voici qu'une question se pose, celle du terrain. Une hauteur (cote 240, dit la carte) se présente. Elle se détache du massif de Hammoud et longe le Sebou mais à distance, ce qui laisse entre la montagne et le fleuve un beau couloir. Les attaques sur notre droite deviennent si dures que je sens la nécessité de garer le convoi et de le couvrir en occupant solidement la colline. De l'arrière-garde où je me tiens en ce moment, je prépare un mot pour

Brémond, conseillant ce mouvement, mais à peine l'ai-je écrit que je vois Brémond s'orienter vers le couloir. Il a senti comme moi l'immédiate nécessité et s'attend, lui, de son côté, à ce que je le couvre sur sa droite. Il y a donc accord tacite entre nous deux et c'est ainsi que je vais manœuvrer. Mais le plus gros de l'affaire est le morceau que je dois enlever et je constate que Brémond ralentit l'allure de marche pour m'en laisser le temps. Cette cote 240, je me souviendrai d'elle toute ma vie. La cavalerie d'avant-garde l'avait bien occupée, mais elle poussa de l'avant trop tôt et l'adversaire devinant notre manœuvre et voulant s'y opposer escalada la colline en même temps que nous. Combat d'infanterie où nous dominons par le feu. Nos soldats, depuis que nous les menons, ont parfaitement compris leur force et nos sous-officiers ne les ont jamais eus mieux en main. Par une veine rare, aucun des chefs de compagnie n'a été touché. Et voici la section de 75 Schneider qui grimpe à son tour et cette manœuvre n'échappe pas à l'adversaire. Celui-ci se rend compte que si nous parvenons à mettre la batterie dans la position superbe que je lui destine, la journée sera perdue pour lui car nous serons absolument maîtres du terrain, la colline sera immédiatement transformée en forteresse par les fantassins et le convoi, proie

désirée, complètement couvert. Mais ceci ne se fera pas tout seul.

La position était pourtant excellente, presque au sommet de la grosse bosse dont la crête était marquée par un pointement rocheux ou plutôt par une ligne de blocs ératiques laissant entre eux des espaces herbeux permettant de passer d'un versant à l'autre. Je n'avais qu'un pas à faire pour changer d'horizon. De mon côté, je voyais tout le terrain du combat, de l'autre je dominais le convoi qui s'y groupait. J'apercevais en tête Brémond dont le grand corps dodelinait sur son grand cheval. Et surtout je pouvais, à courte distance de la batterie, mettre les mulets à l'abri sur l'autre versant. Je surveillais cette opération et, mettant mon cheval à l'abri, je venais de m'asseoir sur une roche. Je commençais à éprouver une lourde fatigue et n'étais pas fâché de me reposer un instant sur quelque chose qui ne bougeât pas. Et soudain je vis deux choses : d'abord que la compagnie de soutien n'avait pas suivi aussi vite que la batterie et tout aussitôt qu'un parti de fantassins ennemis constatant la faute, partait de l'autre bord de la vallée et s'élançait en direction de la batterie. J'ai su plus tard que ces gens étaient des Riffains venant du Zerhoun où leur tribu a une puissante colonie. Leur initiative déclancha

une offensive générale qui, probablement, retarda l'arrivée de la compagnie de soutien. En fait et dans un laps de temps très court, je me suis trouvé personnellement dans la situation la plus étrange. Deux des servants de pièce sont blessés, les autres lâchent pied et courent se mettre à l'abri derrière la crête. Ils tombent par bonheur dans les jambes du cheval du marchi-chef Guerraz commandant la batterie qui, me voyant près des pièces, était allé chercher des mulets de munitions à la réserve du convoi. Et j'ai vu se passer là une chose vraiment extraordinaire. Resté seul avec les deux blessés autour des malheureuses pièces en batterie, j'apercevais les assaillants grimpant vers nous le couteau aux dents, mais, j'en ai eu conscience très nette, pas très sûrs de l'aubaine qui leur tombait. Cette batterie de canons dans laquelle il n'y avait qu'un homme debout ne leur disait certainement rien de bon. Je n'en étais pas moins moi-même dans une situation stupide et fort menacé. Ma fatigue disparut instantanément; je courus à l'un des blessés et lui enlevai assez brutalement son mousqueton. J'ai dû lui faire du mal car il a crié comme un damné. Mais j'ai d'abord vidé les trois cartouches du chargeur sur les plus hardis des gens qui s'approchaient, puis je me penchai sur le blessé pour lui prendre le

reste de ses cartouches quand j'ai vu cette chose presque impossible à décrire dans toute sa beauté tragi-comique : le marchi-chef Guerraz, homme d'une force étonnante, apparaissant sur la crête, poussant son cheval des mollets et tenant de chaque main un de ses canonniers littéralement par la peau du cou. Il arrive près des pièces, dépose son double fardeau et me crie : « Tenez bon, mon capitaine, je les ramène ! » Il allait évidemment partir en chercher d'autres par le même procédé, mais il dut changer d'avis. Un salopard surgissait de la pente et courageusement se jetait sur un des blessés. Je n'eus que le temps de lui asséner un coup de crosse tel que le bras m'en a fait mal plus d'une semaine. A ce moment, j'entendis la voix de Guerraz criant : « Garez-vous, je tire. » Le coup partit en effet, percuta à moins de 20 mètres, ce qui fit un bruit de tous les diables et calma les plus proches des arrivants. Survinrent les canonniers redevenus tout à coup courageux et même bouillants d'audace, ce qui sauva définitivement la batterie. J'ai serré la main du sous-officier et lui ai recommandé de ne pas faire trop de reproches à ses hommes. Leur seul tort est d'avoir eu peur quand leur chef français s'éloigna pour aller chercher les munitions. Nous n'étions évidemment pas assez de Français ici pour la

tâche entreprise. Stupéfaits par l'énergie de leur chef, les Marocains sont venus le soir lui demander pardon. Ils savaient bien qu'en pareil cas Bou Aouda les eût tués de sa propre main. Et pourtant ce sont ces mêmes hommes qui, un an plus tard, devaient assassiner Guerraz, cet admirable soldat dont le corps n'a jamais été retrouvé. Mais la responsabilité de ce crime et de bien d'autres doit retomber sur Hafid et plus encore sur les gens de Fez.

Je dois rendre à Brémond cette justice qu'il a réussi là où j'aurais peut-être échoué. A la fin de ces terribles journées, j'étais tellement fatigué que, le soir venu, je n'aspirais plus qu'au repos et que s'il m'avait appartenu de donner les ordres, j'aurais pour le lendemain retardé l'heure du départ ou même remis celui-ci. Brémond parti du Camp de la Boue très fatigué, mais conscient que le salut de la colonne dépendait de son énergie morale et physique, sut les conserver intactes toutes les deux. Il n'a pas démarré de l'avant-garde et de la tête du convoi, entraînant cette lourde chose derrière son grand cheval jaune, tandis que je voltigeais de tous côtés, m'épuisant jusqu'à l'extrême limite des forces. Le soir, au rapport, implacablement, il dictait les ordres : « Demain départ à 5 heures. » J'estime que cette ténacité nous a sauvés.

25 avril.

Mes notes succinctes du soir de ce jour portent : de la cote 240 à Hammoud; combat dans les fleurs.

Je n'ai jamais vu, en effet, autant de fleurs et entendu tant de coups de fusil. Les fleurs? c'était le printemps marocain après deux mois de pluie et huit jours de soleil. Les coups de fusil, c'était le peuple marocain en liesse accouru pour, à son tour, manger le makhzen oppresseur.

Il y avait à nous regarder passer un monde fou mais intimidé par notre attitude, notre allure, et gêné par notre tactique. Les balles pleuvaient comme grêle mais, nulle part, ces gens bien plus nombreux que nous ne poussèrent l'attaque à fond. D'ailleurs les plus mordants, les gens du Zerhoun, fortement étrillés la veille, s'étaient visiblement abstenus et il n'y avait point de Berbères dans cette foule, rien que des tribus révoltées du bled makhzen, des gens amollis par des siècles de gouvernement chérifien, des moutons devenus enragés, des moutons tout de même. Sous les balles, très tranquillement, Bou Aouda avait lâché son cheval et pris sa mule, geste tout de suite compris par les soldats.

Certes, cette fusillade intense, si peu ajustée

qu'elle fût, nous fit du mal, mais rien n'arrêtait la grosse tête de cochon à la Bugeaud, fonçant vers Fez, vers sa bauge. Personnellement, je n'ai pas eu, ce jour-là, la sensation d'être visé spécialement comme je l'avais tant de fois éprouvée chez les Berbères. J'ai eu pourtant mon cheval blessé près du garrot, une balle bizarement fichée dans mon talon de botte et chose plus curieuse encore, un projectile traversant le feutre de ma selle dans la partie qui dépassait le troussequin y mit le feu. A vrai dire, j'ai cru tout d'abord que ce commencement d'incendie venait de ma cigarette, mais le soir j'ai vu le séton roussi fait par la balle.

Des camarades devaient plus tard me dire que ce fait n'était pas exceptionnel et que les feutres des selles arabes étaient sujet à cet inconvénient. Je donne cette histoire pour ce qu'elle peut valoir.

Je n'ai nullement l'intention de raconter tout au long des récits de bataille, ce qui serait lassant pour mes éventuels lecteurs. De cette journée qui fut pour moi moins fatigante que les autres, je ne veux citer qu'un fait qui en dit beaucoup sur la valeur du soldat marocain. Je marchais à peu près dans le centre du dispositif et de là je courais partout où mon intervention pouvait être utile. Et c'est ainsi qu'il me fallut m'occuper souvent de notre arrière-garde dans laquelle je ne consta-

tais pas de flottement proprement dit, mais une tendance à quitter les crêtes et à se grouper dans la vallée ce qui évidemment mettait dans le dispositif des trouées dont un adversaire entreprenant eût certainement profité. C'est étant là que j'ai vu le jeu mené par nos cavaliers qui, battant l'estrade, achevaient de donner aux populations traversées l'impression d'irrésistible et redoutable ruée qu'il nous fallait absolument adopter pour passer parmi tant d'ennemis. La population est par là de terriens sédentaires groupés dans de petits villages dont pas un n'échappait au feu de notre artillerie. Mais celle-ci n'avait pas le loisir de s'attarder et ce sont nos cavaliers qui achevaient les destructions commencées. Derrière nous le pays flambait. C'était vraiment la féroce exécution à la façon du Makhzen, de notre Makhzen glorieux, comme dit le Sultan. Par la suite, jamais l'armée française ne devait opérer de cette façon.

L'armée française n'a jamais été qu'au service de notre politique qui, lorsqu'elle est obligée de soumettre les gens par la force se garde de les appauvrir. Mais je reviens à mes cavaliers. Deux fois, dans cette même journée, j'ai vu le fait suivant. Un cavalier attardé ou perdu dans la fumée des incendies cherche à rejoindre son unité. Je

le vois dans le champ de ma jumelle qui traverse au galop la vallée pour échapper aux coups de fusil qui le poursuivent et aussi pour démasquer le champ de tir de la colonne. Et soudain son cheval s'abat sous lui. Je vois l'homme se dégager, examiner posément sa monture et la jugeant sans doute perdue, débrider, déseller, jeter selle et bride sur son dos et continuer ainsi sa route. Car il est honteux de laisser aux mains de l'adversaire quelque parcelle de son équipement quand on est soi-même encore en vie.

Il est certain que les Marocains sont des soldats et possèdent, à leur façon peut-être, mais possèdent le sentiment de l'honneur militaire. Et je vais en donner un autre exemple venu d'une tout autre classe de la population.

Tout au long de cette journée fort dure à passer, j'ai eu un compagnon dont la conversation m'a fort instruit. Le Caïd Baghdadi venu au camp en mission s'en retournait avec nous. Je savais qu'il avait déjà rendu de grands services au chef de mission et à M. Gaillard: C'était un homme qui, ayant beaucoup servi ses maîtres les Sultans, avait acquis une grande expérience politique. C'était aussi un soldat possédant toute la loyauté que ce mot devrait toujours exprimer. Tandis que Bou Aouda était le chef de bandes venu du

peuple, le Baghdadi était le grand bourgeois autoritaire mais clairvoyant et conscient et tel que le Maroc ne nous en a jamais montré d'autre. Plus tard, cet homme nous est apparu d'une moralité inébranlable, une superbe exception dans cette bourgeoisie marocaine en pleine décadence et dont les dernières forces ne s'employaient plus qu'à satisfaire des appétits.

Au moment qu'il chevauchait à mes côtés, le Baghdadi me disait la révolte de sa tribu et cela le secouait d'un gros rire. Il me montrait l'incohérence de ces mouvements populaires, la versalité des chefs comme celle de la foule et ses discours faisaient bien apparaître l'instabilité foncière, l'impuissance chronique du Gouvernement à diriger des populations qui sont toutes plus ou moins ennemies les unes des autres, tout au moins de goûts et d'aspirations contraires et ayant chacune leur égoïsme propre et ridiculement étroit. « Ce qui arrive à Hafid (il disait Hafid tout court) est arrivé à tous ses prédécesseurs. Ces gens que tu vois acharnés aujourd'hui après nous, on croirait, n'est-ce pas, qu'ils vont tout dévorer. Et tout d'un coup cette grande colère tombera et ces gens s'en retourneront à leurs petites affaires comme si de rien n'avait été. »

« Mais les Berbères, pourtant dis-je? » « Les Ber-

bères, me dit le Baghdadi (et il disait les Barabir) ça, c'est une autre affaire et ces sortes de gens n'ont rien à voir avec le makhzen. Mais ne t'y trompes pas. Si les Beni Mtir viennent en ce moment inquiéter Hafid, sois sûr que la faute en est aux gens de Fez. Ce sont eux qui les provoquent en sous main. Mais sois sûr aussi qu'après les avoir pour ainsi dire appelés, les Fassis se renferment dans leurs maisons, se lamentent, s'arrachent les poils de la la barbe en disant : malheur sur nous; voici les Berbères, ils vont nous tuer, nous piller! Car les Fassis, vois-tu, ce sont des Juifs. Ils en ont l'orgueil, le fanatisme, l'insolence et les manies. Ils ont toujours besoin d'avoir peur, pour dire qu'ils sont opprimés. C'est ainsi que jamais nos Sultans quittant Fez ne sont certains d'y pouvoir rentrer tranquillement. Rappelle-toi les jours des Sultans mes maîtres.

« Alors je coupais quelques têtes qu'on suspendait à Bab Mahrouq. Ah! pas des têtes de Fassis; non, mais celles de gens de la populace, des étrangers quelconques comme il y en a tant dans cette ville. Et les vrais Fassis s'imaginaient que ces têtes étaient les leurs et ils venaient les reconnaître aux créneaux de Bab Mahrouq, puis ils rentraient chez eux en criant : « Allah inceur Sidi! Que Dieu donne la victoire au Sultan notre Seigneur. »

Ainsi devisait le Bahgdadi tandis qu'autour de nous pleuvaient les balles. Il marchait à ma gauche et il vint un moment que j'eus besoin précisément de me rendre compte de ce qui se passait dans les échelons de gauche qui, d'après la fusillade, devaient être fortement accrochés. C'est alors que je dis au Baghdadi avec cette familiarité qui naît très vite entre militaires : « Passe à droite, Sidi, tu me bouches l'œil. » Du ton le plus simple et naturel, sans déranger d'un seul pas son cheval qu'il menait négligeamment par le fouet du bout des rênes, le Baghdadi me fit cette réponse : « Peux pas, c'est de la gauche qu'on tire (1). »

C'est plus tard en me rappelant cette réplique, que j'en ai apprécié l'élégance. Sur le moment, ayant bien trop de choses en tête, j'ai laissé le Baghdadi cheminer seul et j'ai couru où m'appelaient mes préoccupations. La nuit au campement de Hammoud fut à peu près tranquille.

26 avril.

De Hammoud à Fez. Ce sera notre dernière

(1) Quelques années plus tard, invité chez le Président de la République le jour qu'il fit le Baghdadi grand officier de la Légion d'honneur, j'eus l'occasion de citer ce petit fait à M. Doumergue qui le goûta fort.

étape. Fort dure, elle le fut moins pourtant que la journée de la cote 240. On est parti à 5 heures dans l'espoir toujours de profiter de la paresse des assaillants. Mais, contrairement à notre attente, nous avons été entrepris avant même de démarrer. Les braves Marocains, faisant en tactique des progrès surprenants, avaient dû coucher sur place et se proposaient de nous coincer dans le défilé dit Akbat el Msajen, passage certainement dangereux par quoi l'on débouche sur Fez. En réalité, nos gens comptaient sur l'appui des Berbères Béni Mtir qui ne vinrent pas. En effet, M. Gaillard et le chef de mission, nous sachant en route et renseignés sur les difficultés de notre progression eurent cette idée opportune de fixer les Béni Mtir dont l'intervention sur notre petite colonne, fatiguée, pouvait être très dangereuse. On verra par la suite de ce récit que M. Gaillard était parfaitement au courant des intentions et des mouvements possibles de cette tribu. Bref, ce jour-là, on avait décidé le Glaoui à attaquer les Béni Mtir vers Ras el Ma où ils étaient installés et cette intervention devait évidemment retenir les Berbères dans la plaine du Saïs. Les gens du Glaoui devaient, en cette affaire, recevoir une pile mémorable et fuir honteusement. Mais le résultat fut acquis et nous ne vîmes pas devant nous les Béni Mtir.

Donc nous avons été aux prises dès le départ. Combat d'arrière-garde que j'ai mené de mon mieux, combat d'avant-garde où j'ai dû laisser Brémond se débrouiller tout seul. Mon regret fut d'avoir été obligé d'user beaucoup de munitions d'artillerie dont nous n'avions pas de trop. Mais il me fallait couvrir l'entrée du défilé où s'engagèrent, sans trop de mal, notre convoi et nos blessés. Vers midi, j'ai reçu de Brémond un mot ainsi conçu : « Serrez, ne vous laissez pas accrocher; vous ne devez avoir que 2.000 à 3.000 hommes devant vous. J'en ai davantage devant moi. (Ce qui, entre nous, n'était pas démontré.) Brémond terminait par ces mots : « j'entends le canon de Fez ». C'était, comme nous le sûmes le soir, le canon qui couvrait la retraite des Glaoua.

Comme s'ils n'attendaient que la note de Brémond, les assaillants décrochèrent subitement. Et par là j'ai su que les vaillants guerriers qui nous attaquaient n'avaient pas le sens de la guerre. Lâcher la colonne au moment que, par son entrée dans le défilé, se produisait un allongement redoutable pour elle est une faute qu'un enfant de troupe n'eût pas faite. Mais nos gens privés du secours des Béni Mtir qu'ils attendaient perdirent courage et chacun s'en fut à ses petites affaires, comme l'avait prévu le Baghdadi.

Ayant attendu vainement le retour offensif et donné toutes instructions utiles, j'ai cherché à rejoindre la tête de colonne. Après quelques mots d'encouragement en passant au toubib Buffé et à ses blessés, j'ai atteint l'avant-garde au moment où elle couronnait la crête des oliviers, au-dessus de la Msalla et de Bab Segma. J'étais là auprès de Bou Aouda quand nous avons vu défiler devant nous et allant à grande allure vers la ville une belle chevauchée de cavaliers. Bou Aouda les reconnut tout de suite pour des gens du Glaoui et il me dit : « Had en nas herbanine, ach ak! » Mais ces gens sont des fuyards, sauf ton respect! Et c'était bien cela, en effet. Les Glaoua ont dû se rendre compte du peu qu'ils pesaient, tout Berbères qu'ils sont, en face de ces autres Berbères que sont les hommes du Moyen Atlas. A moins que tout cela ne fût combiné d'avance, ce qui était fort possible. Avec Gaillard on ne sait jamais.

Je rejoignis Brémond tout en pensant à ces choses quand apparurent devant vers nous, deux cavaliers européens. C'étaient, je le donne en mille, Vassel, le consul d'Allemagne et sa femme, celle-ci en mauresque et voilée.

Échange de salutations et d'amitiés. Vassel nous dit être heureux de pouvoir, le premier, nous féliciter, nous souhaiter bienvenue. Vassel était

donc sorti de la ville avec sa femme, avait traversé la bande des fuyards tandis que tonnait le canon du bordj couvrant la retraite de ceux-ci. Puis il était venu vers nous qui sentions encore la poudre. Et pourquoi cette démarche dangereuse? Pour pouvoir renseigner son gouvernement, lui fournir des arguments de réplique, car déjà les dangers courus à Fez par les Européens apparaissaient comme le motif dont userait la France pour justifier une intervention. Comme on le verra plus loin, Vassel, certain jour, fit plus fort que cela.

Brémond, fatigué peut-être ou préoccupé, répondit froidement à la démarche du consul allemand. Peut-être aussi en connaissait-il la raison profonde. Mais moi à qui l'on ne disait rien et qui devait tout deviner, j'ai feint de ne voir dans la visite de Vassel qu'un geste élégant de solidarité européenne. J'ai répondu le plus aimablement possible à ses amabilités. J'ai mis pied à terre et suis allé baiser la main de M^me^ Vassel.

Vassel ne pouvait m'être sympathique mais je l'ai jugé très estimable. Sous mes yeux il a servi admirablement son pays, contre le nôtre d'ailleurs, mais sans cesser d'être correct et, dans ses relations avec nous, très poli souvent jusqu'à l'a-

mabilité. Son rôle de consul allemand était assez ingrat. Il était venu à Fez pour appliquer une politique tout autre que celle qui, finalement, lui fut permise. Alors qu'il comptait diriger les efforts d'une mission militaire allemande, ce fut une mission militaire française qu'il dut voir travailler. La politique de force qu'il pensait inaugurer s'était vu couper les ailes par le traité de 1909. Et puis, il eut en Gaillard un adversaire redoutable, parce que difficile à mesurer, fuyant, retors, glissant, insaisissable, de relations aussi peu agréables que possible. Gaillard était le doyen du corps consulaire, il était accroché aux affaires du Makhzen depuis des années. Il avait dans le monde indigène des clients nombreux dont il savait admirablement jouer et par lesquels il était renseigné étroitement. Il avait donc dans la place une situation exceptionnelle dont il ne lâcha jamais la moindre parcelle, alors que le consul allemand avait tout à créer et ne pouvait gêner notre politique que dans la mesure où Hafid, pour nous faire pièce, lui en donnait les moyens. J'ai eu l'impression aussi que Gaillard avait adopté vis-à-vis de son collègue allemand une attitude de force qui dut bien l'étonner. On était en ces temps que l'orgueil allemand éclatait sur le monde et devait aboutir à cette coalition d'in-

quiétudes qui s'était déjà manifestée lors d'Algésiras et sous laquelle l'Allemagne devait finalement crouler. Certain jour, j'étais chez Gaillard, quand un émissaire vint du consulat d'Allemagne annoncer la visite de Vassel pour l'après-midi. Gaillard répondit qu'il priait son collègue de remettre sa visite à un autre jour, donnant à cela un motif que j'ai oublié. Puis s'adressant à moi, assez haut pour que l'émissaire n'en perdît rien, il me dit : « Je ne veux pas voir le consul allemand les jours de vent d'est, il est trop nerveux. »

Pour bien comprendre l'importance de ces petites choses, il faut se rappeler que les consuls de carrière, vivant à Fez auprès du Sultan et du makhzen, coupés de leurs légations durant des semaines, comme il arrivait souvent, n'étaient pas seulement des consuls mais d'importants agents diplomatiques. Sur ce terrain, dans la bagarre des compétitions européennes, Gaillard m'est apparu comme un rude champion. Il reste pour moi l'homme qui sut le mieux mesurer les faiblesses du Gouvernement chérifien, ses insuffisances diverses et en user.

En réplique nécessaire à l'attitude serrée de notre consul, nous entretenions, nous autres les militaires, les meilleures relations avec Vassel et sa famille. C'était un intérieur agréable. Vassel,

lui-même, qui se disait d'origine normande, avait une culture française très étendue. Il était très fin d'esprit et extérieurement aussi peu allemand que possible. Il devait probablement descendre de quelque exilé de l'Édit de Nantes. Sa femme, par contre, était Allemande autant qu'on peut l'être et leur petit garçon avait la plus belle petite tête carrée qui se pût voir. Ils recevaient fort bien et, dans la tristesse immense qui était notre lot, en cette ville hostile, les réunions chez eux avaient un charme reposant. L'institutrice allemande du petit jouait fort bien du piano et il m'advint de mettre une fois sont art à contribubution. Elle avait joué un soir après dîner une barcarolle napolitaine, œuvre de quelque auteur que je ne saurais dire, et qui m'avait paru trop molle d'allure.

Me rappelant certain thème entendu jadis en Italie, je m'amusai au cours d'une semaine désœuvrée à fabriquer quelques pages de papier à musique sur lesquelles j'écrivis pour piano une barcarolle que je fis aussi endiablée que celle entendue chez Vassel l'était peu. Ma folle imagination m'avait ainsi ramené aux premiers ans de ma vie bercés par les chansons de Sorente et de Capri. Quand il m'arrive aujourd'hui de relire, sur ces portées tirées à la règle, ce que j'inventai dans ma

maison du quartier de Deuh en Fez Djédid, je ne frémis pas d'un puissant orgueil d'auteur. Mais enfin, compte tenu du temps et des lieux, ce que j'ai commis là n'était pas trop mal et je n'y trouve pas en tout cas de fautes d'harmonie. C'est en parlant de Vassel que je me rappelle cela parce que c'est l'institutrice de son fils qui voulut bien décortiquer mon ours et me le faire entendre. En musique, comme en bien d'autres choses, j'ai été incomplet. J'ai su écrire ma pensée mais non l'interpréter, ceci voulu sans doute par le Maître des Mondes pour la tranquillité de mes contemporains. Ces loisirs me furent accordés dans les premières semaines de 1910. Ils furent bien courts. Nous arrivions en plein drame et les événements se précipitaient.

Je m'excuse de cette longue incidente provoquée par la rencontre de Vassel. Mais il me fallait le placer dans mon récit. C'est fait.

Et je reprends le récit où je l'ai laissé, c'est-à-dire sur cette colline des oliviers qui domine Fez au nord et où notre colonne vient de parvenir non sans peine. Nous n'avions rien perdu de notre convoi et nous ramenions nos 80 blessés.

Le soir de ce jour mémorable, nous avons dîné chez le chef de Mission. Contrairement à mon espoir d'être renseigné sur la situation générale, il

ne fut question entre nous que de choses banales, précisément parce que j'étais là. Mes deux chefs ont attendu mon départ pour échanger les idées et nouvelles qu'ils pouvaient avoir. Je suis parti très tôt sentant que je les gênais. Ainsi donc, après trois ans de collaboration, de risque commun, d'efforts et j'ose le dire, de dévouement à ce qu'ils appellent leur œuvre, ils s'efforcent encore de me cacher comment ils la conçoivent et la mènent. Mais ceci n'est, au fond, d'aucune importance. La seule chose nécessaire est que l'œuvre parvienne à ses fins, à ses fins françaises. Ce qui me gêne le plus est de savoir coupé le fil entre la France et nous, coupé du moins pour moi. Je suis sans aucune nouvelle des miens, mais je ne puis concevoir que Gaillard soit absolument privé de toute liaison avec son gouvernement. Il est certain que pèse sur cet homme une formidable responsabilité, qu'il est aux prises avec des difficultés, des complications effarantes dont il ne doit seul supporter le poids et dont il doit sûrement offrir le partage aux autorités dont il relève. Je n'ai jamais cru qu'il ait pu, ce madré, se laisser couper de sa base alors que, du fait même de ses relations dans tous le mays makhzen, il a pu depuis longtemps planter ses jalons et assurer ses derrières. En tout cas, je l'ai vu tantôt. Il m'a serré la main comme si

nous nous étions quittés la veille et comme si rien de sensationnel ne s'était passé depuis un mois. Il était non pas souriant, car je ne l'ai jamais vu tel, mais en bon état physique et moral. Il est toujours aussi bedonnant et bégaye toujours avec la même aisance quand cela lui convient.

1930. Ceci mériterait peut-être d'être expliqué. Pour moi, je n'ai jamais coupé dans le bégaiement de Henri Gaillard, parce que j'ai observé longuement le processus de ce travers et j'étais arrivé à cette presque certitude que le bégaiement de cet homme était en relation directe avec les faits dont il parlait et avec la qualité de son interlocuteur. Je devais connaître plus tard un autre Gaillard qui, tiré de la bagarre où je l'avais vu, ne bafouillait plus. Ayant alors à parler de lui, j'avais marqué mon opinion sur son compte par ces mots : cet homme devenu bègue à force de chercher ses mots pour mentir au service de son pays. J'ai su d'ailleurs qu'il avait mal pris cette plaisanterie. Il a eu tort. Elle résumait pour moi bien des choses. Elle exprimait mon admiration pour l'homme qui nous a amenés au Maroc. En tout cas, au moment que je l'écrivais, cette plaisanterie, je n'avais pas d'autre moyen d'amorcer son éloge. Car son mérite, d'ailleurs inconnu du plus grand nombre,

était alors singulièrement masqué par l'éclat d'une autre étoile.

27, 28 et 29 avril.

Trois jours durant lesquels je me suis uniquement occupé de questions militaires. J'ai mis aussi un peu d'ordre dans mes petites affaires, écrit aux miens, donné les ordres de virement dont ils doivent vivre. Et tout cela sans la moindre certitude que ces lettres importantes puissent arriver à destination.

La situation me paraît singulièrement compliquée. J'ai vu Hafid dans le Menzeh du Grand Méchouar. Il a posé sur moi un œil vague comme s'il ne m'avait jamais vu, comme s'il cherchait en sa mémoire où il pouvait bien m'avoir rencontré. Puis la mémoire lui est revenu tout à coup et il m'a fait de la main un petit geste d'accueil mais sans sympathie. Il m'a paru très préoccupé et en tout cas son entourage, son personnel domestique ne m'ont pas fait bonne impression. Je sais de longue date que celui-ci reflète très exactement les impressions du maître. Il est certain que celui-ci est dans une situation où tout autre serait inquiet. Il est prisonnier des Glaoua qui s'avèrent impuissants à le servir. Il est dominé par l'opinion des gens de Fez. Cette opinion n'est jamais bonne pour

un Sultan qui n'est pas brutalement le maître. Or les fassis lui reprochent la lourde présence des grands chefs du Sud, lui reprochent l'énervement des tribus qui, par leur attitude, gênent profondément le commerce. Le pays makhzen est bouleversé. Meknès est aux mains des Berbères et ceux-ci, s'ils pouvaient une fois s'entendre, pourraient balayer le Sultan, le Makhzen et leurs vagues défenseurs, c'est-à-dire nous et nos soldats éreintés, nos soldats douteux...

CHAPITRE IV

INTERMÈDE
SITUATION POLITIQUE DU MAROC A LA VEILLE DU PROTECTORAT

Nota. — Ce qui va suivre ne fut pas écrit au jour le jour comme tout ce qui précède, comme tout ce qui fera aussi la matière de mon dernier chapitre. Mais j'avais pensé, dès 1911, à faire un tout des notions déjà fortes que j'avais assemblées sur la situation intérieure du Maroc au moment où nous y menaient nos affaires. Ce tableau fut par moi ébauché en 1912, repris par la suite et enrichi de toute l'expérience acquise à la faveur d'une longue pratique des choses marocaines. Et il m'a paru nécessaire et pour deux raisons, d'encarter ici, en intermède, ce tableau.

La première de ces nécessités est de bâtir pour le lecteur le cadre où se déroulèrent les faits qu'on lui présente, d'évoquer, de recréer l'ambiance où

vivaient et se démenaient les acteurs. La deuxième raison, plus forte et utile encore, est que le tableau dont il s'agit est celui d'une époque mal connue de nos compatriotes, époque que la majorité des autochtones a chassée de sa mémoire, que d'autres par contre affectent de regretter; tableau donc qu'il est bon de tracer pour permettre aujourd'hui la mesure du chemin parcouru. C'est un plan de comparaison à établir et je vais m'y employer. Il offrira d'abord au lecteur une peinture exacte du milieu où se place ma *Chronique*. Il lui permettra aussi de juger, si, en ce qui concerne l'intégrité territoriale de l'Empire, dans ce qui touche aussi à l'autorité temporelle et spirituelle du Sultan, la France a tenu ses engagements dans un laps de temps admissible. Car c'est là, je pense, ce qu'il est intéressant d'établir.

*
* *

Ce qui m'a toujours beaucoup étonné au cours des premières années que j'ai passées dans ce pays, ce qui m'étonne encore aujourd'hui alors que je revois et revise mes notes écrites au jour le jour, est que cet empire chérifien ait pu durer si longtemps dans sa forme traditionnelle sans qu'un incident quelconque ait mis un terme à

son existence paradoxale. Il faut croire qu'une force spéciale dut en assurer l'équilibre, force inhérente à la nature du sol, à la nature du peuple qui l'habite, force qui dut répondre à ses aspirations morales ou matérielles. Il est probable que cette force a bien existé et qu'elle agissait encore au moment qu'il m'échut de m'occuper de ce pays. Un livre très répandu, *Le Maroc d'aujourd'hui*, d'Eugène AUBIN, livre très apprécié et à juste titre, nous a décrit le Maroc et son gouvernement et laissé entendre comment tout cela tenait. Mais le pourquoi restait un problème pour qui, comme moi, n'apercevait que luttes intestines, échecs continuels à l'autorité souveraine, immoralité foncière de cette autorité, insécurité permanente des individus et de leurs biens, toutes choses qui sont contraires à notre conception française d'un ordre social logique. Par ailleurs, j'étais bien obligé de convenir que cette immense déliquescence politique, morale et matérielle possédait en soi une cause de durée, que cette cause était assez puissante pour donner le change, faire au dehors image de force car, enfin, à l'époque dont je parle, le Maroc était tenu par toutes les puissances européennes pour une entité ethnique et politique de très grande valeur. L'on traitait avec elle de puissance à puissance et l'on prenait pour aborder son gouvernement autant

de respectueuses précautions que s'il s'était agi du plus redoutable des empires. Comme on ne peut imaginer une erreur collective de la diplomatie européenne, il faut admettre que ces égards étaient justifiés, sinon du moins explicables. La question que je me pose à moi-même est donc double et pour y répondre, il faut évidemment examiner notre objet d'un double point de vue. Je vais tenter de le faire et peut-être trouverai-je ainsi la réponse à ma question première, la question qui longtemps m'intrigua : comment le Maroc, en état de pourriture sociale, a-t-il pu tenir si longtemps?

Double point de vue, ai-je dit, extérieur et intérieur. Au dehors, c'est-à-dire dans l'opinion du monde occidental, le Maroc a toujours joui d'un prestige historique venu d'un passé lointain dont on ne peut nier la grandeur. Le Maroc, champion de l'Islam, a dominé en Espagne durant huit siècles, et sa civilisation, plus avancée alors que tout autre, s'y est épanouie merveilleusement. Ses dynasties berbères ont régi parfois toute l'Afrique mineure. Et puis, de notre temps, les puissances européennes désireuses de s'y installer se sont évertuées à exagérer sa puissance dans le but, chacune, d'en écarter les compétitions voisines en les effrayant par l'effort qu'il y faudrait porter. L'An-

gleterre s'est acharnée à s'y faire un admirable domaine économique tout proche d'elle, sur deux mers. Pour l'Allemagne, la possession du Maroc, clef de l'Afrique du Nord fut un des principaux buts de sa guerre. Il est curieux et bien amusant de voir comment, tout en laissant son humour commercial bourrer de marchandises inutiles les magasins du doux Abd el Aziz, l'Angleterre multipliait à l'égard du souverain les marques de déférence et de la plus haute considération diplomatique. L'Italie qui avait à Fez une fabrique d'armes, organisme d'avant-garde dont elle comptait bien tirer parti, exigeait de ses agents, à l'égard du Makhzen l'attitude la plus dévouée et respectueuse. C'est cette usine qui, à la demande d'Hafid, s'empressa de fabriquer la cage, l'instrument de torture du Rogui. L'Allemagne s'efforçait de manifester les mêmes sentiments mais y apportait une lourdeur qui inquiétait plus qu'elle ne pouvait plaire. D'une façon générale, à l'époque dont je parle, on constatait chez tous les étrangers, officiels ou particuliers, les manifestations d'un respect sans bornes pour le Sultan, ses manies et les formes burlesques ou sinistres de son gouvernement.

Ces sentiments et leurs manifestations extérieures étaient le propre des étrangers et je ne les

ai jamais constatés chez mes compatriotes. Le Français est naturellement sans doute irrespectueux. J'aime mieux penser que l'intérêt qu'il porte aux choses qui lui sont lointaines et qu'il sent respectables prend chez lui une forme de badauderie bonhomme qui, je dois le dire aussi, a bien mieux réussi dans ce milieu où je l'ai vue s'exercer que tous les gestes somptueux et la grandiloquence dont les éléments étrangers s'étaient fait une loi.

Bien entendu, la Mission militaire, organisme officiel sous la tutelle politique du ministre de France, prit dès le début l'attitude générale et se conforma aux règles précises de la diplomatie. Nous fûmes, comme il convenait, confits de respect pour le Sultan et les moindres agents de son « Makhzen glorieux » selon sa propre formule. La familiarité ne vint pas de nous mais du Sultan lui-même et de tout son entourage. Hafid d'ailleurs, et cela agaçait certainement nos chefs, n'a jamais fait de différence entre le moindre de nos sous-officiers et notre état-major. Bien mieux, plusieurs de nos maréchaux des logis et sergents sautèrent de plein pied dans l'intimité des gens du palais et même dans celle du Sultan. Pour celui-ci, nous autres officiers aux gestes protocolaires nous représentions un gouvernement ennemi, exigeant.

Nos sous-officiers, qu'il voyait journellement à l'œuvre, lui rendaient quantité de petits services et avaient compris tout de suite ce que ne comprirent jamais les pontifes de la diplomatie européenne, à savoir que cette société marocaine (dont je ne sépare pas le Sultan) est la plus démocratique qui soit. La Mission militaire n'avait pas trois mois de présence à Fez que déjà certains de nos sous-officiers, particulièrement entreprenants, malins, bons enfants et surtout très gais, avaient empaumé tout le personnel du palais, amusé le Sultan, pénétré partout où il était possible d'aller sans paraître indiscrets. Et quand Moulay Hafid, du fait des événements, devint farouche et mauvais, c'est encore par nos sous-officiers que nous pûmes garder le contact; contact que, politiquement le Consul Gaillard ne perdit jamais, car nul mieux que lui n'a jamais compris ce qu'était au fond ce monde étrange.

Voici donc pour l'importance extérieure, au début du siècle, de cet empire chérifien, ce qui m'a conduit à montrer comment notre petit monde de troupiers avait su, pour lui tout seul, ramener tant de grandeur à quelque niveau plus commode. La conférence d'Algésiras concréta tous les aspects de l'opinion européenne, de celle plutôt que chacun affectait d'avoir sur la splendeur et l'intangibilité

de l'Empire du Soleil couchant. Cette conférence fut un échec pour l'Allemagne qui espérait nous y brider définitivement. Mais ses agents indisposèrent tous les participants par la lourdeur, la brutalité de leur attitude et de leurs raisonnements. On peut certainement penser que de cette réunion diplomatique date le sentiment d'inquiétude qui, plus tard, devait dresser le monde contre l'orgueil allemand. L'Allemagne, entre autres erreurs, ne comprit pas qu'il y a, par le monde, deux positions stratégiques où jamais l'Angleterre ne la laissera s'installer : les bouches de l'Escaut et le Maroc. Que la France eut en ce dernier pays une position prépondérante était d'ailleurs un pis aller concevable à la condition qu'elle n'y fut pas seule et c'est ainsi, en effet, que les choses se sont faites.

Mais, à la superbe indépendance du Maroc telle qu'elle fut définie à Algésiras, un premier et dur accroc fut fait presque aussitôt. La France, à l'occasion d'un massacre d'ouvriers et usant de « l'intérêt spécial » qu'Algésiras lui avait tant bien que mal reconnu, s'empara de Casablanca et, pour y maintenir l'ordre, commença de s'étaler tout autour. Et ceci créa une situation bizarre qui est liée aux événements que je rapporte.

Du jour de la reconnaissance par la France de Moulay Hafid, Sultan insurrectionnel, du jour de

l'arrivée à Fez de notre ambassadeur, M. Regnault, et de l'installation de notre Mission militaire, il y eut au Maroc deux politiques françaises parallèles et contradictoires, en apparence tout au moins. Il y eut celle d'abord menée en Chaouia par ces sacrés militaires, gens obtus, absolument fermés à toutes les idées diplomatiques et pratiquant, envers et contre toute bienséance, la politique du j'y suis j'y reste. C'était un scandale. A Tanger, où toutes les chancelleries européennes étaient représentées, on ne parlait de cette affreuse chose qu'à mots couverts, avec des gestes muets de tristesse et de regret. Ce qui se passait en Chaouia était tout à fait hors des règles du jeu. A Fez, la réprobation était aussi générale mais moins muette. Il y avait d'abord l'opinion religieuse et commerciale des bourgeois fasis qui reprochait à Moulay Hafid de ne pas tenir les promesses du programme xénophobe dont il avait joué pour se faire élire; lourde réprobation chauffée, comme bien l'on pense par les consuls étrangers. En cette affaire, Mac Leod, l'Anglais, était certainement le plus opérant car il avait à entretenir la bonne volonté d'une importante clientèle de protégés commerciaux. A cette époque, le commerce britannique était à Fez tout puissant, une citadelle admirablement organisée dont il fallait défendre

les abords. C'est bien dans ce but que Londres avait fait un consul de carrière de ce traitant d'hier, d'esprit mercantile et puritain qui, en d'autres circonstances et en autre lieu, n'eût pu prétendre à tant d'honneur. Le consul allemand, Vassel, ne pouvait manquer, comme bien l'on pense, de servir son pays en soutenant Hafid dans ses revendications. Quant à Gaillard, chose étrange et pourtant claire lorsqu'on connaît l'homme, il était toujours officiellement scandalisé, toujours prêt à réprouver cette occupation militaire des Chaouia et à en promettre la fin. Il était en ceci absolument sincère; bien qu'il me répugne d'accorder à ce que pouvait dire ou faire cet homme en matière politique la moindre sincérité. Gaillard, pour des raisons que j'ignore, détestait les militaires, avait pour leur façon de mener les affaires le plus profond mépris. Il ne devait donc convenir que notre occupation d'une partie du Maroc fut opportune, alors que, surtout, elle le forçait auprès d'Hafid à de continuelles palinodies, alors que, dans sa pensée d'agent diplomatique, la seule solution de l'affaire marocaine, la seule intéressante pour lui était celle qu'on devait politiquement atteindre à Fez, capitale de l'Empire, et auprès du souverain.

Et comme celui-ci revenait constamment à la

charge, que de fois voyant du Méchouar où je travaillais le Sultan dans son pavillon ouvert donner audience *coram populo*, que de fois ai-je aperçu Gaillard, assis sur sa chaise devant le Sultan, se taper les cuisses en un geste de lamentable impuissance, répondre aux plaintes qu'il n'y pouvait rien, que de fois dut-il, comme Pierre le pêcheur fit de Jésus, renier ses frères de Casablanca qui d'ailleurs lui eussent rendu la pareille s'ils l'avaient connu. Mais qui connaissait alors Gaillard et sa formidable aptitude à tout mettre cul par-dessus tête dans la maison du prochain!

En fait, la thèse française était des plus simples, son postulat très clair et impossible à réaliser. Nous sommes tout prêts à évacuer des territoires que nous avons dû occuper en raison de circonstances indépendantes de notre volonté. Nous pouvons même assurer Sa Majesté que nos dispositions sont prises et les ordres donnés en vue de cette évacuation. Mais il y a là, où nous sommes malgré nous, d'importants intérêts européens que nous avons moralement pris en charge et que nous ne pouvons abandonner aux coupables entreprises des gens de tribu, tant que Sa Majesté n'est pas en état d'assurer l'ordre et d'en assumer la responsabilité. La meilleur preuve de notre bon vouloir est d'avoir installé auprès d'Elle une mission

militaire qui s'occupe ardemment de mettre sur pied les forces dont Elle ne manquera pas d'user, le plus tôt sera le mieux, pour remplacer celles que nous employons à la sécurité des intérêts européens ci-dessus indiqués.

L'occupation de Casablanca, la police du pays alentour, œuvre française, avait donc, en réplique, auprès du Sultan une autre œuvre française dont l'aboutissement devait entraîner la disparition de la première. La politique est astreinte parfois à de troublantes subtilités. Et celle qui nous occupe était absolument nécessaire. L'organisation par notre mission des forces militaires de l'Empire chérifien justifiait, tant qu'elle ne serait pas complète, le maintien de nos troupes en Chaouia et ceci, non seulement vis-à-vis de l'opinion européenne très ombrageuse, mais encore vis-à-vis d'une partie de l'opinion parlementaire française. Il y a toujours eu en France un parti très opposé à notre expansion. Moulay Hafid le savait et avait su en jouer très habilement pour détrôner son frère Abd el Aziz. Quand Jaurès eut dit à la tribune qu'Hafid était au Maroc le Sultan populaire, il ne put y avoir une voix pour oser dire le contraire. Je n'ai pas connu le prédécesseur d'Hafid, mais ce dont je suis certain est que tout le monde était, au Maroc, Aziziste y compris les sombres

et fanatiques Ouléma qui intronisèrent son frère et tout de suite s'en mordirent les doigts.

Contradictions de toutes parts, voilà ce qui apparaît dans cette affaire marocaine à l'observateur qui n'insiste pas. Du côté français, les contradictions visibles dans les actes du gouvernement seraient effarantes si l'on ne savait que ces actes, dictés par des nécessités absolument françaises d'origine très profonde dans le temps, nécessités fatales auxquelles aucun de ses dirigeants successifs ne peut échapper, si l'on ne savait, dis-je, que ces actes sont constamment traversés par notre politique intérieure, par cette politique des partis étonnemment égoïste et étroite, pour laquelle rien n'existe que le besoin maladif de saper le travail des gens en place, quels qu'ils soient. Et chose inouïe, ces énergumènes pour qui, quand ils sont en bande, rien n'existe que l'esprit de parti, deviennent tout de suite d'autres hommes, des hommes qui se souviennent de la France quand elle leur est confiée. Au surplus, n'avons-nous pas au Maroc sacrifié à cet esprit de parti, aux idoles qu'il se donne? Quel autre sentiment nous a fait donner ce nom de Jean Jaurès à l'une des plus belles artères de Casablanca, alors que ce mystique a tout fait pour nous empêcher d'y venir, ce mystique ami de ce consul

allemand Karl Ficke que Lyautey fit froidement fusiller.

Mais il me faut venir à la deuxième partie de mon examen, celle qui a pour moi le plus d'importance parce qu'elle s'applique à des faits internes qui m'ont profondément intrigué. Je veux dire cet équilibre intérieur qui a maintenu debout le plus divers et le plus déséquilibré des empires.

Il y a quelques années, si j'avais su et pu écrire ce que l'on va lire, personne en France n'y aurait cru. Pour nos compatriotes, en effet, le Maroc qu'on plaçait quelque part en Afrique était un honnête pays, une nation même, semblable aux autres et dont les habitants, nègres sans doute, vivaient placidement sous un gouvernement de leur choix, paternel, d'une vie simple, idyllique, à l'abri des passions politiques qui déchirent les autres nations. Le peuple marocain, car il y avait un peuple marocain, par ses vertus, était hautement digne de la liberté dont il jouissait. On ne comprenait pas la manie furieuse des militaires désireux de mettre tout par là à feu et à sang au profit d'immondes traitants et d'exploiteurs sans vergogne. Quinze ans plus tard, au moment de l'affaire riffaine, ce qu'on va lire n'aurait pas eu plus d'écho, car les inepties entendues quinze

ans plus tôt reparurent dans les discours parlementaires et dans un grand nombre de journaux parisiens. Le Riff était une république parfaitement policée et son chef, Abd el Kérim, un homme d'État digne de notre considération la plus distinguée. Et ainsi se trouvèrent en France, en plein Parlement, des avis écoutés sinon autorisés qui auraient voulu limiter nos efforts, quand il s'agissait de parer le plus rude coup que nous eut, depuis longtemps, décoché l'Angleterre en profitant du désordre causé par quelques erreurs espagnoles.

Je ne suis pas du tout certain qu'aujourd'hui encore ce que je vais dire serait goûté des fidèles consommateurs du Café du Commerce, petite cellule ignorante et tenace, pareille aux mille petites cellules paysannes de France, et dont l'ensemble formidable est cependant d'autant plus respectable que c'est lui, toujours et tout compte fait, qui paie et qui trinque, quand le sort du pays est en jeu.

Mais il me faut suivre mon propos.

Le Maroc donc m'était apparu comme suit : un nombre considérable de cantons habités par des gens d'origine sensiblement commune, cantons vivant les uns auprès des autres sans trop se pénétrer, en état de suspicion continue et armée et se menaçant constamment l'un l'autre, groupes

distincts affectant parfois, dans le Grand Atlas par exemple, l'aspect de petites républiques autonomes, plus généralement groupes sédentaires ou errants n'ayant d'autre but à leur existence que le refoulement ou l'écrasement du voisin. Le tout formait un ensemble anarchique où l'anarchie morale achevait l'anarchie politique, elle-même aggravée par le caractère sauvage des instincts.

Entre tous ces compartiments incapables de concevoir une union matérielle durable existait un lien moral, l'Islam, puissant mais diversement interprété, l'Islam et son représentant le Sultan, lui aussi diversement envisagé, servi. Pour l'Europe lointaine, le Maroc était une vraie nation musulmane entièrement et volontairement soumise à un prince de droit divin. C'est en effet ce qui apparaissait, le prince étant seul à parler au nom, disait-il, de son peuple, dans le concert des puissances. Mais cette conception très simple et naturelle aussi pour qui voit du dehors ne tenait aucun compte de l'étonnant particularisme berbère et de l'influence qu'il avait sur l'état général des esprits chez un peuple qui, même quand il ne parle que l'arabe, subit profondément l'influence du fond berbère qui est le sien propre et dont le seul usage d'une langue étrangère ne suffit pas à le détacher. Or cet Islam qui aurait pu servir de base morale

solide à l'établissement d'un gouvernement stable et utile, ce lien, dis-je, n'a jamais été manié que par des directeurs qui eurent de leur rôle la plus étrange conception. Seul ne les intéressa jamais que le prestige mystique accordé en leur personne au chef des musulmans d'Occident. En ce prestige seul, ils ont cherché le principe d'autorité, sans croire utile d'y joindre une notion précise des directions matérielles dont l'ensemble constitue un gouvernement tel que nous le concevons. Ramenant tout à eux-mêmes et à leur prestige mystique, la notion du bien public leur est demeurée inconnue, sauf cependant chez Moulay Hassan. Mais ce ne fut qu'une courte éclaircie dans un brouillard qui allait toujours s'épaississant.

Et alors, sur ce pôle mystique et les sentiments qui l'animent se sont greffés pour le soutenir et en vivre les éléments qui forment ce qu'on appelle le Makhzen, notre Makhzen glorieux, disent les actes impériaux, le Makhzen que nous avons traduit par Gouvernement chérifien; ce qui laisse bien entendre, remarquons-le, l'origine mystique et sacrée dont il se réclame. Or si nous nous plaçons au point de vue d'où voit les choses l'indigène marocain, être agent du Makhzen, c'est détenir et exercer pour la faire craindre sinon respecter une parcelle de la puissance mystique

suprême. Être agent du Makhzen, c'est commander, juger au nom du bon plaisir sans qu'intervienne aucune application de loi nettement définie. Être agent du Makhzen, c'est détenir, manier l'arbitraire et, au besoin, en profiter. Le personnel du Makhzen se recrute en général dans une seule classe de la société, classe aisée et instruite. Bien qu'il faille payer pour y entrer et que les fonctions ne soient pas rétribuées, les profits à en venir sont tels, profits matériels ou considération, que la brigue ne chôme pas. On se flatte d'appartenir à une famille makhzen. Il y a des familles, des groupes, des tribus même qui s'estiment makhzen par destination. Être makhzen, en somme, c'est aspirer à profiter des excès du pouvoir en l'aidant à les commettre. Le Makhzen, collusion d'appétits exploitant le respect religieux dû à l'Émir el Moumenine, au Prince des croyants, le Makhzen intéressé au maintien de son pouvoir mystique est la force qui soutint à travers maintes vicissitudes le Sultan quel qu'il fût, chaque Sultan s'efforçant de réserver, sinon toujours aux mêmes têtes, du moins au même groupe social le privilège de le servir. Les personnages makhzen, d'ailleurs, ne sont pas à l'abri des violences, des accès de jalousie des Sultans. L'histoire du Maroc est pleine de ces violences, de ces « reprises » exercées

dans le passé par les Émirs sur ceux qu'ils employaient au gouvernement quand ils les savaient suffisamment gavés. Dans le passé, ai-je dit, et sous mes yeux; sans insister, je marque qu'il y a des risques à courir dans la profession de fonctionnaire makhzen, mais les avantages sont tels qu'ils compensent largement des dangers auxquels, après tout, on peut échapper avec de l'adresse, avec d'opportuns et lourds cadeaux.

Quelles pouvaient être au contact du Makhzen l'attitude et les réactions de la masse? C'est un des aspects de la question marocaine qui m'ont le plus frappé, intéressé, retenu, car il y avait là matière à maintes observations dont notre administration pouvait plus tard profiter.

Pour ceux des nôtres qui, peu ou prou, étaient en état d'avoir une opinion sur ce pays, il y avait deux Maroc, le bled Makhzen qui obéissait plus ou moins au Sultan, le bled Siba qui ne voulait rien entendre, définition inexacte ou plutôt trop nette, trop simple, car il y avait dans la dissidence des esprits en pays Siba des nuances que je vais tâcher de faire apparaître.

Le bled Siba, c'était le monde berbère et encore pas tout entier; pouvait soudain passer en « Siba » telle fraction de l'obédiance makhzen qui, prise d'un accès de mauvaise humeur, tuait ou chassait

le représentant du Sultan et se déclarait en état de révolte. Mais, comme il me faut simplifier les choses, je ne vais considérer pour l'instant que le monde berbère dont l'examen, comme on va le voir, est déjà assez compliqué.

Il me faut d'abord marquer que ce monde berbère, immense, présentait en ce qui concerne ses rapports avec le Sultan, deux attitudes différentes. Toute la partie sud-ouest du Maroc, celle dont Marrakch est le centre commercial et le pôle de gravitation, le Haouz, c'est-à-dire la plaine de Marrakch, puis les deux versants du Grand Atlas, puis le Sous depuis Tiznit jusqu'au cours supérieur de l'oued Draa, admettait parfaitement l'autorité du Sultan, lui rendait hommage au besoin. Mais cette autorité lointaine et virtuelle avait dû, pour se faire admettre nominalement, accepter un compromis avec l'esprit démocratique berbère et les caïds nommés par le Sultan devaient compter avec l'opinion publique et marcher obligatoirement d'accord avec la Djemmaa, l'assemblée berbère. Remarquez qu'en ce moment je simplifie à l'extrême et qu'en réalité la situation, selon les tribus, était variable et, par exemple, si l'on veut, plus ou moins d'esprit makhzen ou d'esprit berbère suivant les tendances des populations. En fait, dès qu'elle quittait Marrakch,

l'autorité chérifienne n'était jamais complètement sûre de sa force. Il y eut là pour les Sultans une préoccupation constante qui apparaît bien dans les privilèges que Moulay Hassan, le plus politique des souverains marocains de notre temps, dut accorder aux gens du Sous pour les garder en mains. Ne leur permit-il pas l'usage de leurs coutumes berbères alors que lui, Sultan, était sur cette terre mograbine la plus haute personnification, le plus ferme soutien du Chraa intégral, de la loi religieuse intangible! Mais, comme il arrive toujours dans telles républiques soumises aux excès de l'opinion du populaire, il s'est produit maintes fois que, dans certains cantons, des dictateurs ont surgi, ont maté l'anarchie des communautés berbères ou pris à leur compte et à leur bénéfice l'exploitation des affaires publiques. Il y eut là des hommes d'une certaine envergure qui, pour dominer, surent mettre dans leur jeu tous les atouts utiles. On les vit, par exemple, se réclamer d'origines plus ou moins certaines mais vénérées, se réclamer aussi des Sultans et de leur prestige mystique, des Sultans qui, tout heureux d'une si belle occasion, les intronisèrent, et en échange de leur serment d'allégeance, firent d'eux leurs représentants, les admirent dans leur Makhzen glorieux avec tous les avantages moraux et

matériels que telle situation comportait. Mais, pour que ceci put être et tenir dans ce milieu berbère, il fallait que le terrain s'y prêtât, c'est-à-dire que l'Islam eût depuis des temps une emprise profonde sur les populations. Or il est évident que, de toutes les populations berbères du Maroc, celles dont l'habitat va de Demnat à la mer et par-dessus l'Atlas jusqu'au désert ont été, depuis des siècles, non seulement ralliées à l'Islam mais islamisées à jet continu. C'est en effet sur elles qu'ont déferlé, venant du Sud, ces dynasties berbères conquérantes dont chacune pour justifier ses actes et ses droits se proclamait plus pure et orthodoxe que la précédente. Là donc encore, c'est le Makhzen représenté par quelques chefs locaux puissants et sans trop de scrupules qui soutint l'édifice, en maintenant, en imposant même dans les esprits ce respect mystique du Sultan qui justifiait leurs actes et les aidait à vivre aux dépens de la masse (1).

(1) On sait que dans les années qui suivirent celles dont il est ici parlé, le général Lyautey, chargé d'installer le protectorat français au Maroc, sut habilement utiliser ces chefs de clans du Sud, pour instaurer progressivement notre contrôle dans l'immense région de Marrakch. L'utilisation de ceux que notre opinion française appela les Grands Féodaux, c'est-à-dire, le Glaoui, le Mtougui, le Goundafi, fut parfois critiquée. On y voyait comme un abandon des populations à leurs anciens maîtres, à ceux qui, certainement, vivaient largement de leurs contributes. Mais,

Par contre, bien différents me sont apparus les sentiments et l'attitude des tribus du Maroc central à l'égard du Sultan et du Makhzen. Et c'est une belle preuve de la complexité des questions berbères.

Laissons donc les Berbères du Maroc le plus occidental, ceux du groupe Maçmouda et voyons les autres qui, de Taza à Demnat et jusqu'au Sahara, couvrent le Maroc central et que j'ai pu très vite rattacher au groupe Cenhadja. Nous sommes ici chez des gens très sauvages, très rudes, féroces parfois et dont les raisonnements m'ont bien souvent effaré par leur simplicité, simplicité

---

outre que Lyautey, par tempérament, fut très mal enclin à la sentimentalité démagogique, il traita le cas en homme d'État obligé d'obtenir le maximum d'effet aux moindres frais. Sa méthode où il semble bien qu'il ait profité de l'expérience faite en 1912, au même lieu par le général Mangin, eut ce résultat, la guerre étant survenue, de maintenir dans le calme, sans aucun effort militaire, tout le Sud marocain. Et il est curieux que ces grands bourgeois du Sud, qui apparaissent dans ces pages d'une attristante moralité politique, ont été, durant toute la guerre et dans la main de Lyautey, d'un loyalisme complet et très utile. Lyautey a sauvegardé le Maroc; il a réussi, il a donc eu raison. Au surplus, devant la complexité des questions marocaines, Lyautey ne pouvant envisager, faute de moyens, l'occupation militaire totale du pays, a dû penser qu'après tout, les peuples ont certainement les chefs qu'ils méritent et qu'il vaut mieux leur laisser ces chefs naturels et traditionnels que de leur donner des chefs nouveaux et étrangers, pleins de bonnes intentions, mais qui ne connaîtraient pas suffisamment les mœurs du pays.

qui m'effare encore plus lorsqu'il faut que je la dise et la prouve. Rien n'est en effet compréhensible dans ce que je vais dire si l'on n'admet *a priori* que ces gens-là ne connaissent qu'un Islam déformé, un Islam qu'ils ont façonné à leur guise et qui n'est qu'une antropolatrie maraboutique dont le seul lien avec l'Islam est que les sujets vénérés, vivants ou morts, sont des santons musulmans. Autrement dit, leur Islam est tout le contraire de l'Islam. Leur religion est tout entière appliquée à s'attacher par des dons et des prières le plus grand nombre possible d'intercesseurs auprès d'une entité vague et redoutable, un Dieu unique, le Dieu des Arabes. Dès lors, ils vénèrent le Sultan comme intercesseur de choix, mais ils l'exècrent comme oppresseur. Quant au Makhzen, à ses méthodes, ils les ont en abomination et la haine qu'ils lui réservent s'étend jusqu'au Sultan au nom de qui le Makhzen prétend commander.

Dès lors, me dira-t-on, pour reprendre la question telle que je l'ai posée au début, comment tenait en ces parages l'autorité chérifienne? Je répondrai simplement qu'elle n'avait pas à tenir, pour l'excellente raison qu'elle ne se manifestait pas et qu'elle était reniée absolument par toutes les populations comprises dans les limites que j'ai

dites. On savait déjà qu'en 1908, Moulay Hafid, voulant aller se faire proclamer à Fez et désireux d'éviter les troupes françaises des Chaouia, sachant aussi fort bien que les Zemmour ne le laisseraient pas passer, dut solliciter le secours de Moha ou Hammou, chef dictateur des Zaïane confédérés, pour pouvoir et malgré cela à grands risques, gagner la plaine de Meknès par le nord des Zaïane. On sait par la Mission militaire que, parvenu à Fez, la première chose qu'il demanda à cette Mission fut de le protéger contre les Berbères du Maroc central en tenant fortement la région de Sefrou et en brisant l'effort des Béni Mtir, puis en contenant les Djebala. Et en fait, au même moment, l'hostilité des Berbères du Maroc central était telle que Moulay Hafid n'aurait pas pu, avec 10.000 hommes, aller de Fez à Meknès et surtout en revenir.

Et pour résumer tout ce que nous avons laissé entendre de la situation, on peut dire que l'Empire chérifien présentait deux parties très différentes d'idées, de culture, d'aspiration. Il y avait ce qu'on a très justement appelé le pays makhzen où les populations très islamisées subissaient, plus que l'autorité, le joug d'une administration exploitant à son profit le respect mystique accordé à l'Émir, chef de la collectivité musulmane et qui

du même coup soutenait le prestige du Sultan. Par ailleurs, un pays immense, montagneux, allant des portes de Rabat au Sahara par-dessus les deux Atlas et dont les masses refusaient au Sultan toute autorité temporelle et à son Makhzen, toute possibilité d'action. Telle était donc, à l'époque où se passaient les faits relatés dans ce volume, la situation très délicate du Sultan et la façon plutôt étrange et précaire dont tenait son autorité et celle de son gouvernement. Situation, précarité qui, au moment dont je traite, se sont aggravées singulièrement, du fait que maintes tribus fidèles ou tenues pour telles se sont insurgées contre le pouvoir central par réaction contre les abus et les violences des grands Caïds du Sud auxquels Hafid manquant d'argent a été contraint de vendre ses meilleurs sujets.

Et ce qu'il y eut de paradoxal en cette affaire est que Moulay Hafid ne cessa de traiter au nom du Maroc entier et de pair à pair avec les puissances européennes dont, à la réflexion, l'on peut dire qu'elles s'efforcèrent d'ignorer ce qui se passait exactement au Maroc; car on ne peut admettre que ces puissances aient pu si longtemps être si mal renseignées par leurs représentants locaux. Car enfin, lorsque l'ambassade de Sir Lister se rendant à Fez auprès d'Hafid fut, en 1909, bous-

culée à une étape de la capitale par les hordes du Sultan en déroute devant les Béni Mtir, le représentant du roi d'Angleterre ne dut plus garder aucun doute sur la décrépitude du gouvernement qu'il venait saluer. Mais comme je l'ai dit en commençant, la consigne, dans toutes les chancelleries du monde, dut être de cacher les faiblesses du Maroc pour éviter au voisin la tentation d'y mettre le nez.

Tel est mon tableau. Je conviens qu'il n'est pas d'hier. Il fut construit en 1912 sur une trame serrée de notes, puis revu un peu avant la guerre, c'est-à-dire avec du recul et un peu plus d'expérience, revu enfin après l'affaire du Riff. C'est le Maroc tel qu'il était en somme lorsque je me suis vu embarqué dans cette galère qui prenait eau de toute part. Mais pour que soit complet le tableau, il me faut dire quelques mots de ce système des protections consulaires et commerciales qui florissait alors. Si faible que soit un peuple, certains de ses membres trouvent pourtant l'énergie de réagir. Sous les derniers Sultans et le régime qu'ils appliquaient à leurs sujets, alors qu'il n'existait au Maroc aucune défense possible des personnes et des biens contre un arbitraire chaque jour aggravé, tous ceux qui voulaient vivre à peu près tranquilles arguèrent de relations com-

merciales ou autres pour obtenir la protection de quelque nation européenne. Ceci conduisit à des situations compliquées, à des privilèges que certaines nations accordèrent d'autant plus volontiers que la sauvegarde des intérêts ainsi protégés leur donnait le droit et l'occasion de s'immiscer dans les affaires du Maroc et jusque dans celles de son extraordinaire gouvernement. Il y eut là d'ailleurs bien des abus et il est à l'honneur de la France de ne les avoir pas commis. La France qui comptait bien protéger en bloc, un jour, tous les Marocains, n'avait pas besoin de les attirer individuellement.

On remarquera aussi que, dans mon exposé de la situation générale, je ne prononce pas le nom du Tafilalet. C'est que dans le milieu où je vivais on en parlait peu. Il n'y avait dans l'entourage de Moulay Hafid que deux ou trois personnalités qui se disaient Filala et parents du Sultan. Celui-ci avait évidemment quelqu'un de sa famille comme représentant dans la grande palmeraie berceau de sa dynastie, mais les relations entre Fez et ce berceau étaient rares et gênées sinon coupées par la masse énorme du Moyen Atlas nettement hostile. Il arrivait pourtant à Fez quelques caravanes qui apportaient des produits du Sud et en particulier des grosses dattes du Tafilalet que nous

appréciions beaucoup. Ces caravanes passaient, disait-on, par un certain Trik-Sultan où jamais les Sultans, depuis des siècles, ne s'étaient hasardés. C'était un sentier affreux où bêtes et hommes peinaient lamentablement et coupé en maints endroits par les peu aimables habitants de ces montagnes. Malgré tout, le Tafilalet tenait une grande place dans la question marocaine, dans nos pensées aussi et personnellement j'en ai très vite discerné l'importance comme foyer irradiant de prosélytisme musulman. Partout, et dans le Moyen Atlas en particulier, j'avais constaté que les marabouts, vivants ou morts, et les simples tolba propagateurs de la foi étaient originaires de Fez, parfois, mais du Tafilalet bien plus souvent.

Et je pense qu'on peut avec quelque intérêt comparer l'étrange situation que j'ai dite à celle d'aujourd'hui. Nous venons précisément d'occuper le Tafilalet où le désordre était à son comble depuis des années, réduisant de jour en jour plus cruellement les possibilités économiques de la région. Notre venue rendra la vie à la mourante palmeraie et la dynastie régnante pourra en toute sécurité aller revoir son berceau. Elle ira là comme elle peut aller partout aujourd'hui, ce dont elle eût été bien empêchée jadis. Le Maroc entier est

revenu à l'obédience de ses maîtres traditionnels qui ont d'ailleurs eux-mêmes changé de méthodes et d'esprit. Les populations les plus lointaines et les plus sauvages, celles qui, tout en admettant l'autorité religieuse du Sultan, refusaient de lui rendre hommage et même de le voir, ont été amenées au pied de son trône et, sans contrainte, leurs notables au complet entourent maintenant le souverain lors des assemblées rituelles. Et nous sommes loin, quand j'y pense, de ces cérémonies de la Hédia, de l'Hommage, que j'ai vues jadis à Fez et qui avaient un tout autre caractère. Alors, pour aller, pas bien loin, du Méchouar à la Msallah de Bab Segma, Hafid sombre, farouche et inquiet, chevauchait entouré de sa garde noire débraillée, vêtue de loques, dégoûtante d'aspect. Ce cortège cheminait vers le lieu de prière que nous autres de la Mission encadrions d'un carré de baïonnettes tandis que, dans le haut du cimetière, entre un tabor d'infanterie choisi parmi les plus fidèles et une section d'artillerie, je veillais au salut du Souverain. De là, je voyais le Sultan nerveux, faire ses gestes rituels, puis reprendre son cheval pour aller au-devant des émissaires de tribus venus pour l'honorer et renforcés de nombreux figurants. C'était le moment critique, spécialement recommandé à notre vigilance. Cela d'ailleurs allait

très vite, le Sultan étant pressé d'en finir et l'assistance inquiète de rester là sous la menace de cette troupe qui, sur son flanc, se tenait prête à la mitrailler. C'était, je vous assure, une heure joyeuse pour tous. Cette heure passée, il restait au Sultan tout au plus 300 mètres pour être à l'abri dans le Méchouar. Ces 300 mètres, la coutume, l'ineffable mais bien opportune « qaïda » voulait que le cortège les fît au trot. Et alors, c'était vers l'abri une course échevelée. Enfin, la porte, dans le grand mur, se refermait sur le Sultan, son cheval et le parasol, et je criais à ma troupe : « Repos ! »

Certes, l'administration française a de nombreux défauts et commet des erreurs, mais tel qu'il est le protectorat a fait en vingt ans du Maroc quelque chose de beau, d'habitable et de sûr. En particulier, la France a rassemblé tous les éléments d'un Empire qui, avant elle, s'en allait en lambeaux. Et le Sultan du Maroc est vraiment Sultan d'un pays qui a bon air et d'un peuple respectueux. Et je n'ai pas l'intention d'en dire plus long. Les études les plus utiles sont celles qui donnent et laissent à penser. Le lecteur, pour mieux juger ce qui est, manquait peut-être d'un plan de comparaison. Je me suis efforcé de le lui donner.

CHAPITRE V

SOUS LES MURS DE FEZ, EN ATTENDANT LES FRANÇAIS

Mais il me faut reprendre ces éphémérides où je les ai laissées, c'est-à-dire au 29 avril. Je sens aujourd'hui chez ceux qui nous dirigent un peu d'hésitation et d'énervement. Les ordres qui arrivent du chef de mission sont saccadés et contradictoires. Le consul Gaillard est silencieux et énigmatique. Il ne doit pas s'ouvrir davantage à notre chef pour lequel, j'ai eu le temps de m'en apercevoir, il n'a pas de sympathie très décidée. Il est évident qu'une solution purement militaire de la situation gênerait le diplomate et que le militaire verrait d'un mauvais œil un aboutissement purement diplomatique de la crise. Il se peut, après tout, que je discerne mal leurs intentions relatives et c'est de leur faute. Ils ne s'ouvrent jamais à moi de leurs difficultés, dans lequelles ils ne me font intervenir que s'il y a quelque coup dur à donner ou à encaisser. Ce

fut leur tactique depuis que je partage leurs travaux. Gaillard pourtant serait plus communicatif, mais il ne peut évidemment s'ouvrir à moi, sous-ordre, de ce qu'il mesure au chef de mission. Tout ceci d'ailleurs n'est que la chichi habituelle des affaires où civils et militaires sont mêlés. L'heure sonne, le danger accourt et tel qu'ils vont bien être obligés, ces pontifes, de se mettre d'accord et de donner à plein et dans le même sens. Ils n'y manqueront pas et en mettant au propre ces notes hâtives je me fais un devoir de le constater.

L'inquiétude dominante aujourd'hui vient de la troupe. Il est évident que nos soldats qui viennent de souffrir beaucoup, durant cette stupide campagne des Cherarda, espéraient trouver à Fez la fin de leurs misères. La ville et tout ce qu'ils pourraient y trouver de dédommagements les attire irrésistiblement, alors que nous avons été obligés de les cantonner hors des murs. Il ne peut être question de dissoudre les tabors qui sont la dernière sauvegarde du Sultan, sauvegarde aussi, s'ils veulent continuer de nous obéir, des Européens qui sont ici. Donc on m'a d'abord dit d'aller camper au Méchouar et de me tenir prêt à partir demain. Brémond qui s'agite autour du chef de mission, semble scandalisé que j'ose lui demander : « Partir pour où? » Il me répond quelque

chose comme, vous le verrez bien, sur un ton presque insolent. Depuis qu'il est retombé directement sous la coupe de son chef adoré, cet homme croit utile de reprendre les allures mystérieuses qui sont le plus odieux des travers de ce couple. Je vais donc au Méchouar emportant l'impression que mes chefs bafouillent. En fait, et comme on le verra, ces gens, dans les jours qui vont suivre, subiront les événements sans les comprendre. Seul Gaillard en restera maître, manœuvrera les choses d'ici et, qui plus est, les gens de Paris.

Dans le courant de l'après-midi, je reçois l'ordre de revenir coucher en ville. Quand je reparais à l'État-major, on me laisse vaguement entendre que les tabors flanchent. Il y aurait eu une alerte vers 2 heures. Et alors je ne comprends plus. Si la situation dans la troupe est douteuse, que faisons-nous ici? Et nos sous-officiers vont-ils rester seuls dans la bagarre possible? Je comprends d'ailleurs assez vite que, dans l'incertitude où l'on est, on tient à m'avoir sous la main, à toutes fins utiles. Comme j'indique mon intention d'aller faire un tour au camp, on me dit : « Restez là, on peut avoir besoin de vous. »

Écrit diverses lettres. Arriveront-elles? Me suis couché, chose bizarre, sans inquiétude, avec même une sorte d'indifférence pour tout ce qui m'en-

toure et peut me menacer. En réalité, j'étais très fatigué et j'ai dormi comme un loir.

1er mai, lundi.

Dès le matin, Brémond et moi allons planter notre tente à la Mehalla. Nos tentes seront voisines, ce qui a des avantages et des inconvénients. Rassemblement des nouveaux officiers et de nos sous-officiers. Nous remettons la main sur tout le personnel des chefs et gradés musulmans. Je constate que les Caïds Reha (chefs de tabors) sont absents. Ils sont allés, dès l'arrivée ou dès que possible chez eux voir sans doute leurs familles et leurs affaires. Seuls sont là quelques khalifats et les Caïdsmia. Les hommes qui, en assez grand nombre, mais régulièrement autorisés, étaient allés en ville sont tous revenus, à quelques manquants près qui, d'ailleurs, réapparaîtront. La solde!

Nous avons fait, Brémond et moi, une remarque très intéressante. Nos troupiers sont revenus pour la plupart, propres, fringants et même bichonnés. Certains donnaient l'impression d'un besoin évident de propreté et d'élégance. J'en ai vu qui rapportaient du Mellah où ils les avaient achetés, des petits peignes, dont j'ignore ce qu'ils pourront

faire, car ils sont tondus comme tous les musulmans, et des miroirs de poche ce qui s'explique mieux et qui prouve un besoin de coquetterie qui est d'ailleurs commun à tous les Marocains qui échappent à la brousse.

A 2 heures, alerte! Ce sont les Caïdsmia qui se sont groupés, se disputent et se traitent les uns les autres de traîtres, de vendus. On les calme assez facilement. Au fond ils ont surtout envie d'aller en ville, ce qu'on accorde volontiers aux moins exaltés. Et puis Bou Aouda, vient de réapparaître et ce sont, tout de suite, les salamaleks et autres signes de respect qu'il reçoit avec cette froideur tragique qui est dans sa formule. Vers le soir, un incident plus sérieux se produit chez les artilleurs. Un refus individuel d'obéissance à un ordre banal, refus qui est aussitôt appuyé, encouragé par les cris d'autres troupiers. J'ai cru comprendre qu'il y a, en cette affaire, de la faute du chef Guerraz qui a certainement la main trop dure. C'est un homme admirable comme travail, sentiments, vaillance; j'ai dit plus haut son attitude le jour de la cote 240, mais on ne peut lui demander, non plus qu'à ses camarades d'ailleurs, le doigté et les précautions qu'exigent la situation et l'état d'esprit de la troupe. Nos braves collaborateurs sont des soldats, ce ne sont pas des

diplomates. Pour le moment, ces incidents qui se produisent dans les unités ne sont pas très graves; ils ne m'inquiètent que par leur fréquence et surtout parce que j'y vois l'action des gens de Fez. Ceci nous promet, dans la situation rare où nous sommes, des jours heureux. En fait, la seule chose qui retient nos hommes dans le devoir est l'assurance de leur solde que l'on s'ingénie à leur payer régulièrement. Ces gens-là n'ont aucune notion d'un devoir quelconque envers n'importe qui ou n'importe quoi. L'idée de patrie n'existe pas pour eux. Le Sultan n'est vaguement dans leur esprit que le représentant, le pontife de leur religion. Ils le détestent franchement comme homme, comme chef et surtout comme souverain. Ils savent sa cruauté et c'est, pour beaucoup, afin de s'en garer qu'ils ont volontiers serré sur nous, chefs étrangers et protecteurs qu'ils suivent, non point pour une idée, mais parce que notre manière d'être et de faire leur ont plu. Ils restent enfin là où nous les mettons, parce qu'ils savent que cela leur procure tous les cinq jours une solde dont ils vivent et font vivre leur famille. Quand j'entends le chef de mission et Brémond discuter entre eux de l'opportunité d'instaurer un ordinaire régulier, je me demande s'ils ne perdent pas le sens des possibilités et des réalités les plus immé-

diates. Mais il faut que je me décide à comprendre moi-même que ces grands militaires sont là pour créer une belle armée marocaine qui sera leur œuvre et dont ils seront les mentors, qu'ils ne peuvent comprendre cette armée qu'organisée, disciplinée à la française, toutes choses dont nous sommes encore très loin. Je dois comprendre tout cela, mais je sens surtout qu'ils veulent faire ici, en quelques mois, ce qu'on a mis des années à obtenir en Algérie.

En ce qui concerne la solde, compartiment administratif qui ne m'était pas attribué, je dois admirer les efforts déployés par mes chefs pour y faire face. J'ai dit comment ils s'en étaient tirés durant la campagne que je viens de raconter. En ce moment, je suppose qu'ils ont dû soutirer quelque argent à Hafid ou se faire consentir une avance sérieuse par la maison Braunschwig. C'est une maison française installée au Maroc depuis longtemps et qui y a fait connaître, qui y importe, entre autres choses, les soieries lyonnaises, en particulier ces foulards de soie bariolée dont les femmes ici sont folles. Je ne suis pas fâché, en passant, d'écrire ici le nom de cette firme dont le chef actuel, Georges Braunschwig, est un des plus beaux esprits que j'ai rencontrés en cette période compliquée de mon aventure marocaine.

2 et 3 mai.

Voilà des journées pénibles. D'abord parce qu'il commence à faire chaud sous la tente, mais surtout parce que nous ne savons rien de ce qui se passe autour de nous, encore moins savons-nous si on se doute en France de la situation qui peut se résumer ainsi. Nous sommes campés, comme je l'ai dit, hors et contre le mur du Méchouar entre Bab Segma et le cimetière du même nom. Notre camp est par conséquent dominé par la ligne que nous appelons la crête des oliviers, sommet tout proche d'un glacis qui descend jusqu'au mur du palais et qui est garni en partie par le cimetière et en partie par le camp. Bien que nous soyons sous la ville même, notre camp est fermé de tranchées face à l'ouest et face au nord; or la ville, somme toute, est assiégée et nous avec. Tandis que dans le reste du Maroc les affaires vont leur petit train-train, tandis que les légations à Tanger s'efforcent, comme elles le font depuis des lustres, de se créer l'une à l'autre de mesquines difficultés, tandis que les Français s'installent et s'étalent dans les Chaouia, le Sultan Moulay Hafid est aux prises, dans sa capitale du nord, avec toutes les tribus du voisinage, les tribus berbères d'abord, ce qui est normal et conforme à un état de choses plu-

sieurs fois séculaire; ensuite, et c'est le plus grave, avec les tribus arabisées et dites makhzen, jusqu'alors rempart de la dynastie contre les éternels dissidents, les Berbères précités. Ce qui était à prévoir et complique la situation est que ces derniers, sans donner la main aux tribus arabisées, sont tacitement d'accord avec elles pour inquiéter le Sultan tour à tour ou simultanément. Dans ce magma agit le virus fassi pour en accroître la fermentation. Comme je l'ai laissé entendre plus haut, les gens de Fez sont très hostiles au Sultan Moulay Hafid pour différentes raisons qu'il est peut-être utile d'analyser.

Hostiles dans leur généralité veulent-ils être par principe, comme ils le sont pour le maître quel qu'il soit. Ceci peut paraître extraordinaire quand on se rappelle que ce sont eux, c'est le *consensus omnium* fassi dirigé, concrété par les oulama, qui seul intronise définitivement le Sultan après chaque prise de pouvoir. Il n'y a pas, en Islam, d'ordre prévu pour les successions dynastiques. Chaque fois, celui qui l'emporte est le plus malin, le plus fort; le terme de prise du pouvoir est tout à fait celui qui dit ici le mieux ce qu'il doit dire. Mais le vainqueur du tournoi doit se faire approuver par les oulama, c'est-à-dire par les gens de la ville sainte. Certains Sultans ont

dû pour cela mettre le siège devant leur bonne ville, la réduire et y entrer de force; après quoi et quelques têtes coupées, on le proclamait sans scrupule trop prolongé, car il était le plus fort et donc bien désigné par Dieu.

Moulay Hafid n'a pas eu ces difficultés. Succédant à son frère Abd el Aziz trop entiché des choses européennes, il se posa en Sultan xénophobe et fut admis sans trop d'histoires. Très vite, on lui reprocha d'avoir abandonné ce programme; on lui reprocha ses relations serrées mais obligées avec les Européens; on lui reprocha sa cruauté, sa rapacité, son avarice; on lui reprocha les grands Caïds du Sud envers lesquels il avait des obligations. On lui eût reproché n'importe quoi parce que c'est à Fez une tradition de toujours agir ainsi. Et je voudrais pouvoir analyser doctement les causes profondes de cette tradition; je dirai du moins ce que j'en pense d'après ce que j'ai vu.

Dans la ville de Fez que je viens d'observer depuis trois ans, il y a une plèbe d'abord immense dont les membres ont les origines les plus diverses. Il y a, par exemple, beaucoup de Berbères mais, en ce qui les concerne, il y a ceci de particulier qu'on entend très peu parler berbère dans la ville. Le Berbère parle arabe dans Fez et les femmes

berbères qui vivent dévoilées dans leur pays et qui circulent même sans voile dans Meknès, se cachent le visage dans la ville sainte, dans la ville de Moulay Idriss qui fut le grand apôtre de l'Islam en Berbérie, à l'époque où il n'y avait en Berbérie que des Berbères. Quelle que soit l'origine des gens de cette plèbe, tous ses membres renchérissent de religiosité parce que c'est la mode, parce que c'est convenable et surtout parce que c'est le moyen d'avoir droit de cité, de se faire pardonner son origine, sa pauvreté, et de gagner sa vie au contact de tous les milieux citadins.

Dominant de très haut cette plèbe, on voit trois classes qui en réalité n'en font qu'une, tant sont pareils les sentiments qui les animent. Qu'il s'agisse des simples boutiquiers, des gros marchands ou des personnages religieux, tous ces gens-là pensent et agissent de la même façon. Le mélange des idées et des intérêts entre les membres de ces trois catégories de citadins est intime et cela tient tout d'abord à cette religiosité orgueilleuse qui les anime tous, mais aussi au caractère spécial de la fortune, caractère qui est d'ailleurs général au Maroc. L'imprévoyance, fille évidemment d'une certaine dose de fatalisme, la curiosité de la spéculation, un certain goût du risque;

tels sont les caractères du commerce indigène marocain dont le commerce fassi est le type le plus pur. On conçoit dès lors qu'il n'y ait rien ici de plus instable que la fortune. Tel qui était hier un notable et riche négociant sera demain un simple boutiquier et les plus hauts personnages politiques ou religieux savent qu'ils ne dérogent pas en tenant boutique ou en commanditant de petits commerçants.

En somme, qu'il s'agisse d'affaire ou de religion, on ne peut comprendre avec exactitude le caractère des gens de Fez qu'en se rappelant qu'ils sont, pour une grande part, d'anciens juifs venus à l'Islam et que l'esprit juif, les méthodes juives, imprègnent toutes les couches de ce monde étrange et toutes ses idées. En l'état actuel de mes connaissances, de mes observations personnelles, à la faveur de nos relations, de notre frottement aux gens d'ici, je ne saurais dire, bien entendu, comment s'est faite cette injection d'esprit juif dans l'âme des fassis. L'histoire de Fez est longue et longue aussi la servitude juive au Maroc. Nous savons qu'Israël souffrait jadis volontiers pour sa foi jusqu'au martyre. Mais il faut remarquer aussi, qu'en dehors des crises aiguës de folie religieuse ou de colère commerciale qui jetaient les musulmans sur les groupes d'Hébreux vivant à leur

contact, ces derniers étaient, en terre d'Islam, moins dépaysés qu'en notre Europe par exemple. Les juifs qu'on faisait chrétiens redevenaient juifs dès que possible. Ils ont moins de prévention contre l'Islam. Tous les sémites pensent et agissent en sémites. Ils se rossent et agissent en frères ennemis, frères tout de même. Il est douteux pourtant que les conversions aient été en aucun temps volontaires. Il est probable que beaucoup furent imposées par la force, d'autres par la menace de l'exil, plusieurs ont dû se faire aussi par cette autre contrainte qu'est le souci de jouir en paix des biens de ce monde. Il est avéré, en tout cas, que maints juifs convertis sont devenus de bons musulmans et ont fait souche de vaillants et fougueux sectateurs de Mahomet. Ce faisant, ceux-ci ont joint à leur conviction nouvelle toute l'énergie qu'ils tenaient de leur race et en particulier cette discipline religieuse que le judaïsme impose aux siens, étroite et féroce. Passant de la Synagogue à la Mosquée, ils ont emporté leur goût pour la tradition rigide et minutieuse et, surtout, conservé ces constantes intérieures, la loi, la religion dont leur race s'était armée pour maintenir son unité morale. Ils ont ainsi donné aux classes dirigeantes de Fez ce caractère qui frappe, singulier mélange de religiosité outrée et de génie

commercial. Peut-être ont-ils leur part dans l'évolution vers le fanatisme d'un Islam qui fut certainement jadis plus tolérant qu'aujour-d'hui.

Mais ils ont aussi apporté avec eux autre chose, un insondable orgueil : le fassi c'est le juif qui a trouvé un point d'appui, l'Islam; l'orgueil et le goût de l'inquiétude. Comme le juif, le fassi a le besoin maladif de vivre, de trafiquer dans l'inquiétude. Toujours mécontent de ses maîtres quels qu'ils soient, il aime à se dire opprimé. L'oppression, la menace sur sa personne ou ses biens donne à sa vie une saveur dont il se délecte. Cette oppression, quand il ne l'a pas, il l'invente; la menace, il la provoque ou la cherche. Ce sadisme fait de lui un révolutionnaire dont toutes les exigences s'aggravent de cet orgueil d'avoir été, depuis des temps, l'arbitre de la politique du pays tout entier, d'appartenir à une ville sans la possession et la permission de laquelle il n'est pas de souveraineté complète sur l'ensemble du Maroc.

Au moment que j'écris, en ce mois de mai 1911, alors que le trône de Moulay Hafid subit le choc des tribus révoltées, les fassis, nettement, pactisent avec les dissidents. Bien plus, ils se donnent le frisson délicieux d'appeler à la rescousse les Berbères, alors qu'ils savent fort bien que ceux-ci,

vainqueurs, n'entreraient dans leur ville que pour la piller.

4 mai.

Première journée de bagarre. Mais avant de dire ce qui s'est passé, je dois noter ceci. Notre troupe, dont la cohésion maintenue à grand'peine est la seule sauvegarde de la situation, possède sur l'un de ses flancs un voisinage dangereux. Il ne faut pas oublier que la petite troupe organisée par la mission militaire fut faite d'éléments sélectionnés pris dans les vieilles hordes dont disposait le Makhzen. Ces hordes n'ont pas été dissoutes et Moulay Hafid, probablement sur le conseil de Gaillard, s'est ingénié à leur donner des chefs et des missions à remplir. Il fallait évidemment employer ces gens de métier, ce qui avait aussi l'avantage de les éloigner de Fez. Or, en ces heures troubles où les chefs de partisans échappent à tout contrôle et font à peu près ce qu'ils veulent, plusieurs de ces méhallas se sont rapprochées de la ville; certains éléments même y sont entrés et ne veulent plus s'en aller. Pour obtenir d'être payés, ces éléments ont manifesté une tendance à se rapprocher de la Mission. Ceci eût été heureux, si ces gens-là avaient été sûrs. Ils ne l'étaient certainement pas et d'ailleurs comment aurions-

nous fait pour les absorber, sans officiers, sans cadres, sans argent? Pour ne pas les laisser en ville, on a fait semblant de les utiliser. D'après ce que j'ai dit plus haut, on a dû remarquer qu'il y avait un trou sur notre front nord, entre nos dernières tentes et le ravin de Bab Mahrouq. On l'a bouché avec ces gens groupés sous le commandement du vieux Caïd El M'taï.

Et maintenant, voici la journée. On a su, par Gaillard évidemment, que les Béni Mtir prononceraient une attaque sur nos lignes pour nous tâter, et en effet on a vu, du côté de Ras el Ma, des gens qui s'agitaient, fantassins et cavaliers. J'indique en passant que ce lieu dit Ras el Ma n'est autre que la source de l'Oued Fez telle que l'imaginent les fassis, mais il m'a été donné d'observer que l'origine de cet Oued est plus compliquée que cela. On a tiré des coups de canon sur ce que l'on voyait et j'ai eu l'impression que ce n'était pas sérieux. Les gens ne se sont pas décidés à prononcer une attaque à fond et, baromètre de la situation, Bou Aouda est resté assis sur son tabouret de bois, devant sa tente, le dos tourné à la position que nous défendions et face, par conséquent, au mur de la ville et aux derrières du camp. Il est probable que, ce faisant, le vieux chef avait ses raisons. En tout cas, tandis que nous étions très

occupés à tirer des coups de canon sur des silhouettes caracolantes et fugitives, une grande rumeur s'éleva derrière nous. Lesdites silhouettes avaient dû servir à masquer la manœuvre d'un groupe de Berbères Béni Mtir qui, tournant le Djebel Trat, vint attaquer sur nos derrières et au nord-est le camp du Caïd M'Taï. Ce fut une ruée, une débandade d'autant plus folle qu'elle était certainement convenue. Cette poussée de fuyards se jeta sur notre camp, y mit le désordre et eût tout emporté si, comme par hasard, Bou Aouda de son tabouret n'avait vu la scène dès son début. Le vieux bonhomme, sans lâcher son éternelle cigarette leva le bras, claqua des doigts en guise d'appel et, un instant après, une centaine des hommes à sa dévotion dirigés par son Khalifat Si Ahmed el Barbouchi se trouvèrent, comme par hasard aussi, déployés entre notre camp et les fuyards qui jugèrent prudent de fuir d'un autre côté. Ils prirent par Bab Segma la direction de la ville et s'y engouffrèrent. Les Béni Mtir jugeant leur coup manqué n'insistèrent pas et tout rentra dans l'ordre avant la fin de la journée.

Mais tout ceci montrait bien la précarité de notre situation.

5, 6 et 7 mai.

Trois jours désespérants comme je ne voudrais plus en revivre. En ce qui me concerne, je souffre non seulement de ne rien savoir, mais encore plus du silence de mes chefs. Un accès d'orgueil, bien légitime en raison de leur attitude, m'interdit de leur demander des nouvelles. Je ne vois jamais le chef de Mission qui ne sort pas de la ville et Brémond qui est pourtant un brave type m'offense avec l'air qu'il prend de qui sait et ne veut rien dire et parfois, s'il lui arrive d'aborder par hasard les sujets qui le poignent ne le fait que par bribes et dans une forme qui laisse entendre qu'après tout cela ne me regarde pas.

Et puis je me console et les excuse en pensant qu'eux-mêmes ne savent peut-être rien, sauf ce que Gaillard veut bien leur dire qui ne doit pas être lourd. C'est par les Européens enfermés avec nous dans Fez que j'arrive à savoir où nous en sommes et encore par l' ntermédiaire des sous-officiers. Ceux-ci, en effet, pour diverses raisons de service, sont amenés à rentrer parfois en ville, tandis que moi, il me faut rester jour et nuit à mon poste pour vei ler au grain. Voici donc ce que j'ai pu savoir et l'on verra que ce n'est pas beaucoup.

d'ici à Fez ne sera qu'un immense tapis de fleurs. Notre troupe ramassée sous la forme classique de la tête de cochon à la Bugeaud, notre troupe furieuse va foncer dans les fleurs saccageant tout, laissant sur le radieux tapis son horrible traînée de sang et mêlant au parfum des fleurs la puanteur des cadavres.

Nous ne sortirons d'affaire, en effet, que par la rapidité, la violence de notre ruée. Bou Aouda a lâché sa mule et a pris son cheval. Il a retroussé ses manches et, chose que je ne lui ai jamais vu faire, ce taciturne parcourt les rangs de ses soldats, les interpelle, les harangue. Les hommes des autres tabors viennent écouter...

24 avril (1).

De Sidi Abd el malek à la cote 240, entre le Souq es Sebt et Mechra Chorfa sur le Sebou. La plus terrible journée de ma vie marocaine. Nous avons été attaqués dès le départ. Brémond qui est, je crois, très fatigué marche derrière l'avant-garde et en tête du convoi. Il y restera

---

(1) Du 24 au 27 avril, mon agenda ne comporte que des notes succinctes. J'étais chaque soir trop fatigué. C'est à Fez, mieux installé et plus reposé que j'ai pu, le 28 et 29 avril, rédiger ce qu'on va lire alors que tous les détails étaient encore frais en ma mémoire.

jusqu'à Fez et n'aura d'autre volonté que de foncer et d'entraîner son monde. Il me laisse le soin de surveiller toute la colonne et de mener le combat. Durant toute cette journée et la suivante, je vais voltiger sur tous les fronts, essayer de tout voir, de parer à tout. Et tout de suite, très nettement, notre marche prend le caractère qu'elle doit avoir et qu'avait prédit Bou Aouda, la « Souga », la ruée violente qui doit faire sa trouée par la terreur. Il semble que tous, indigènes et Français de la petite colonne, aient conscience qu'on ne se tirera de là qu'en allant vite et fort. Bou Aouda vient de galoper jusqu'aux tabors de cavalerie. Que leur a-t-il dit, je l'ignore, mais nous avions à peine démarré que la plaine flambait derrière nous, villages et récoltes et... les fleurs. Cornice, qui couvre l'arrière-garde, a fort à faire pour rassembler ses hommes, les empêcher de s'attarder. Je dois courir à la pointe d'avant-garde pour empêcher que le pays ne flambe devant nous, car la fumée nous gênerait; il faut passer. Et dans ma course je rencontre un cavalier qui, au petit trot, traverse la ligne en direction du convoi. L'homme emporte une femme devant lui sur sa selle. Je dégaine et lui coupe la route le sabre haut. « Lâche cette femme! » La gosse glisse en bas du pommeau et s'agrippe à la queue du cheval et

imprécision de deux colonnes de secours, l'une qui viendrait d'Algérie et l'autre des Chaouia, par Rabat et les Béni-Hassan et, c'est pour prendre contact avec ces hypothétiques formations, que nos chefs s'inquiètent de trouver des courriers, ce qu'on appelle ici des rekkas.

J'ai longuement, cette nuit, tout en attendant que vint le sommeil, réfléchi sur mon lit à toutes ces choses et je suis venu à cette idée que les deux braves officiers d'État-major, mes chefs, ne méritent probablement pas les reproches que je leur fais de me laisser sans nouvelles. Ils ne doivent pas en savoir tant que cela. Si quelqu'un sait quelque chose ce ne peut être que Gaillard et celui-ci ne doit pas dire ce qu'il sait, car il lui faut compter avec l'opinion des fassis auxquels il serait imprudent de dévoiler les intentions de notre Gouvernement. Il ne doit pas être utile non plus de les faire connaître trop tôt aux consuls étrangers et surtout à Vassel, l'Allemand. Gaillard doit être probablement assez prudent pour ne pas provoquer une réaction spontanée de l'orgueil des gens de Fez. Tels que je les connais et qu'il doit certainement les connaître aussi, les fassis ne doivent pas pouvoir imaginer que l'étranger puisse, un jour ou l'autre, oser approcher de leur ville qu'ils tiennent pour sacro-sainte et que dans tous

leurs écrits, depuis des siècles, ils appellent « La bien gardée », c'est-à-dire la bien gardée contre le contact impur des chrétiens. Si telle est la réserve prudente de Gaillard en cette affaire, je l'approuve complètement et, à sa place, je n'agirais pas autrement (1).

8 mai.

Journée sans nouvelles et par conséquent sans intérêt. Les soldats semblent tranquilles et nos sous-officiers ne signalent rien d'inquiétant. Tantôt, Brémond m'a dit d'un ton mystérieux que les tribus de l'Est auraient déclaré le Djihad, c'est-à-dire la guerre sainte. Comment a-t-il pu

(1) On a su plus tard que la possibilité d'un massacre général des Européens résidant à Fez fut l'argument dont usa notre Gouvernement pour justifier notre intervention armée devant la jalousie des puissances. Ce massacre, on le sait, devait avoir lieu un an plus tard, au lendemain de la signature du traité de protectorat. Et cette fois, il semble bien que la perspicacité de Gaillard ait été en défaut. Ou bien faut-il croire qu'épuisé par son long effort, il ait lâché prise et détourné son attention des mille petites contingences de la vie indigène, des mille petites et redoutables stupidité dont se gave l'esprit de ces gens, dont ils nourrissent leurs colères jusqu'à explosion.

Et ceci peut être pour nos dirigeants français au Maroc une leçon qu'ils ne doivent jamais oublier. Qu'ils sachent bien qu'il n'est rien de plus dangereux que le musulman qui s'écarte de nous et, silencieux, rumine tout à la fois son dogme et ses rancœurs; rancœurs obligées au contact de notre état d'esprit à nous et de notre ignorance de son état d'esprit à lui.

le savoir et d'ailleurs quelle est l'importance de cette nouvelle? Ce ne peut être qu'un renseignement d'origine indigène venu de quelque commerçant fassi en relations avec Gaillard. Un renseignement ne vaut que s'il est interprété et appliquant aussitôt ce principe qui m'est cher, je discute ce renseignement et l'épluche en mon for intérieur. Le fassi qui a donné cette nouvelle est un homme en relations avec les gens de l'Est. Ce fassi, comme tous les fassis, est très probablement un commerçant dont le négoce doit être gêné par quelque événement survenu sur le trajet de ce négoce. Cet événement doit être un rassemblement en vue de quelque résistance, à quoi le fassi naturellement porté à l'interprétation la plus anti-chrétienne, donne le sens de Djihad, ce qui n'est pas nécessaire. L'important est qu'il y ait un rassemblement dont la présence implique l'utilité de s'opposer à quelque chose et cette chose ne peut être que l'avance de l'armée française de l'Est. Et voilà comment, dûment interprété, le renseignement inquiétant de Brémond devient un avis des plus satisfaisants.

9 mai.

Journée très intéressante. Ce fut d'abord l'avertissement qu'un rassemblement de 450 cavaliers

serait au pont de Sebou. Ces gens seraient évidemment animés d'intentions hostiles et en particulier voudraient s'opposer à l'entrée à Fez des céréales qui viennent de chez les Hiaïna. Ce nom est celui d'une tribu qui occupe la vallée de l'Innaouenne et qui, me confie Brémond d'un ton mystérieux, serait avec le Sultan et par conséquent avec nous. C'est encore là un de ces bobards dont on s'imagine nourrir ma curiosité et, croit-on, ma jeune inexpérience. La vérité du fait est autre. Tout est sens dessus dessous au Maroc, c'est entendu, mais ces gens de tribus diverses sont, cette année, d'autant plus turbulents qu'ils sont plus riches. La récolte de l'an dernier a été bonne et celle qui vient s'annonce fort belle. Quand la mule à l'écurie est trop grasse, elle tape, dit un proverbe marocain. Il ne faut rien comprendre aux choses d'ici pour s'imaginer et pour dire que les tribus du nord marocain qui regorgent de grains vont se priver de la puissante consommation de la ville de Fez et plus niais faut-il être encore pour ne pas discerner que les gens de Fez, tout en fomentant la discorde politique, savent se ménager les vivres dont ils se nourrissent et dont ils commercent. Nous saurons plus tard que, durant ces jours tragiques et compliqués, une terrifiante famine a sévi dans la ville de Fez où la faim fit périr

quantité de malheureux. Nous apprendrons que nous-mêmes avons été menacés d'inanition par manque de substances comestibles. Il fallait bien, pour avoir les mains libres, que notre Gouvernement disposât de quelque argument qui apitoyât l'opposition et surtout Jaurès. Rien ne pouvait mieux toucher celui-ci que les souffrances des pauvres indigènes sujets de Moulay Hafid. Et pour revenir à ces gens montant la garde au pont de Sebou, il s'agissait de Béni-Mtir qui, moins riches que les autres et menant le jeu contre le Makhzen, prétendaient se faire payer une redevance sur les grains qui venaient à Fez de chez les Hiaïna ou d'ailleurs. Je me suis bien gardé de communiquer mes réflexions au camarade et pour deux raisons. La première est que je savais parfaitement que cette histoire de famine était un des puissants motifs dont Gaillard armerait son Gouvernement; la deuxième, plus personnelle, est que, pour rassurer mes chefs soucieux de garder pour eux seuls tous les mérites de Leur Œuvre, je n'ai jamais tenté de leur laisser voir que je pouvais être moins sot et moins ignorant qu'ils le pensaient. Inutile de dire que durant tout le siège de Fez, nous n'avons jamais manqué du nécessaire, que je n'ai jamais eu faim et que si parfois j'ai eu soif, ce ne fut jamais très longtemps. Il me répugnait de boire de l'eau

de l'oued Fez et le Mellah était assez loin où j'envoyais acheter du vin.

Je suis allé précisément au Mellah aujourd'hui et par ordre, non point pour chercher du vin (j'en ai cependant rapporté), mais pour y installer une « Mia » d'infanterie, soit environ 100 hommes. On a jugé utile, en effet, de faire garder le front sud du Mellah en occupant le cimetière. J'ai rencontré là Bringau le radiographe qu'on avait fait venir, je crois, à la demande d'Hafid ou peut-être pour occuper une place qu'on ne tenait pas à voir occupée par quelque autre. Bringau était un savant qui monta avec soin un cabinet de radiographie dont le Sultan s'amusa quelque temps. Mais, pour le moment, le souverain avait bien autres choses à penser. Bringau qui était logé dans le quartier de Moulay Abdallah, en Fez Djedid, et qui ne s'y jugeait pas en sûreté, était venu s'installer au Mellah où il était, je crois, l'hôte de M. Elmaleh, le directeur de l'école de l'Alliance (1). J'ai profité de mon passage au Mellah pour faire visite à celui-ci et à sa femme chez lesquels j'avais été reçu, les années précédentes, le plus aimablement du monde. C'est un couple charmant animé

(1) On sait que Bringau et sa femme et leur hôte Bengio, l'employé de M. Braunschvig, ont été massacrés, à Fez, le 17 avril 1912.

d'un dévouement professionnel vraiment admirable. Je connais peu de métier plus ingrat que le leur qui consiste à éduquer la jeunesse juive du Maroc et à tenter de l'instruire sur les bases de notre culture française, culture à laquelle ces enfants juifs sont ataviquement aussi peu préparés que possible. Ce sont des sémites plongés, maintenus par d'autres sémites et, depuis des siècles, dans la sujétion la plus déprimante, le ravalement moral le plus abject. Il faut que ce soit Israël. Je ne vois pas quel autre peuple aurait pu, sous une telle oppression et si longue, sauvegarder son intégrité raciale et morale. L'étonnement où tout ceci m'a plongé renforce le mérite que j'ai ci-dessus reconnu aux éducateurs de cette plèbe juive et en particulier à cette famille Elmaleh que j'ai vue à l'œuvre. Je dois par ailleurs à ces personnes une marque de reconnaissance et de sympathie. Lors d'une maladie que j'ai faite, il y a deux ans, ils sont venus, maintes fois, l'homme ou la femme, me voir, fort loin de chez eux et se sont montrés en cette circonstance pleins de soins et d'attentions.

J'ai profité de mon passage au Mellah pour m'entretenir avec les personnes que j'ai dites de tout ce qui compose les difficultés et curiosités de la situation. J'ai constaté que personne ne sait

rien d'une intervention possible et plus ou moins proche du Gouvernement français, mais chacun est autant que moi-même convaincu de la nécessité de cette intervention. L'inquiétude dans ce milieu est évidente et grande. Celle-ci semble parfois tempérée par une observation d'un fait évidemment surprenant au premier examen. Mes amis en effet s'étonnent de ce que rien, dans l'attitude de la population musulmane de Fez ne permet de croire qu'elle se rend compte de la gravité de l'heure présente, de la gravité surtout qu'elle peut avoir, cette heure, pour l'avenir et l'indépendance du pays et de son peuple. Les gens vont, viennent à leurs affaires dans le même grouillement poussiéreux et mal odorant que toujours. Aucun ralentissement n'apparaît dans l'activité commerciale de la ville. Personne ne semble se douter qu'il y a, tout près, un souverain très ennuyé et inquiet, des soldats qui gardent les murs de la ville contre des ennemis de jour en jour plus nombreux. A l'égard des Européens assez rares et par conséquent d'autant plus faciles à remarquer et qui traversent parfois cette foule, les gens de Fez, les gens de la rue, les boutiquiers, non seulement se comportent sans hostilité, ni brusquerie ni insolence, mais encore semblent plus que jamais les ignorer, ne pas les voir. Seules les

femmes, comme elles ont toujours fait, se collent le visage au mur quand elles voient un Européen, seuls les enfants, par des grimaces et de petites insultes timidement murmurées, laissent voir les sentiments qu'on leur inculque.

En somme, les Européens d'ici, Français ou autres, analysant leurs propres inquiétudes et cherchant à les surmonter, semblent parfois trouver une raison de se rassurer dans l'indifférence et l'insouciance qui apparaissent sur les visages et dans les attitudes des musulmans. Bien entendu je n'ai rien dit qui pût détruire cette impression, car, dans la situation actuelle, il ne faut affoler personne. Mais je ne partage pas cette impression rassurante. Je reviendrai plus tard sur cette question de l'indifférence apparente chez les musulmans; elle est d'importance.

8 heures du soir.

Nous venons d'apprendre une chose qui semble inquiéter beaucoup Brémond et qui m'amuse énormément. Les Berbères auraient inventé le vaudeville si nous ne l'avions fait avant eux. Il y a en tout cas dans certains de leurs gestes une sorte d'humour qui rend aux événements que nous vivons ce ton héroï-comique bien caractéristique

de la politique makhzen. On sait que notre méhalla heureuse, comme toute troupe chérifienne qui se respecte, possède un canon dit « de nouba », petite pétoire en bronze avec laquelle au lever du jour et au coucher du soleil on salue l'aurore et le couchant et l'on appelle à la prière. J'ai expliqué longuement, dans le précédent volume, l'importance et le sens mystique de cette canonnade. J'ai dit que, pour les populations, le canon est l'évocation même de la puissance chérifienne, l'affirmation, *ad usum populi*, de l'autorité religieuse du Sultan. Peu à peu, pour les foules simples, le canon a fini par représenter le Sultan lui-même. C'est au canon que les vaincus viennent apporter leur soumission. Bien plus, le canon possède un caractère de lieu d'asile que personne n'oserait violer. Qu'un bandit quelconque poursuivi par la vindicte publique parvienne à se réfugier entre les roues du petit canon et tout action cesse et l'homme ne peut plus être jugé que par le Sultan. Le canon de prière est donc, dans notre organisation, un personnage de premier plan. Le souverain seul a le droit d'avoir un canon. Il n'y a pas de Sultan sans canon.

Or déjà, hier matin, de mon lit, j'avais remarqué que le coup de canon matinal avait un écho. J'avais mis cela sur le compte de l'oued Fez et du

Djebel Trat qui domine son cours. Et ce soir, à peine étais-je rentré au camp que j'ai entendu très distinctement une réplique à notre coup réglementaire. J'avais bien bu un verre de bordeaux chez mes amis du Mellah, mais ce n'était pas cela qui pouvait me faire voir et entendre double. Et voici ce que tout le monde savait depuis deux jours et que j'étais seul à ignorer. Les Berbères Béni Mtir (appellation arabe d'ailleurs, alors que le vrai nom de ces gens est Aït Ndhir, qu'ils s'appellent entre eux Aït Idrassene et se prétendent venus des Aït Atta, ce qui est parfaitement possible (1); les Béni Mtir donc, maîtres de Meknès, y ont trouvé, comme par hasard, un frère de Moulay Hafid, du nom de Moulay Zine, l'ont entraîné dans leur rébellion et l'ont proclamé Sultant. Ceci avec l'encouragement de certains Européens et en particulier d'un Français notable. Après quoi, ils ont conduit solennellement le Sultan de leur choix dans leur campement de guerre, à Ras el Ma, c'est-à-dire aux sources de l'oued Fez. C'est de là que partent les coups qu'ils nous portent et l'histoire nous dira peut-être un de ces jours dans quelle mesure la main de Gaillard a battu les cartes dans ce jeu.

(1) Toutes choses à vérifier, bien entendu, par nos savants ethnographes d'aujourd'hui.

En tout cas, il n'y a pas de Sultan sans canon de Nouba et sans appel à la prière matin et soir, à des heures variables, déterminées par un agent du Makhzen glorieux, sorte d'astrologue sacerdotal. Mais les Béni Mtir, bien que se disant furieusement musulmans, sont, comme tous les Berbères, fort peu orthodoxes et ils n'ont pas dû trouver à Meknès l'homme de religion qu'il leur fallait pour donner à leur horde le signal des prières. Alors, tout simplement, ils ont décidé que le canon de leur Sultan ferait entendre sa voix dès qu'on entendrait celle du canon de l'autre Sultan. Et voilà comment, durant tous les jours qui vont suivre, dès que notre méhalla fera Boum, celle de l'usurpateur fera Boum en écho. Et l'on peut juger de la colère où cela met Hafid et de l'impression déprimante causée sur les troupes loyalistes par l'éclat sacramentel de la pétoire de Moulay Zine. Tout cela serait d'un comique achevé si notre sécurité n'était pas en jeu. Mais nous n'avons cessé depuis des mois de jouer avec celle-ci et on en prend très facilement l'habitude.

10 mai.

Un bruit dont je n'ai pu découvrir la source circule ce matin parmi les sous-officiers. La colonne de secours serait à Dar Zerari, point qui est à

10 kilomètres à l'ouest du col de Zegota. J'ai du mal à le croire et Brémond aussi, me semble-t-il. D'ailleurs s'il sait quelque chose, tout en regrettant pour lui qu'il n'ait pas assez confiance en moi pour me dire ce qu'il peut savoir, j'approuve qu'il cache, le plus longtemps possible, l'existence de cette fantomatique colonne. Nous ne savons pas quelle peut être la réaction de la ville de Fez à la nouvelle qu'une colonne française s'approche de ses saintes murailles. Plus immédiatement, nous ignorons ce que feront nos soldats. Ceci est évidemment une des grandes inconnues du problème.

8 heures du soir.

J'ai passé la journée à tenter d'éliminer cette inconnue. Servi par le hasard, j'y ai quelque peu réussi. Il me fallait tout d'abord un personnage makhzen pour connaître l'impression ressentie, dans ce qu'on peut appeler la classe dirigeante, par l'apparition, sur l'horizon politique, de Moulay Zine, frère d'Hafid et Sultan insurrectionnel. J'ai pu m'entretenir longuement avec Si Larbi Djerari qui remplit auprès de notre méhalla heureuse les fonctions d'Amine des finances. Il est chargé de payer aux soldats et aux chefs indigènes la solde qui est aux uns comme aux autres attri-

buée. En réalité, c'est nous qui payons et l'amine nous regarde payer. Il est le personnage muet qui fait le décor et représente la formule de collaboration avec le Makhzen glorieux. Si Larbi est d'ailleurs un très honnête fonctionnaire dont l'intégrité naturelle m'est tout de suite apparue. Avec cela, il n'est pas capon et monte vigoureusement à mule. Il m'a suivi dans maintes pérégrinations dont certaines étaient assez risquées. Par exemple, lui et moi sommes allés plusieurs fois, l'année dernière, porter la solde à la méhalla de l'Innaouene. Nous étions seuls lui, moi et mon palefrenier indigène pour escorter les mulets chargés de douros et il ne m'a jamais manifesté la moindre appréhension. J'en avais probablement plus que lui. Si Larbi a aussi cette qualité de n'être pas énigmatique et fermé comme le sont généralement les gens de son monde. Il appartient à une très vieille famille de serviteurs des Sultans; il est très instruit et d'une éducation parfaite. Ce que j'ai dit de sa probité professionnelle m'amène à une constatation que je voulais noter depuis longtemps et à laquelle je puis bien, ce soir, consacrer quelques minutes. Il y a, dans cette société très policée, très instruite, religieuse et commerçante où se recrutent les fonctionnaires du Makhzen des individualités correctes en plus

grand nombre que nous n'affectons trop volontiers de le croire. Moi-même qui ne professe pas, comme on a pu le voir, des sentiments fort tendres pour cette catégorie de Marocains, je dois loyalement reconnaître que j'y ai trouvé de fort belles âmes, ayant le sentiment de la grandeur et aussi de la satisfaction que l'homme trouve dans le culte de l'honnêteté, de l'abnégation et même de la pauvreté (1). J'ai, durant des mois, été le témoin de la simplicité farouche de Bou Aouda. Celle du Pacha Baghdadi est chez les nôtres proverbiale. Et bien d'autres eussent mérité que je dise leurs vertus. Par contre, j'ai le sentiment très net que, si certains sujets ont, sous nos yeux, mal tourné, cela provient de ce que nous les avons *ratés*, lorsque nous ne les avons pas encouragés à mal faire par nos attitudes mêmes, quand ce ne fut pas par l'exemple de certains.

J'ai donc entrepris Si Larbi et, comme notre longue fréquentation me met avec lui très à l'aise, je lui ai nettement demandé ce qu'il pensait de l'entrée en scène de Moulay Zine. Si Larbi Djerari s'est mis à rire doucement : « Il n'y a rien dans tout ceci qui nous étonne beaucoup. L'histoire de

---

(1) Le texte initial de ma chronique était plus court. Les quelques lignes qui suivent ont été ajoutées en me relisant au cours de ces dernières années. 1930.

nos Sultans est pleine d'aventures de ce genre. Moulay Hassan ne les a pas connues, parce que ses fils étaient encore jeunes. Aujourd'hui, ses fils sont tous d'âge à régner et y ont tous les mêmes droits, car tu n'ignores pas que la pure tradition musulmane n'a pas donné de règle en matière de succession au trône. De ses fils, nous avons déjà usé Abd el Aziz; Abd el Hafid est en train de s'user tout seul. Moulay Zine le constate et se met sur les rangs. Hafid, d'ailleurs, a déjà eu son rogui, ce Bou Hamara qui disait être Moulay M'hammed le borgne que tu connais bien. Après l'exécution de Bou Hamara, un autre frère, Moulay el Kébir a cru qu'il pourrait profiter du travail déjà fait et s'est offert aux populations de l'est pour remplacer Bou Hamara; mais il n'avait aucune étoffe. Il n'y a rien dans tout cela qui ne soit parfaitement dans nos mœurs...

— Mais toi, ai-je demandé, à quel appel fais-tu ta prière? Est-ce au coup de canon d'ici ou à celui de Moulay Zine à Ras el Ma?

— Oh! me dit-il, les deux coups de canon sont si près l'un de l'autre! La question que tu me poses, Moulay Hafid peut aussi bien se la poser aussi. Et souriant, mais redevenu énigmatique, il conclut par la formule : *La Haoula, la Qououata ila Billah ;* il n'y a d'aide et de force qu'en Dieu! »

D'où j'ai conclu que mon interlocuteur n'était pas fixé et qu'il dirait sa prière après le coup de canon d'un Sultan quel qu'il fût et ceci me confirme dans une impression que j'ai déjà éprouvée. Tout le monde au Makhzen est plus ou moins las d'Hafid et de ses procédés. Nos caïds militaires d'ailleurs, regrettent tous Abd el Aziz et ne s'en cachent pas.

Après ce détour dans la politique intérieure, je suis venu à l'idée qui me tenait. « Comment crois-tu que puisse finir l'aventure que nous vivons, toi et moi, dans ce camp, devant Bab Segma? » Et la réponse du Marocain n'a pas manqué de m'étonner. « C'est vous, me dit-il, qui voulez faire finir l'aventure, pas moi. J'ai pris l'habitude de vivre avec toi, j'ai une situation modeste dont le traitement modeste aussi m'est, au moins, assuré par deux gouvernements, le tien et le mien. C'est vous qui allez peut-être mettre fin à tout cela en venant secourir Moulay Hafid ce qui, au fond, ne vous regarde pas, car si votre politique veut le contraire, la logique voudrait qu'il se débrouillât avec les siens. Vos troupes seront là, dans une dizaine de jours...

— Comment le sais-tu, qui te l'a dit? Ai-je fait sans éviter un petit sursaut.

— Crois-tu donc être le seul à le savoir? Vous

avez envoyé au-devant de vos troupes plusieurs rekkas. Je sais bien qu'ils ne sont pas revenus, mais le commerce lui, marche toujours, les marchands vont et viennent entre les ports et nous. Toute la ville sait que vos troupes sont en route. Elle doivent être, à peu près, chez les Béni Hassen. »

J'ai eu de la peine à cacher mon étonnement. On l'aurait pris d'ailleurs pour de la rouerie. Ainsi donc, pendant que nous nous battons les flancs d'impatience en l'attente de nouvelles, alors que nous nous morfondons dans l'ignorance et l'inquiétude, tandis que je vois chaque jour la figure de Brémond qui s'allonge d'angoisse, les gens auxquels nous hésitons à dire nos espoirs savent mieux que nous qu'ils vont se réaliser. Je suis heureux, certes, mais un peu confus. Je suis surtout furieux contre Gaillard. Je ne puis m'imaginer qu'il ne sache pas ce qui se dit en ville et, le sachant, qu'il ne nous l'ait pas fait connaître. Je suis honteux de trouver en défaut mon flair d'agent politique, de ne pas avoir compris qu'on ne cache pas aux gens de Fez ce qui se passe sur les pistes suivies par leurs caravanes commerciales, de ne pas avoir compris que Gaillard, une fois de plus, s'est payé la tête de ces militaires qu'il n'aimait déjà guère et qu'il aime encore moins depuis qu'ils ont mis dans sa politique les pieds et les remuent.

Comme bien l'on pense, j'ai fait un bel effort pour cacher à mon interlocuteur les sentiments qui me secouaient.

— Et que pensent les gens de la ville de l'arrivée prochaine des troupes françaises, ai-je demandé ?

— Que veux-tu qu'ils pensent? Les gens qui, de tout temps, ont fait partie du Makhzen, les gens dont je suis, nous tous déplorons votre ingérence dans les affaires de notre pays. Mais nous avons vu venir la chose depuis longtemps et nous chercherons un accommodement avec cette heure, cette heure que Dieu nous envoie. Quant au grand peuple de Fez, il ne comprend pas trop de quoi il s'agit. Pour lui c'est une affaire entre Moulay Hafid et vous. Il ne s'imagine pas que vous puissiez pénétrer avec vos soldats dans la ville. Non, les Fassis ne se l'imaginent pas (1). Ils sont, tu le sais, très orgueilleux et ne peuvent comprendre que des étrangers, des chrétiens puissent agir en maîtres dans leur ville. Cela ne s'est jamais produit depuis que la ville existe, depuis douze siècles; non, tu le sens bien, ils ne peuvent concevoir cela..., et certainement, vous tiendrez compte de leurs idées. Certes, quelques échauffés ont déjà

(1) Il faut noter que mon interlocuteur, s'il est makhzen, n'est pas originaire de Fez. Mais élevé dans cette ville il connaît bien ses habitants.

DU PROTECTORAT-RABAT

crié qu'il fallait s'opposer aux étrangers, déclarer la guerre sainte. Mais d'autres, beaucoup plus sages, ont fait de fortes commandes de choses à vendre aux étrangers ou bien ont commandité des juifs, sauf ton respect (1), pour cette affaire. D'autres enfin, des plus gros, qui avaient des caravanes en route les ont averties par courriers d'avoir à prendre la file de votre colonne pour profiter de la sécurité... »

Je n'ai pas poussé plus loin l'entretien; j'en savais assez et j'avais surtout besoin de réfléchir,

---

(1) Traduction de l'expression « Achak » dont les musulmans font automatiquement suivre le mot juif que dans leur langue ils prononcent Ihoudi avec un H légèrement aspiré.

1931. Cette fâcheuse expression « Achak » ne s'entend presque plus aujourd'hui. La situation des juifs n'est plus ce que j'ai connu. Israël, en effet, a largement profité de l'installation au Maroc du Protectorat français. Si comme partout où les juifs sont nombreux, persiste une plèbe juive assez triste d'aspect et d'esprit, il faut reconnaître que, dans sa généralité, l'Israël marocain s'est enrichi et instruit. C'est dans les villes principalement que s'est épanoui le génie remarquable de cette race. A Casablanca, en particulier, les juifs détiennent la plus grande part de la fortune publique et leur population moyenne occupent toutes les situations qui ne sont pas manuelles. Dès lors, les musulmans qui ne sont pas sots et qui ont besoin de vivre ont très rapidement changé d'attitude envers leurs compatriotes juifs. Aucune ne subsistent des humiliantes contraintes qu'ils imposaient jadis à ceux-ci. Mais leurs sentiments n'ont pas changé. Ils s'aggravent même au spectacle de la richesse juive et de l'orgueil qui s'en suit. Il y a là une inconnue qui mérite de la part des juifs beaucoup de prudence et une grande attention des pouvoirs publics.

de méditer sur tout ce que je venais d'entendre. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises dont cette journée s'est montrée vraiment pleine. Vers 2 heures de l'après-midi un homme de Bou Aouda est venu me dire que son chef me priait de l'aller trouver. La tente de Bou Aouda est au nord de la mienne et pas très loin. Je me dirigeai donc sans hâte de ce côté. Je dis sans hâte parce que c'est sans hâte, comme sans préoccupation apparente, qu'il faut se montrer aux chefs indigènes. Depuis trois ans que je vis auprès d'eux, j'ai acquis l'expérience que l'agitation, notre agitation, notre brusquerie de gestes et de paroles, notre nervosité de chrétiens toujours remuants, toujours pressés, les étonnent mais ne les impressionnent pas. Quoi qu'ils puissent voir ou entendre, ces hommes demeurent d'un calme complet, d'une gravité évidemment voulue, cherchée, impavide. C'est un effet de ce que nous appelons peut-être bien à tort leur fatalisme, en tout cas c'est de leur part une attitude qui emporte le respect et qui mérite qu'on la prenne en exemple.

Je suis donc allé au rendez-vous de Bou Aouda en affectant un calme que je n'avais certainement pas. J'ai été étonné de voir, en approchant, un décorum qui n'est pas habituel autour du vieux soldat. Il était, lui, assis comme toujours, devant

l'entrée de sa tente, sur son petit tabouret de bois. Il tenait son éternelle cigarette, pour laquelle, je le note en passant, il est un objet de raillerie méprisante de la part des gens du Makhzen. D'habitude, le chef est toujours seul avec, derrière lui, un petit gamin qui se tient prêt à le servir. Aujourd'hui une vingtaine d'hommes sont là, debout en demi-cercle derrière lui et à droite et à gauche. Je distingue, premier à côté de son chef, le Khalifa Si Ahmed el Barbouchi, l'homme de confiance, un rude soldat dont je sais le courage et la réelle valeur militaire. Puis viennent les caïds Mia, quelques moqaddem (sergents) et des gradés que je sais appartenir à d'autres tabors ce qui n'est pas sans m'intriguer un peu. Bou Aouda me dit bonjour et tout de suite parle ainsi :

— Je t'ai demandé de venir pour que tu entendes ce que j'ai à te dire en même temps que l'entendront les gradés qui sont là. Voilà; vous nous avez demandé de faire la guerre aux tribus qui sont en siba (rébellion) contre Moulay Hafid (1). Nous avons fait ce que vous demandiez, mais il faut que tu saches que notre effort est insuffisant. C'est votre tour maintenant. Il faut amener, ici, vos

(1) On se rappelle que Bou Aouda est de cœur resté fidèle à Abd el Aziz et ne s'est rallié à Hafid que sur l'injonction de la Légation de France.

soldats et le plus tôt possible sera le mieux, car nous sommes à bout de forces et de patience. Vas dire cela à tes chefs de ma part et de la part de tous ceux-là que tu vois autour de moi. »

Sans dire un mot, j'ai serré la main de Bou Aouda, fait un geste d'amitié aux soldats qui l'environnaient et je me suis retiré. J'ai été tout droit à ma tente et me suis jeté sur mon lit. C'est une position que je prends volontiers quand j'ai besoin de méditer sérieusement aux contingences souvent troublantes de cette vie bizarre qu'est la mienne. En voici une et sérieuse. Que signifie cette apostrophe du vieux soldat et pourquoi, lui si prudent et réservé d'habitude, a-t-il voulu la proférer publiquement. Il y a d'abord, semble-t-il, une contradiction entre ce qu'il a dit et ce que m'a raconté l'Amine tout à l'heure. Bou Aouda ne semble pas connaître l'approche de la colonne de secours. Il conseille, en effet, sa formation et sa mise en marche. A la réflexion, je pense que Bou Aouda doit être aussi bien renseigné que quiconque; son ignorance apparente n'est qu'une ruse. Il a dû savoir que, parmi les chefs indigènes et les soldats on discourait de la venue prochaine des Français et peut-être pas toujours en termes favorables. Il a voulu couper court aux palabres et, très nettement, il a pris position. Très coura-

geusement, il a fait connaître qu'il était d'accord avec nous. Il a voulu le dire devant des représentants des autres tabors et faire comprendre qu'il n'y avait pas à discuter puisque sa troupe est d'accord avec lui. La présence autour de lui de ses gradés et surtout du Khalifa Si Ahmed, doit donner à réfléchir à ceux des autres unités qui feraient mauvais accueil aux troupes qu'on attend.

Ayant ainsi interprété la démarche et le sens des paroles de Bou Aouda, je suis allé trouver Brémond et l'ai mis en ces termes au courant de ce qui venait de se passer : « Bou Aouda m'a fait appeler et devant ses gradés et devant les gradés d'autres tabors il m'a dit : « Va dire à tes chefs que « nous sommes au bout de notre effort et que, pour « défendre Moulay Hafid, il faut maintenant et « sans tarder faire venir les troupes françaises. » Je n'ai pas jugé à propos d'ajouter à mon compte rendu mes impressions personnelles et ma petite discussion mentale sur l'importance de cette démarche. Je sais que mes chefs n'aiment pas que j'aie l'air de trop comprendre. Brémond a d'ailleurs accueilli mon rapport verbal sans paraître y donner d'importance spéciale. Mais j'ai su que le chef de mission avait été informé sur l'heure, et c'est tout ce qu'il fallait.

Et maintenant, je me couche. Ma chandelle d'ailleurs est morte, je n'ai plus de feu...

Jeudi, 11 mai.

Quelle pétarade, bon Dieu! Cette nuit, la voix de Brémond qui m'appelait m'a fait sauter de mon lit sur lequel d'ailleurs je couche tout habillé. Il m'annonce — comment diable le sait-il? — que les Béni Mtir vont nous attaquer avant la fin de la nuit. J'ai fait le nécessaire, c'est-à-dire alerté les compagnies, les artilleurs. En passant, j'ai aperçu, sous l'obscure clarté qui tombe des étoiles, le petit point rouge de la cigarette de Bou Aouda. Le vieux bonhomme devait être, comme toujours, assis sur son tabouret de bois devant sa tente. Je dois dire qu'il n'en a pas bougé et n'a pas cru devoir honorer de sa présence le front de combat, notre front ouest. L'attaque des Berbères s'est déclanchée vers 3 h. 30. Leur cheminement a dû être fort lent. Au plein jour, on ne les voyait pas encore ou fort peu et notre tir de riposte a pris et gardé longtemps une intensité diabolique. Dans notre ligne de tranchées du front ouest qui n'est pas très étendu, nos hommes étaient au coude à coude et ont tiré comme des fous sur je ne sais quoi. Chose étrange, étrange effet d'une

surexcitation inexplicable, nos sous-officiers m'ont paru stupides, désorientés. Cet empilement des hommes dans la tranchée était idiot. Quand j'ai cherché à y remédier, j'ai trouvé mes gens totalement incompréhensifs. L'un m'a même dit que ses hommes ne voulaient pas se retirer. Vers 8 heures du matin, j'ai vu la batterie du chef Guerraz qui venait en ligne sans aucune utilité et certainement sans en avoir reçu l'ordre. A ce moment, l'adjudant Rouchon qui commandait l'artillerie du Méchouar, tirait le canon du Bordj Scala sur un objectif qu'il voyait peut-être et que je ne voyais pas. A ma question, Guerraz a répondu : peut pas rester au campement où les balles pleuvent. J'ai déjà des mulets par terre, des hommes blessés. Ici au moins, c'est calme.

Et alors j'ai compris que moi seul je n'avais pas compris. Les Berbères embusqués quelque part vers Nzala Farradji, sous le Djebel Trat, faisaient sur le camp un feu d'enfer dont seule les balles longues étaient dangereuses. Nos soldats, leurs chefs, instinctivement, s'accrochaient aux tranchées moins atteintes, mais, pour y justifier leur présence, faisaient un feu effrayant. Derrière la ligne enflammée, je voyais Brémond qui, calé sur ses grandes jambes écartées, s'efforçait à la jumelle de voir sur quoi tiraient ses troupes.

Tout ceci m'a paru absolument illogique. Qu'un semblable feu des assaillants ne soit pas suivi rapidement d'une attaque à fond détruisait tout ce que je croyais savoir des Berbères et de leur façon de combattre. Vers 10 heures, j'ai eu besoin d'aller à ma tente. Je la trouvai trouée comme une passoire et celle de Brémond à côté de la mienne ne l'était pas moins. L'endroit m'a paru malsain. Entre nos deux tentes gisait un soldat mort ou blessé qui, en tout cas, ne bougeait plus. J'ai remonté vers la tente de Bou Aouda. J'ai vu le vieux bonhomme, toujours à sa même place. Quand je compris qu'il me voyait, je lui ai fait de la main un geste d'interrogation muette familière au Marocain. Il y a répondu d'une façon aussi muette par un geste de sa main qui me montrait la direction de Bab Segma et par conséquent de la ville. Et je l'ai parfaitement compris, ce geste, un instant plus tard quand, en passant derrière sa tente, j'ai vu presque tout le tabor nº 3 terré dans le ravin qui borde le camp de ce côté-là. Les hommes étaient à plat ventre dans le grand fossé et absolument défilés. Seul le Khalifa Ahmed el Barbouchi était assis sur le talus face à l'Ouest et je voyais sa main droite qui faisait tournoyer au bout de sa ficelle son sifflet de commandement.

Je suis allé rejoindre Brémond pour le relayer et

lui conseiller de se masquer un peu, car son grand corps seul debout derrière la ligne était un point de mire inutilement précis. La ligne tirait toujours, les Berbères aussi et pourtant aucune attaque ne se dessinait.

Il est fort possible, après tout, que notre feu d'enfer ait découragé l'attaque et mis en échec les intentions des Béni Mtir. Ma promenade dans le camp m'avait quelque peu renseigné. Le tabor de choc, notre meilleur tabor, massé aux ordres de Si Ahmed derrière la tente de Bou Aouda, c'était la réserve de contre-attaque si les Berbères venaient à l'assaut. Rassuré de ce côté, je demeurai intrigué par le geste de Bou Aouda et son obstination à ne pas quitter des yeux la sortie de la ville. Le feu de l'ennemi a cessé brusquement vers midi. Et en cette soirée, tandis que je trace ces notes, je suis obligé de reconnaître que je n'ai rien compris de ce qui s'est passé aujourd'hui. Un vieux souvenir de l'histoire de France me dicte ces mots : « La journée des dupes ». Quelque chose devait se passer et qui ne s'est pas produit, peut-être une attaque à revers venue de la ville, ce qui expliquerait l'attitude de Bou Aouda. Les Berbères n'étaient là que pour nous amuser et donner à d'autres la main. En tout état de cause, notre situation se complique de jour en jour.

Nous vivons dans le mystère et sous la menace d'une trahison que Bou Aouda pressent, car le vieux soldat est sur l'œil et veille au grain.

Cette journée de bataille sans aboutissement m'a laissé rêveur. Elle doit avoir intrigué le chef de Mission aussi car, lui qu'on voit rarement par ici dans le camp, il y est venu tantôt et s'est montré d'assez méchante humeur. Il a critiqué cette pétarade furieuse et mal dirigée et il a quelque peu morigéné son grand ami Brémond. Je les ai aperçus en conférence agitée et sans doute auront-ils discuté d'un incident très curieux qui s'est passé ce matin et que je vais dire. A la fin du combat, comme les unités décollaient du front ouest par échelons, certains dont j'étais ont pu voir Vassel, le consul allemand, qui se promenait entre le camp et le mur du Méchouar avec son petit garçon. Celui-ci avait un cerf-volant et, pendant quelques instants, on a pu voir le père et le fils qui s'amusaient à le lancer. Je n'ai pu savoir depuis combien de temps ils étaient là. Je ne puis croire que Vassel soit venu là sans raison surtout avec son fils. Il y est venu attiré par le bruit de la fusillade. L'endroit où je l'ai vu n'était pas dans le champ de tir mais pas loin. Si la seule curiosité l'avait appelé, y serait-il venu avec son fils? Ils sont repartis d'ailleurs assez vite mais leur appa-

rition dans un moment pareil et aussi dangereux est venu encore accroître pour moi le mystère de cette journée. A la réflexion, et Dieu sait si j'y ai réfléchi depuis tantôt, cette démarche surprenante répond à quelque dessein politique. Connaissant fort bien Vassel et son très estimable caractère, voici ce que j'imagine et que je note sur mes feuilles. C'est un peu tiré par les cheveux, bien compliqué, mais plausible, il me semble, cependant.

Il est évident que notre cuisine politique maniée par le maître-coq Gaillard doit faire état pour justifier l'intervention française de tous les événements violents et pernicieux dont souffrent ici Moulay Hafid, ses soldats, les Français qui l'aident et par extension la colonie européenne. Il est certain que Gaillard doit armer son Gouvernement, le nôtre, de toutes pièces, de tous arguments propres à motiver son action. Il est non moins certain que Vassel renseigne avec le plus grand zèle le Gouvernement allemand pour l'aider à résister aux intentions françaises. Dès lors, et tel que je le connais, il est parfaitement capable de dire aux siens : « Les Français prétendent que tel jour les troupes du Sultan ont été violemment attaquées dans leur camp sous les murs mêmes de la ville. Or ce jour-là, il y a bien eu

quelque chose, mais ce ne devait pas être si grave puisque, sous les mêmes murs et au même moment, je jouais tranquillement au cerf-volant avec mon fils. » Pour ma part, je ne trouve pas d'autre explication à ce geste du consul allemand. Mon interprétation s'accorde avec mon estime pour Vassel et avec cette pensée qu'en ces événements compliqués, si nous pouvons nous vanter d'avoir bien servi notre pays, cet homme a, lui aussi, bien servi la politique du sien, toute de résistance aux intentions françaises.

Vendredi 12 mai. Samedi 13. Dimanche 14.

Trois lamentables journées de tristesse et, je l'avoue, d'abattement. Il faut absolument que je réagisse. J'avais pris pour règle cette recommandation entendue de mon père : *Nulla dies sine linea*. Mais encore faut-il avoir quelque chose à dire. Je ne puis répéter sans cesse notre attente inquiète et notre misère. Je n'ai ait depuis trois jours que rôder par-ci par-là, pour surveiller les détails du service et surtout, à la faveur de ce travail, étudier nos hommes et tâcher de discerner ce qu'ils pensent. Eh bien, si étonnant que cela puisse paraître, je reviens chaque fois de mes investigations avec l'impression que nos Maro-

cains ne pensent à rien. Je constate toujours de la part de nos sous-officiers, avec les nuances qu'y met le caractère propre de chacun, cette rudesse bonhomme du troubade français qui, dès le début, a fait notre succès auprès des Marocains. En réplique, chez les soldats, le même accueil soumis, craintif, un peu sournois. Seuls les hommes des batteries d'artillerie sembleraient un peu moins expansifs. Cela tient, je crois, au caractère de mes gradés qui sont des hommes remarquables de dévouement et de courage, mais sous-offs jusqu'au bout des ongles. Cela tient aussi à ce que nos artilleurs marocains ne sont pas encore remis du labeur écrasant que nous leur avons demandé durant notre retraite sur Fez et dont on a pu se rendre compte par le récit que j'ai fait entre autres du combat de la cote 240. Nos sous-officiers, de rudes hommes, n'en ont peut-être pas assez tenu compte. Enfin, il y a là, très apparent, un côté du caractère de nos soldats marocains que j'ai pressenti depuis longtemps. Ces gens-là ne veulent pas changer de chefs. Or, parmi les quelques cadres qui nous ont rejoints, il y a le capitaine Maréchal, de l'artillerie, qu'on m'a adjoint et sur lequel je me dégage du soin des batteries, ce qui est fort utile, car, depuis des mois et en raison même de mon ancienneté à la Mission, on m'a mis

à toutes les sauces et autant que Brémond je dois veiller à tous les détails de notre étrange boutique. Je sais par Brémond que le chef de Mission n'a pas accepté avec plaisir mon camarade Maréchal. Cet officier a fait partie de l'ancienne Mission et à ce titre a été entraîné dans la déroute qui a suivi la défaite d'Abd el Aziz. Et les soldats le savent (1). Il y a là peut-être quelque chose, mais personnellement je n'y attache pas grande importance ni influence sérieuse sur l'état d'esprit de nos artilleurs marocains. Ce qui est intéressant est la différence certaine qui existe dans la valeur relative de nos trois armes. Des trois, c'est la cavalerie qui m'a toujours paru la plus allante et la plus sûre. Cela tient-il à ce que nos escadrons n'ont pas de Caïds indigènes et sont directement commandés par des instructeurs européens. Je crois plutôt que leur supériorité vient de la façon dont nous les avons recrutés à la réorganisation. Les anciens tabors ou bataillons de l'armée chérifienne comportaient chacun une Mia, c'est-à-dire une compagnie de cavaliers. Ceux-ci, choisis parmi les meilleurs guerriers, étaient en fait d'admi-

(1) On sait que le capitaine Maréchal a été massacré à Fez le 17 avril 1912. Les détails de cette mort tragique sont relatés sous le titre *Les Youyous* dans mes *Récits marocains de la plaine et des monts* édités par Berger-Levrault.

rables batteurs d'estrade qui, contre les Berbères et sous mes yeux, couvraient les tabors en marche et en station et faisaient le plus gros de l'ouvrage en ce sens qu'ils accrochaient l'adversaire, combattaient seuls, les premiers, jusqu'au moment où l'infanterie pouvait entrer en ligne. C'est dans ces sortes de compagnies montées que nous avions pris les cavaliers ou tout au moins l'armature de nos tabors de cavalerie. Tout au long de la dure campagne des Cherarda, ces hommes ont fait mon admiration par leur endurance, leur sens de la guerre, leur esprit. J'ai dit leur rôle, en particulier au combat du Djebel Tselfat et durant notre retraite sur Fez.

Nos fantassins, tous des professionnels, tous Berbères du Haouz qui entre eux ne parlent que le chleuh, mais Berbères arabisés, sont d'excellents soldats, mais il est certain que leur esprit est fonction de celui de leurs chefs naturels. J'ai dit plus haut ce que je pensais de ceux-ci. Il n'y en a qu'un dans lequel j'ai confiance; c'est Bou Aouda et l'attachement de ses hommes pour leur vieux chef est au fond notre seule garantie contre ce que peuvent penser ou tenter de faire les autres.

Les artilleurs ont un esprit spécial. Ils sont très fiers d'être artilleurs, mais ils ronchonnent tout le temps. Ils n'ont pas de Caïd de batterie et

seulement des moqaddemine (sergents) de leur race. Ils sont commandés directement par nos gens à nous et on dirait vraiment qu'ils ont adopté l'esprit de rouspétance, d'examen et de critique qui est celui des artilleurs français. Je les connais bien; j'en suis et d'ailleurs mes chefs d'ici, l'un et l'autre fantassins, me le font bien sentir.

Mais me voici loin de mes troupiers marocains qui d'ailleurs n'ont pas l'air de se faire trop de bile. De ma tente où j'écris devant ma lanterne, j'entends le bruit sourd du camp qui ne veut pas se décider à dormir. Il y a même pas très loin des chleuhs qui chantent une mélopée en grattant du guimbri. Alors, à travers deux épaisseurs de toile, celle de sa tente et la mienne, la voix de Brémond retentit. « Éteignez votre camoufle, nom de Dieu! Et ce guimbri! Je vais lui jaillir sur la crête... » — « C'est mon affaire, dis-je, ce sont mes artilleurs. »

Brémond a ronchonné quelque chose que je n'ai pas entendu et qui ne devait pas être flatteur pour le noble corps de l'artillerie; puis il a dû s'endormir malgré la mélopée chleuh et le guimbri ou par eux bercé. Brémond d'ailleurs ronfle en dormant, ce qui est encore plus gênant que le guimbri auquel, depuis trois ans de guerre, j'ai eu, moi, le temps de m'habituer.

Je suis content de m'être efforcé d'écrire. Je crois que j'ai retrouvé mon aplomb et je vais m'endormir au son grêle de la petite guitare berbère comme je me suis endormi tant de fois déjà, là-haut, sur les monts.

Lundi 15 mai.

J'ai su aujourd'hui que le chef de Mission ou Brémond auraient reçu des lettres de Taourirt. Est-ce vrai ou non, je n'en sais rien, car ils ne m'ont rien dit. Il paraît même que ces lettres ne feraient qu'accuser réception de celles envoyées d'ici par rekkas. D'après ce que j'ai entendu dire tantôt par Reynier, l'interprète, qui passait par ici, les dernières nouvelles officielles que nous aurions remonteraient au 23 avril. De quelles nouvelles s'agit-il? Je n'en sais rien, mais ce qui m'effare est d'entendre ces personnes se demander entre elles avec angoisse si le Gouvernement fera ou non quelque chose pour mettre fin à cette insupportable situation. Quand j'ai laissé entendre que les gens de Fez étaient fixés là-dessus, tous m'ont regardé d'un œil hébété et même inquiet. Il m'a semblé qu'on commençait à douter de ma raison sans doute affaiblie par nos malheurs; et on a vivement parlé d'autres choses. Pour moi, j'ai le sentiment de vivre dans une atmosphère de doute et

de mensonge soigneusement entretenue. Et parce qu'il me semble comprendre que l'on ne tient pas à répandre le bruit de l'arrivée d'une colonne française, je me tais avec toute la prudence qui convient à un subalterne. Cette prudence m'a empêché de reparler à Si Larbi qui est là, chaque jour, aussi poli, aussi aimable. Il habite en ville et apparaît tous les matins ponctuellement vers 9 heures. Très ponctuellement, il fait semblant de faire quelque chose. Assis à la turque sur son lebda (1) qui le protège du contact impur des sièges où nous avons pu poser nos derrières chrétiens, il établit des états en langue arabe sur ces longues feuilles de papier à l'usage du Makhzen qu'on vend chez les Anglais. La ponctualité de Si Larbi ne connaît pas d'obstacle. L'autre jour, il est arrivé en plein combat comme si de rien n'était et n'est reparti que sur mon invitation. On jugera du respect que je porte aux intentions de mes chefs, quand j'aurai dit que, malgré le désir fou qui me tient, je ne reparle plus à Si Larbi de la colonne française et de ce qu'il peut avoir appris en ville à son sujet.

En raison de la diminution de nos munitions d'artillerie, on exhume des magasins du Sultan,

---

(1) Tapis de prière en feutre dont les hommes de religion ne se séparent jamais.

où nous les avions jadis découverts et laissés, quelques 37 automatiques. On en met en batterie face à la ville sur le bordj sud où nous avons aussi une compagnie.

Mardi 16 mai.

Brémond aujourd'hui, tout à coup en veine de confidences, m'a laissé entendre qu'on aurait reçu le renseignement suivant : la colonne de l'Est serait en mouvement et s'approcherait de Casba Mçoun.

Tout d'abord, je me suis demandé quel était cet On si bien renseigné. Est-ce Gaillard ou le chef de Mission? Question d'importance, car j'aurai beaucoup plus de confiance dans une communication du consul que dans un renseignement de mes chefs militaires. Et encore! Depuis notre retour, je ne vois jamais Gaillard, mais j'ai appris à connaître que cet homme ne dit jamais la vérité complète. J'ai toujours eu l'impression que notre chef civil n'a jamais, quoi qu'il dise, perdu le fil de son histoire et qu'il amuse les militaires que nous sommes pour nous empêcher de prendre des initiatives qui pourraient le gêner dans ses combinaisons.

En réalité, je ne crois pas à la colonne de l'Est. Il y a peut-être du côté de l'Algérie un rassemble-

ment de troupes françaises, à tout hasard, mais la colonne attendue vient de l'Ouest. Je suis fixé, autant que le sont nos soldats et les gens de Fez, autant que le sont nos chefs militaires tout en affectant de ne pas l'être. Dieu ! que tous ces gens-là sont donc compliqués ! Seraient-ils, aussi, perspicaces? Ce serait bien inquiétant, car ils semblent ne m'avoir jamais tenu que pour le dernier des imbéciles.

Mercredi 17 mai.

On a reçu la nuit dernière un rekkas du tabor d'artillerie nº 2, retour de Lalla Ito. Ce point est en pleine tribu des Beni Hassene, au nord de la forêt de Mamora, sur la piste commerciale de Rabat à Fez. Ce rekkas apporte dans une cartouche un mot du commandant Simon, des Goums. Il y est dit : « Combats les 11 et 13 à Lalla Ito. Reçu vos lettres des 3 et 5. Attendons les ordres pour savoir si devons marcher sur Fez ou Meknès. »

Ce rekkas rentrant à sa batterie est allé tout droit trouver son chef, le marchi-chef Guerraz qui a lu le papier et me l'a fait passer. Après en avoir pris connaissance, je l'ai remis à Brémond. De tous les courriers que nous avons envoyés dans l'Ouest, c'est le seul qui soit jamais revenu. Les autres, ou bien sont passés à l'ennemi ou bien ont

été massacrés. C'est du moins ce que laisse entendre le rekkas rentré, peut-être pour accroître son mérite, mais plus sûrement parce que c'est vrai. Ces gens-là ne sont pas si compliqués que nous. Celui-ci a fait cette fois-ci ce qu'il a dû faire dans le temps pour quelqu'un de ses maîtres. Pour traverser les lignes, il a feint d'être marabout, fou ou idiot, ce qu'on appelle ici « l'idiot près de Dieu » que tout le monde respecte ou craint. La note du commandant Simon avait été écrite sur un petit bout de papier que l'homme roula et mit dans un étui de cartouche. Cette note nous est arrivée sans date parce que le petit rouleau dépassant la profondeur de la cartouche, le rekkas a cru pouvoir déchirer ce qu'il y avait de trop. Il a ainsi rogné ce qu'il y avait en tête de la note, c'est-à-dire la date. Puis il s'est fourré l'étui dans le rectum, ce qui sans doute pour lui n'était qu'un jeu. Je remarque en passant que les Berbères sont moins curieux ou experts que ces corsaires dont parle la vieille, dans le *Candide* de Voltaire, et qui savaient dénicher les diamants dans les endroits les plus secrets.

Nous voilà donc renseignés et sans nul doute en même temps que nous le sont la troupe et toute la ville de Fez, si tant est qu'ils eussent besoin de l'être. Quant aux réactions possibles de

cette population, réactions qui ont peut-être inquiété le consul et le chef de Mission, je reste sur l'opinion que m'en a donné l'autre jour très clairement l'amine Si Larbi.

D'après ce que m'a dit le rekkas, la note du commandant Simon a dû être écrite dans la nuit du 13 au 14 mai. Sans doute vont-ils vouloir marcher sur Meknès, centre de la rébellion et séjour du Sultan insurrectionnel Moulay Zine et cette marche, qui n'est d'ailleurs pas un détour, me paraît obligée par la plus nécessaire précaution. Je ne puis concevoir que l'armée française arrive sans s'être assurée de ses communications avec la côte et surtout du jalon le plus important de ces communications, la vieille cité berbère de Meknès.

Il n'y a plus qu'à prendre encore un peu patience et m'aller coucher.

Jeudi 18 mai. — Combat de Dar Debibagh.

Hier, paraît-il, le consul Gaillard a été prévenu — par qui, pourquoi, comment, mystère — que les Béni-Mtir allaient venir avec du canon, un ou deux canons trouvés à Meknès, et occuper Dar Mahrez. C'est la hauteur assez accentuée qui domine Fez au sud. Leur intention n'est certainement pas de canonner la ville, mais bien, par leur

menace ou promesse de complicité, de provoquer le soulèvement de la populace et le massacre des Européens. Brémond qui a passé la soirée chez son chef et ami le lieutenant-colonel Mangin m'a appelé ce matin de fort bonne heure. Il avait sa tête solennelle des grands jours. Il n'y a rien de plus drôle et en tout cas qui me mette le plus en joie que la grosse tête de ce brave type quand il essaie de se prendre au sérieux et pontifie du haut de sa belle barbe. Il y a un revers au plaisir toujours nouveau qu'il me donne ainsi. Quand Brémond pontifie, c'est qu'il a besoin de moi. Je crois d'ailleurs l'avoir déjà dit. Ce que j'ai entendu me l'a prouvé une fois de plus. Le camarade en effet m'annonce qu'il a de fort graves nouvelles. Et il me débite d'un air sombre ce que j'ai dit en tête de ce paragraphe touchant l'opération des Béni Mtir contre la ville. Ma première pensée a été de lui dire que les canons de 37 automatiques du bastion sud, commandant la hauteur toute proche dénommée Dar Mahrez, pourraient la rendre intenable pour nos Berbères qui doivent être bien empêtrés de leur canon. Mais je me retiens, car je prévois qu'on va me donner quelque chose à faire et je brûle de quitter, ne serait-ce qu'un moment, ce camp odieux où je trépigne d'impatience. Brémond en effet me dit que je vais prendre le

commandement d'une colonne de sortie forte de six compagnies, d'un escadron de cavalerie et d'une section de 75 Schneider. L'ordre est d'occuper au plus tôt ou de reprendre la position de Dar Mahrez en débouchant par le cimetière du Mellah.

J'ai obtempéré et pris la tête de la colonne dès qu'elle a été formée. Nous avons longé le mur du Méchouar, puis tourné à gauche comme pour entrer dans le Mellah. J'avais aperçu le chef de Mission qui suivait ma manœuvre du haut du Bordj Scala et je pensais bien que, par les jardins du palais, il gagnerait un autre point du mur d'enceinte d'où il pourrait encore me suivre des yeux. Il a donc pu voir que, tout d'abord, je détachais sur ma droite la compagnie du sergent Koadhy. Il y a là, en effet, un grand jardin entouré de haies très épaisses, doublées d'une haute rangée de peupliers. C'était un repaire sur ma ligne de retraite que j'aurais certainement occupé si j'avais été le chef de la manœuvre des Béni-Mtir. Ma précaution a déplu, je ne sais pourquoi et j'ai reçu immédiatement un papier du chef de Mission qui me rappelait l'objectif qu'il m'avait fait donner et me disait en termes assez brusques que je ne devais pas m'attarder à d'autre manœuvre que celle ordonnée.

J'ai lu le papier et je l'ai passé pour qu'il le

classât à l'interprète Reynier qui m'était adjoint et qui marchait à ma gauche. Ce brave garçon ayant lu la note me demanda s'il fallait rappeler la compagnie Koadhy. Je lui ai dit : « Non, classez. » A ce moment, ma pointe de cavalerie tout d'abord m'apparut stoppée, puis engagée et je n'eus pas de peine à discerner que mes braves gens ne pouvaient plus avancer. J'en ai conclu que les Béni Mtir avaient prononcé leur mouvement et peut-être déjà occupé la hauteur de Dar Mahrez. J'étais alors devant la coupure de l'enceinte qui s'ouvre sur le Mellah. J'aurais dû, suivant le programme, traverser le cimetière, franchir les deux ravins pour me trouver enfin au pied de la hauteur à reprendre. Ceci m'a paru fort risqué sinon impraticable. J'ai préféré foncer sur la position de Dar Debibagh : trois compagnies en ordre d'attaque suivies par le canon, deux compagnies en réserve. Gardé sur ma droite par la compagnie qui tenait les jardins, couvert sur ma gauche par le grand mur détaché de l'enceinte et qui va jusqu'à Dar Debibagh, j'étais on ne peut mieux placé pour venir, sans encombre, menacer la ligne de retraite des Béni Mtir. A Dar Debibagh je me plaçais en effet entre leur avance et leur point de départ, c'est-à-dire Ras el Ma.

Ceci n'a pas eu l'heur de plaire, car à peine avais-

je commencé mon mouvement qu'un cavalier, à fond de train, m'apporta un nouveau rappel comminatoire. Il y était écrit entre autres choses : « Vous désobéissez à l'ordre de marcher sur Dar Mahrez. » J'avoue n'avoir pas lu le papier jusqu'au bout. Je l'ai passé au brave Reynier médusé en lui disant : « Classez. » A ce moment, mon avant-garde s'engageait. J'avais autre chose à faire que de lire des élucubrations rédigées uniquement pour que le double servît de parapluie à leur auteur en cas de pépin. J'étais convaincu qu'il n'y avait pas autre chose à faire que ce que je faisais, que la manœuvre préconisée ne pouvais mener qu'à la bûche, bûche qui était peut-être désirée, mais on ne me l'avait pas dit. Dans ce cas, je me serais sacrifié tout aussi loyalement que n'importe qui. En l'absence de cette précision et puisque l'on m'a donné la responsabilité et le commandement, j'ai pris l'une et exercé l'autre. Or, il est un principe militaire inéluctable. Un chef de colonne doit chercher le succès et non la catastrophe.

En fait, les Béni Mtir, surpris par ma manœuvre qui les coupait de Ras el Ma, ont abandonné leur canon, que d'ailleurs je n'ai jamais vu, et se sont mis en retraite à grande allure mais sous mon feu. Nous les avons vu défiler en vitesse devant nos salves d'infanterie et d'artillerie. A

mesure qu'ils parvenaient à progresser vers l'ouest, j'ai engagé sur ma droite mes deux compagnies de soutien. A 2 heures de l'après-midi, l'affaire était à moi. J'ai regroupé mes compagnies et, faisant un à-droite complet, j'ai engagé la poursuite de l'ennemi en retraite. C'est encore un principe militaire que, sauf impossibilité ou ordre contraire, il faut poursuivre un succès sans répit pour l'adversaire.

Les Béni Mtir se sont présentés au gué de l'oued Fez dans un effroyable désordre que nous regardions Reynier et moi à pleines jumelles. J'attendais mon artillerie et j'allais les coincer définitivement quand un dernier bout de papier m'arriva qui disait : « La manœuvre est terminée. Ramenez la troupe au camp avec les précautions d'usage. »

Après tout, ai-je dit à Reynier, les Français arrivent ou du moins chacun l'espère.

Samedi, 20 mai.

Vu l'adjudant Rouchon qui commande l'artillerie du Méchouar. Tantôt, Hafid l'a pris par le cou et secoué en criant:

« Dis-moi que les Français arrivent! » et Rouchon lui a répondu : « C'est après tout bien possible! »

Une scène. Ce matin, après une nuit calme, je me suis assis sur mon pieu et avisant le guimbri, sorte de maigre mandoline chleuh, de mon palefrenier, j'ai pris ce primitif instrument et l'ai gratté pour accompagner cette chanson de troupier accommodée aux événements de l'heure présente :

Moinier tu dors,
Ta colonn va pas vite
Moinier tu dors,
Ta colonn va pas fort...

façon peut-être sans élégance mais inoffensive de résumer nos sentiments. Ceci a eu le don de mettre Brémond en colère.

« Allez-vous vous taire ! nom de Dieu ! » m'a-t-il crié du fond de sa tente qui est auprès de la mienne.

Mes chefs sont des acteurs tragiques qui, dans leurs attitudes, leurs paroles, leurs écrits le sont depuis des mois et veulent le rester jusqu'au bout. Ma douce manie de trouver ou de jeter du burlesque dans le drame leur déplaît souverainement. Et le plus fort est qu'ils ont raison. Et sincèrement je les plains du fond du cœur. Alors qu'approche l'heure qui mettra sans doute un terme à notre aventure commune, j'éprouve le besoin de leur rendre quelque justice. Ce sont de beaux offi-

ciers et l'un d'entre eux, Brémond, fut maintes fois sous mes yeux d'un courage superbe. Il fallait ça pour imposer aux Marocains, dès le début, le respect de l'armée française. Dans leur rôle spécial, ils ont certainement fait de leur mieux au service de leur pays et leur rôle à eux avait ce caractère que de la façon dont ils le comprendraient pouvait dépendre leur carrière. Comme je crois l'avoir écrit une fois, je n'ai, moi, risqué ici que ma peau.

Si nous devons nous séparer, je garderai, de Brémond au moins, un affectueux souvenir. C'est une sorte de bourru bon enfant. Pour quelque raison que j'ignore, je l'ai vu plusieurs fois refouler les sentiments qu'il me portait. Deux ou trois fois il les a pourtant laissé voir. C'est suffisant et je l'en remercie.

6 h. 30. Certains prétendent qu'on entend le canon dans l'ouest.

Dimanche, 21 mai 1911.

Combat du Lemta. Arrivée des Français à Fez.

Nuit agitée. Les soldats ont remué et tenu des palabres. Le virus fassi opère. Il y a eu un commencement de mutinerie dans la batterie de 75. Le maréchal des logis Guerraz a tenu tête. Celui-là, depuis des mois, tient son monde par ses façons

familières qui plaisent aux soldats et par le prestige de sa force physique qui est prodigieuse. Au fond, personne n'osait bouger parce que Bou Aouda et ses khalifats ont passé la nuit, assis devant la tente de ce vieux chef. On ne saura jamais ce que nous devons à cet homme-là. Et l'incident comique : un énergumène fassi passe en hurlant quelque chose qui ne peut être qu'un appel à la violence, car, dans ses cris, j'ai perçu nettement le mot « moujahidine » qui veut dire combattant de la guerre sainte. Comme il gesticule devant ma tente, je lui flanque ma cuvette pleine d'eau au visage. Il se sauve en piaillant comme si c'était du vitriol, et va, tête baissée, tomber entre les jambes de Bou Aouda. Plus revu.

Couché tout habillé. Dormi vaguement deux heures. A l'aube, Brémond surgit : « Mais vous ne faites donc que dormir ! » Voilà les ordres, ajoute-t-il; il est à peu près certain que les Français sont vers l'oued Meqquès. Dès lors, il faut en profiter pour bousculer les Oulad Djama et les Oulad Aïssa qui nous serrent de trop près.

— Compris, je vous suis, dis-je.

— C'est-à-dire que je forme une colonne de sortie... Vous en prendrez le commandement. Il s'agit de grimper au col du Bernoussi et de flanquer tout cela en l'air, sans trop vous éloigner

tout de même. Le patron m'a écrit qu'il vous donne toute la cavalerie et les gens du M'tougui. On n'ose plus les garder en ville.

— Merci pour le cadeau.

Brémond m'a monté l'affaire avec soin. Au départ, il me serre la main avec une émotion qu'il ne peut dissimuler. C'est un sentimental qui se donne beaucoup de mal pour faire l'ogre. Au fond, cette décision est sage. Le seul moyen de maintenir l'ordre dans notre troupe est de l'occuper en l'éloignant de Fez. Bou Aouda reste au camp avec Brémond, et moi j'emmène les gens douteux. Ceux-ci me suivront par simple espoir du pillage. Nous gagnerons ainsi quelques heures; assez peut-être pour permettre aux Français d'arriver.

Dès le départ, mon premier ordre a été pour donner à la cavalerie irrégulière, c'est-à-dire celle des grands chefs du Sud, celle dont on ne veut plus en ville, une zone d'opérations à mon extrême aile droite, sur les flancs du Zalagh. Ces gens-là pourront à leur aise, et sans que je les voie, se livrer sur les populations à leurs violences habituelles que je n'aurais pu d'ailleurs empêcher. Mais j'ai gardé nos cavaliers réguliers qui, comme je l'ai déjà dit, sont plus sûrs que nos fantassins.

Nous avons escaladé les pentes vers El Bernoussi par bonds successifs, l'artillerie, à chaque

relais, aspergeant vigoureusement. Le Marchi-chef Guerraz s'en donne à cœur joie. Nous n'avons plus que cinquante coups. Il les brûlera. Nos fantassins grimpent comme des écureuils.

A 8 heures, premier papier de Brémond : « Je vois un fort rassemblement dans la plaine du Saïs. Glissez vers votre gauche pour venir m'appuyer à droite s'il est besoin. » Réponse : « Reçu, compris, tout va bien. » Comme j'arrivais au col du Bernoussi, près de ce marabout blanc coiffé de vert que l'on voit de Fez, le chef Guerraz me fait signe. C'est un cadavre de rekkas; à côté une sacoche postale qu'on a tenté d'ouvrir, de brûler. Mais les assassins ont été dérangés par notre canonnade. Nous ramassons les plis parmi lesquels il en est un pour moi. C'est une lettre de M. Étienne, vieille d'un mois.

9 heures. Deuxième papier de Brémond : « Les gens que je voyais dans la plaine sont des spahis. « Vive la France! » Je réponds : « Reçu, Vive la France! Merci. Je décroche. » Je n'ai d'ailleurs plus personne devant moi. Les tribus ont, elles aussi, vu ce qui remplit la plaine et ont disparu.

Je brûle d'impatience. Il faut pourtant se dominer pour maintenir l'ordre au décrochage. Je me replie sur Fez par échelons successifs. En approchant de la ville, je suis étonné de trouver le

terrain parsemé de cadavres marocains, des gens fuyant la ville ou des campagnards cherchant à y entrer. C'est là quelque atroce tuerie sans but ni nécessité, commise par les cavaliers des grands chefs du Sud, M'touga et autres.

En arrivant à l'oued Malah, assuré qu'aucun adversaire ne nous suit, je passe le commandement au plus ancien. Il ramènera l'expédition au camp qui n'est plus qu'à 1 kilomètre. Je démarre. Dès que je suis seul, je prends le galop et je m'arrête à la crête de la colline des oliviers.

Spectacle incomparable! A ma gauche, le palais, le méchouar, les vieux murs almohades, les tombeaux mérinides, Fez toute blanche, silencieuse dans son vallon, les minarets, Fez Djédid, tous les lieux qui ont vu mes jours et mes jours de travail, d'angoisse, de souffrances physiques et morales, de honte et d'impuissance sous les affronts, toute cette « servitude » dont mon âme aujourd'hui s'exalte au paroxysme... Tout paraît vide..., mort. Et soudain, du haut de Lalla Mina, une voix tombe sur l'empilement des sépulcres blanchis, une voix, un signal auquel répondent en immense écho les cent minarets de la grand'ville : « La illah !... » C'est la prière de l'Ouli.

Au sud, face à mon regard qui se voile d'émotion, le piton des Bahlil, le Djébel Kandar énorme

et noir et, tout là-bas, la crête neigeuse du Bou Iblan qui brille au soleil, le soleil d'un grand jour.

A droite, c'est la plaine du Saïs, immense, que limite au loin un bourrelet de collines violettes. Et, là-dedans, formidable, s'avance l'armée française en une ordonnance merveilleuse qu'exagèrent encore ma joie, ma folie... Sur la large piste de Nzala Faradji les unités progressent en ordre étalé. Il y a des lignes sombres de fantassins qui semblent danser dans le poudroiement enflammé de soleil, des rangs de burnous rouges dont les chevaux paraissent ne tenir que sur les jambes de derrière... Et, triomphe de la discipline, des convois de chameaux par groupes de 200 régulièrement espacés et qui, de loin, ont l'air de marcher au pas cadencé... Je ris moi-même de ma folle imagination et je fonce, je galope sans penser, que je suis méconnaissable, sous la rezza, le capuchon, la djellaba grise, bridée du cordon de poignard. Je galope : un groupe de cavaliers, un fanion, une haute et mince silhouette. Quelqu'un crie mon nom. Le général Moinier me tend la main. « J'ai vos itinéraires et vos croquis dans ma sacoche, merci. » Il y a des êtres d'élite qui savent payer d'un mot.

Il passe pendant qu'ainsi je songe et voici un autre état-major. C'est le brave et bon géné-

ral Dalbiez que je retrouverai plus tard. Pour le moment, je veux le saluer, mais j'oublie encore ma défroque de salopard ou de renégat. Lui n'a vu qu'elle et comme j'approche mon cheval du sien, il fait un geste pour m'écarter de sa route et me crie :

— Ote-toi de là, animal!

— Eh! lui dis-je, mon général; c'est un mot du petit caporal!

Je n'ai jamais vu d'homme plus étonné.

Lundi, 22 mai.

Ouf! Quel soulagement. Il peut maintenant arriver n'importe quoi. Nous voici allégés d'un double poids, celui du désir, celui, je l'avoue sans honte, de l'inquiétude. Le désir, un désir fou, celui de voir les Français occuper Fez, la capitale millénaire de l'Islam occidental; l'inquiétude de voir pour nous mal tourner les choses et de ne pouvoir de nos yeux assister à leur conclusion. Quand j'y pense, et si l'on veut bien y penser aussi, cette inquiétude était assez justifiée par la façon, à la risque-tout, dont nous avons mené le jeu. C'est fait. *Audaces fortuna juvat*, eut dit M. Prud'homme qui savait certainement un peu de latin.

Vais-je donc pouvoir me reposer? Matérielle-

ment, physiquement c'est peu probable, mais je vais au moins me dispenser de cet effort supplémentaire que je me suis imposé de tenir à jour minutieusement ces notes. Et pourtant je n'ai pas à regretter cet effort. Mes heures de nuit, usées, la plume à la main, à décortiquer les faits et les gens et les caratères ont été, après tout, des heures de recueillement, de réconfort moral par le plaisir que j'y ai bien souvent trouvé.

Mais il faut sans plus tarder que je note ici le contenu de cette lettre de M. Étienne trouvée hier matin dans la sacoche du rekkas assassiné. La voici :

CHAMBRE
DES DÉPUTÉS

—

Paris, le 23 avril 1911.

Mon cher Capitaine,

Je n'ai pu répondre à votre lettre dans la crainte que les courriers n'arrivent pas jusqu'à vous. Mais je ne puis résister plus longtemps au besoin que j'ai de vous dire que nous vous admirons, votre chef le commandant Brémond, vous, vos camarades, vos sous-officiers et vos hommes. Nous sommes émerveillés de votre vaillance, de votre savoir, de votre intrépidité, de votre sang-froid.

La Chouia, la Moulouya ont reçu des renforts et en reçoivent encore. Nous pourrons ainsi contenir

les tribus de l'est et les Zemmours et les Zaers. Mais vous avez à faire encore à forte partie puisque toutes les tribus qui avoisinent Fez sont autour de la capitale et vous empêchent de rejoindre. Nous persistons à penser, à espérer que votre méhalla qui accomplit des merveilles va sauver la situation.

Toute ma pensée, tout mon cœur sont avec vous, votre chef, vos camarades et vos sous-officiers.

Bien à vous.

Eug. ÉTIENNE.

Cette lettre pleine d'émotion du brave M. Étienne est fort intéressante. Vieille d'un mois exactement, elle montre d'abord qu'à Paris, dans le Gouvernement, on était persuadé que, dans notre camp des bords du Sebou, nous subissions et refoulions les attaques acharnées des tribus, alors que nous n'y faisions rien que nous enliser dans la boue. Elle nous dit ingénuement que nous sommes des types étonnants et qu'on nous prie de continuer le plus longtemps possible ; qu'on compte sur nous pour sauver la situation et que pour nous faciliter cet ouvrage, pour nous aider à rejoindre Fez et Hafid et Gaillard, tout ce qu'on peut faire est de contenir les tribus de l'est et de l'ouest. Évidemment, c'est quand il a su qu'on ne comptait pas à Paris faire davantage, que Gaillard nous a rappelés à Fez, alors que nous n'étions

là-bas en train de crever de misère que pour laisser le champ libre de l'armée française de secours et surtout pour justifier son intervention en démontrant notre impuissance. Notre retour devait donc permettre à Gaillard de prolonger à Paris son effort de persuasion, permettre au Gouvernement de vaincre les résistances du Parlement et surtout celle de Jaurès, de calmer aussi les inquiétudes de l'Allemagne, des Anglais, de toute l'Europe.

Puis ce fut notre séjour sous Fez, à la garde d'Hafid et à la sauvegarde des vagues Européens, des juifs, avec nos soldats de plus en plus travaillés par les fassis, de plus en plus douteux, les attaques des Béni Mtir de plus en plus fréquentes mais toujours signalées par Gaillard à l'heure voulue, l'apparition de Moulay Zine, Sultan insurrectionnel, la vie des Européens menacée, ce qui devait faire fléchir l'opposition allemande, menacée aussi la situation de Moulay Hafid ce qui devait faire céder Jaurès son grand ami, amitié qui m'a toujours paru inexplicable, car jamais Sultan ne fut moins intéressant et plus détesté. Voilà pourquoi l'armée française a tant tardé, alourdie par un immense convoi de vivres destiné à son entretien mais aussi à sauver de l'inanition, la malheureuse population de Fez qui ne s'était jamais

si bien portée et ses rares Européens qui n'ont certainement jamais plus jeûné que moi.

Les troupes françaises se sont installées dans la région de Dar Debibagh. C'est un endroit marécageux; sur un mamelon sec, le Sultan possède là une sorte de maison des champs, une Folie où je ne l'ai d'ailleurs vu aller qu'une fois, l'an dernier, après sa victoire, si l'on peut dire, sur le Rogui Bou Hamara (1). Cette maison de campagne a dû être utilisée par l'état-major et les services. Il y a des dépendances où l'on pourra sans doute installer un hôpital. Mais de quoi diable vais-je m'occuper? L'armée française est là; oui, elle est là. On a eu assez de mal à la faire venir. Elle est là et sait parfaitement ce qu'elle doit faire. Demain qui plus est, elle va nous absorber et nous donner des ordres. D'ores et déjà l'on peut dire que le rôle politique de la Mission française est terminé. Le rôle militaire de la France va commencer et, d'après ce que j'ai pu voir en travaillant pour Hafid, d'après ce que j'ai pu apprécier de la force et de la profondeur du monde berbère, ce rôle ne sera pas mince.

Donc, tandis que l'armée française s'installait

(1) J'ai décrit longuement ce séjour et ce qui s'y passa à l'heure même où mourait Bou Hamara, dans mon volume *La Mort du Rogui*, chez Berger-Levrault.

Il est évident que, depuis des mois qu'il est prévenu et avec l'art qu'a dû y mettre Gaillard, le Gouvernement français s'est préoccupé de préparer diplomatiquement l'Europe d'abord, mais aussi politiquement l'opinion et le Parlement à la nécessité d'intervenir dans les affaires de Moulay Hafid. Il faut secourir ce prince en peine, ce souverain populaire comme disait Jaurès. Celui-ci ne saurait gêner la manœuvre puisqu'il s'agit de sauver celui qui fut son prétendant à lui. Or, si l'on est sûr que quelque chose se prépare, on ne sait pas d'où cette chose viendra. Gaillard a dû se trouver, quelque temps, complètement coupé de la France, non seulement par Tanger, mais aussi par l'Algérie. J'ai vu Brémond s'occuper de trouver parmi nos soldats des rekkas, mais, avec cette manie de cachotterie dont ces gens ne peuvent se défaire, il ne me disait rien de l'usage qu'il comptait faire de ces rekkas. Cachotterie stupide, d'abord parce que les sous-officiers me rendaient compte immédiatement de ce qui se passait dans leurs unités, cachotterie cruelle car j'avais bien le droit de savoir, moi aussi, ce qui se faisait pour le salut commun. Et ce qu'il y a de vraiment curieux et même amusant est que ces hommes certainement très intelligents ne semblent jamais s'être rendu compte de l'intimité confiante qui

existait entre nos sous-officiers et moi-même. Elle fut telle qu'en revoyant, en complétant aujourd'hui ces notes, naguère sur l'heure rapidement tracées, mon souvenir affectueux se porte plus vers mes subordonnés que vers mes chefs. Il faut dire aussi qu'un lien spécial nous unit, mes sous-officiers et moi. Tout au long de nos vicissitudes, quand il y eut un coup dur à donner, c'est moi qui toujours les ai commandés, conduits au feu et, grâce à Dieu, toujours ramenés.

Les rekkas donc ont été utilisés pour communiquer avec l'action française soit vers M'coun, soit vers l'ouest. Je suppose qu'en cette affaire, le chef de Mission opérait d'accord avec le consul Gaillard, mais je n'en suis pas absolument sûr. Car, jusqu'au bout de ces jours tragiques, un certain antagonisme n'a cessé d'exister entre le chef politique et le chef militaire et plus que jamais sur la fin quand il fallut à l'un et à l'autre paraître avoir été le sauveur de la situation. D'autre part, je n'ai jamais douté que Gaillard fût en état, mieux que personne, de maintenir le contact avec notre Gouvernement. En attendant, je ne sais, de ce qui peut se préparer dans l'Est ou dans l'Ouest pour nous venir en aide, que les vagues bruits récoltés par les sous-officiers auprès des rares Français qui sont encore à Fez. On parle avec la même

côté. Le général Moinier, admirable figure de soldat, pensait en effet avoir accompli sa täche, malgré toutes ses difficultés et satisfait entièrement aux instructions de son gouvernement. Il avait mis en fuite les tribus qui assiégeaient Moulay Hafid, amené à se soumettre Moulay Zine, Sultan insurrectionnel, il était surtout intervenu à temps pour protéger les Européens. Il avait enfin traîné à sa suite un lourd convoi de farine qui allait lui permettre de ravitailler la malheureuse population de la ville assiégée. Quelle plus noble tâche pour un militaire français?

Or il advint qu'en réponse à son aide, à ses belles paroles, à ses visites, le Sultan, les Virirs, ensemble ou à tour de rôle, envoyèrent au Quartier Général de somptueuses diffas, portées sur la tête dans ces paniers ronds coiffés de couvercles pointus, par de longues files d'esclaves guidés par des mokhaznis. Svelte, élégant, très beau et très digne, le général entouré de son état-major accueillait ces délégations. Bedonnant, onctueux, le consul Gaillard expliquait qu'on ne saurait refuser, qu'il s'agissait là d'une tradition de l'aristocratie marocaine; patati et patata. Mais l'on sentait que derrière l'impassibilité apparente du soldat, le roué diplomate lisait son étonnement et certainement aussi cette pensée que ces gens mourant de faim

se portaient, malgré tout, assez bien. Et quelle jolie façon de dégonfler un brave militaire qui croyait avoir sauvé tout un peuple!

Moinier remercia, serra la main du Consul, puis donna l'ordre de répartir ces victuailles entre toutes les popotes. Peu après, me prenant à l'écart il me dit :

— Vous connaissez bien M. Gaillard; quel homme est-ce?

— Heu! dis-je, mon général, il a bien des travers, mais c'est l'homme qui vous a amené ici.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE V

CHAPITRE I

La révolte des tribus 1

CHAPITRE II

Le camp de la boue 45

CHAPITRE III

La retraite sur Fez 122

CHAPITRE IV

Intermède. — Situation politique du Maroc à la veille du protectorat 155

CHAPITRE V

Sous les murs de Fez, en attendant les Français. 186

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG — 1933